



BIBLIOTECNA NAZIONALE

142

D

19

NAPOLI

BIBL. NAZ.

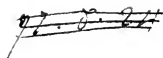
VITT. EMAN. III

142

D

19

NAPOLI





LA
GAULE POETIQUE.

Troisième Époque.

DE L'IMPRIMERIE DE C.-F. PATRIS, RUE DE LA COLOMBE,
N° 4, QUAI DE LA CITÉ.

LA GAULE POÉTIQUE,

OU

L'HISTOIRE DE FRANCE

CONSIDÉRÉE

*Dans ses rapports avec la Poésie, l'Éloquence
et les Beaux-Arts.*

PAR M. DE MARCHANGY.

SECONDE ÉDITION, REVUE, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE.

III^e ÉPOQUE.

TOME VI.



PARIS,

C.-F. PATRIS, Imprimeur-Libraire, rue de la Colombe,
quai de la Cité, n° 4.

CHAUMEROT jeune, Libraire, Palais-Royal, galeries de
bois, n° 188.

1819.





LA
GAULE POÉTIQUE.

Troisième Époque.

VINGT-SEPTIÈME RÉCIT.

DE LA CHEVALERIE.

Origine de la Chevalerie. — Éducation du Chevalier. — Ses premières amours. — Il reçoit l'ordre de Chevalerie. — Ses courses et aventures. — Des pas d'armes et des défis.

LES plus injustes détracteurs des annales françaises ; ceux qui , dans les siècles antérieurs , ne trouvent rien qui puisse éveiller

l'imagination du poète et de l'artiste, sortant enfin de leur indifférence, admirent avec enthousiasme le règne de la chevalerie, et oublient pour en écouter les merveilles les traditions favorites de l'antiquité.

Les lecteurs rebutés, qui se plaignaient de n'avoir parcouru, depuis les sources de notre histoire, qu'un champ obscur et stérile, arrivent avec surprise et comme par enchantement à cette époque mémorable où toutes les vertus sont cultivées, et où fleurit cette aimable galanterie que tout l'effort de notre civilisation peut à peine conserver parmi nous.

En ne parlant, comme l'ont fait les romanciers, que de la courtoisie, de la valeur et de la générosité des preux, qui ne faisaient usage de leurs armes que pour protéger les opprimés, et assurer le repos de la société, c'est déjà placer la chevalerie parmi les plus belles institutions humaines (1).

(1) La Curne Sainte-Palaye, Mém. sur l'ancienne

Mais ce qui en fait, pour ainsi dire, l'éternel orgueil de la France, et la fille héroïque de la patrie, c'est que nous lui devons ce qu'il y a de plus glorieux dans nos fastes et dans notre vie privée.

C'est elle qui, sanctifiant des préjugés salutaires, donna une garantie et un auxiliaire à la vertu dans le fanatisme de l'honneur, culte suprême des Français, qui n'en laissèrent jamais périr le feu sacré. (1).

C'est elle qui la première professa cette urbanité devenue un des caractères indélébiles de la nation ; c'est elle qui, proclamant enfin leurs droits négligés, se plut à substituer un invariable empire à l'ascendant passager des femmes ; c'est elle à qui

Chevalerie, part. 1, p. 1. — Hist. de Thou, liv. 94, p. 504. — Mém. de Sulli, t. 10, p. 511. — De la Noue, Disc. polit. et milit., disc. 15, p. 545 et suiv. — Le Laboureur, Hist. de la Pairie, p. 514.

(1) Sacy, en son ouvrage intitulé : l'Honneur français.

nous devons ces restes de loyauté, de bonne foi et de simplicité, qui honoraient l'homme en faisant de sa simple parole le gage inviolable des traités les plus importants(1). De tous les crimes que la chevalerie eut en horreur, nul ne lui parut plus vil que le mensonge et le parjure; elle les marqua de tant d'ignominie, qu'on ne peut les reconnaître même dans les temps les plus dépravés sans les accabler de honte et de mépris.

La chevalerie a vingt fois sauvé la France, soit en écrasant l'hydre des factions, soit en donnant à nos soldats l'exemple de la fidélité, de la patience et du courage (2).

Grâce à elle, nos revers et nos calamités sont devenus pour nous des titres de gloire. Tandis que nos troupes étaient découra-

(1) L'Ordre de Chevalerie, in-fol., p. 8, 9, 10 et 11.

(2) Ordonnances des Rois de France, t. 4, p. 116, 161 et 162.

gées , nos cités envahies , nos rois abandonnés et trahis par d'insolents vassaux , quelques chevaliers soutinrent sans fléchir tout le poids de la guerre ; jour et nuit couverts du harnois , ils chevauchaient vers nos frontières , sonnaient du cor à la barrière des camps ennemis , au pied des remparts où d'odieus drapeaux étaient arborés , défaient les chefs les plus renommés , les vainqueurs le plus superbes , et les renversant du haut de leur triomphe , ils ne leur laissaient du territoire usurpé que la mesure d'un tombeau (1).

Tantôt *vêtus de sarots blancs et chargés de bois comme pauvres boschérons* (2), ils pénétraient ainsi déguisés sur le pont-levis

(1) Histoire chronologique dans le Recueil de Charles VI , par Godefroi , p. 415. — Froissart , l. 4 , p. 15 et suiv. — Jean Le Fèvre de Saint-Remi , ch. 53 , p. 76 et 77.

(2) Vie de Bertrand Duguesclin , publiée par Menard , ch. 4 , p. 19.

des châteaux qu'ils reprenaient ; tantôt ils se glissaient dans la ville assiégée où leur présence ranimait les citoyens abattus , et valaient le renfort d'une armée ; tantôt ils paraissaient tout-à-coup sur les rives d'un fleuve , sur les hauteurs qui dominaient un défilé , et par leur contenance intrépide faisaient reculer de nombreux bataillons (1).

O France ! que de Décius et de Léonidas aurais-tu comptés dans ton histoire , si de pareils traits de dévouement ne t'avaient point paru trop naturels et trop fréquents pour leur donner quelque importance dans tes simples narrations !

L'origine de la chevalerie est facile à découvrir ; on a vu que les Francs et les Gaulois ceignaient l'épée à leurs enfants au milieu de leur famille solennellement

(1) La Chronique de Monstrelet. — Le moine de Saint-Denis, Histoire de Charles VI. — Histoire du maréchal de Boucicaut , publ. par Théod. Godefroi, ch. 12 , p. 38 ; ch. 14 , p. 46 ; ch. 17 , p. 58.

convoquée, et avec des cérémonies dont l'objet était de célébrer l'avènement de l'adolescent à une vie civile, militaire, morale et politique (1).

On a vu que nos premiers rois appelaient autour d'eux les plus braves guerriers, et qu'en leur donnant l'accolade, ils les investissaient de dignités et de prérogatives pour récompenser leur dévouement (2).

On a vu qu'un grand nombre de seigneurs, s'étant fait d'expugnables repaires des châteaux qu'ils avaient d'abord opposés aux courses des Normands, rançonnaient les voyageurs, enlevaient les femmes et tyranni-

(1) Tacit., *de Morib. Germ.* — *Greg. Turon.*, c. 21. — Favyn, l. 1, p. 85. — *Annal. Bertin.*, ap. Chesn., t. 3, p. 195.

(2) L'abbé le Bœuf, *Hist. civ. d'Auxerre*, p. 139. — Sainte-Palaye, *Mém. sur l'anc. Chev.*, t. 1. — Le Laboureur, *Hist. de la Pairie*, p. 278 et suiv. — La Roque, *Traité de la Noblesse*, chap. 102. — *L'Ordre de Chevalerie*, fol. 17.

leurs vassaux, lorsque de généreux citoyens s'armèrent pour rétablir l'ordre et punir le brigandage des châtelains pervers.

Ces usages guerriers et ce dévouement volontaire, auquel l'esprit aventurier des croisades vint ajouter un nouveau degré d'énergie (1), semblaient donc indiquer depuis long-temps à l'admiration publique une classe d'hommes supérieurs aux autres tant par la bravoure que par la vertu ; et comme c'était un de leurs nobles privilèges de ne combattre qu'à cheval (2), on nomma chevaliers ces mortels honorés et chéris.

La religion, qui vit en eux les défenseurs de la foi et les appuis du faible et du pauvre, considéra la chevalerie comme une milice sacrée, comme un sacerdoce belliqueux, digne des faveurs et des bénédic-

(1) M. Heeren, *Essai sur l'Influence des Croisades*, p. 209, trad. de M. Ch. Villers.

(2) De la Roque, *Traité de la Noblesse*, ch. 3, p. 5.

tions célestes ; dès-lors l'église rendit plus auguste et plus vénérable cette héroïque institution, en interposant sa pompe et ses mystères dans la réception des chevaliers (1).

De leur côté, les souverains qui chaque jour apprenaient à estimer davantage les hommes, dont la fidélité et la grandeur d'âme ne s'étaient jamais démenties, crurent que la politique et la reconnaissance ne pouvaient pas trop honorer un ordre qui était à-la-fois l'épée, le bouclier et l'ornement du trône (2).

C'est ainsi que la chevalerie monta à ce

(1) Savaron, *Traité de l'Épée*, pag. 34. — Le P. Menestrier, *de la Chevalerie et de ses preuves*, ch. 1, p. 25, et ch. 2, p. 82.

(2) Le P. André Mendo, *Traité des Privilèges de la Chevalerie*. — Du Tillet, *Recueil des Rois de France*, chap. des Gouv. et Lieut. gén., p. 354. — *Ordonnances des Rois de France*, t. 4, p. 116, 161 et 162.

degré de célébrité auquel les rois mêmes ont aspiré (1).

L'éducation de celui qu'on destinait à l'état de chevalier commençait dès ses premières années (2); encore enfant, il annonçait déjà par ses goûts et ses exercices une vocation guerrière. Armé d'un pieu qui figurait la lance, il se faisait de chaque arbre un adversaire; rebelle aux vents, il jouait avec les poteaux et les limites du fief paternel, et sous sa baguette sifflante, il renversait en courant le front du pavot sauvage et du chardon épineux. L'hiver se prêtait à ses jeux : rassemblant les compa-

(1) Vie de Bayard, p. 462. — La Curne de Sainte-Palaye, t. 1, part. 2, notes, page 147. — Monstrelet, vol. 3, fol. 87, sous l'an 1461. — Jean Chartier, Hist. de Charles VII, édit. de Godefroi, p. 32. — Mém. de Fleuranges, manusc., fol. 271 et 272. — Brantôme, Cap. Fr., t. 2, p. 279.

(2) La Curne Sainte-Palaye, Mém. sur l'ancienne Chevalerie, t. 1, part. 1, p. 5.

gnons de son jeune âge, il façonnait la neige en fortifications, assiégeait ou défendait ses tours et ses cités d'albâtre, et sous son bras leurs fragiles remparts croulaient en humides avalanches (1).

Dans ces jeux enfantelins, jà nature prophétisait à ce garçonnet les hauts offices que Dieu et bonne fortune lui apprestaient en son temps (2).

Quelquefois il advenait qu'une sainte femme, qu'une sœur converse, venant au logis chercher pour les pauvres la pitance ordinaire, devinait, à l'inspection des mains du jouvencel, *qu'il aurait plus d'hon-*

(1) L'Ordre de Chevalerie, fol. 2. — La Curie Sainte-Palaye, t. 1, part. 1, p. 28. — Vie de Bertrand Duguesclin, publiée par Menard, ch. 1, p. 7. — Histoire du maréchal Boucicaut, publiée par Godefroi, ch. 4, p. 16, et ch. 7, p. 22.

(2) Histoire du maréchal de Boucicaut, publiée par Th. Godefroi, ch. 4, p. 15.

neur aux temps à venir que homme de son lignage (1).

Selon une sage coutume d'alors, les seigneurs envoyaient leurs enfants en qualité de pages à la cour de quelque prince, comte ou baron, pour qu'ils s'instruisissent des lois et pratiques de la chevalerie (2). Le jour de la séparation étant venu, le père, vieux gentilhomme blanchi dans l'honneur et la loyauté, faisait appeler l'héritier de son nom, et lui disait (3) :

« Cher fils, c'est assez t'amuser aux cendres casanières, il faut te rendre aux

(1) Vie de Bertrand Duguesclin, publiée par Menard, ch. 1, p. 50. — L'Histoire de Bayard, par Berville, liv. 1, p. 4 et suiv.

(2) Chronique de Jehan de Saintré, p. 2. — Hist. du chevalier Bayard, publ. par Berville, l. 1, p. 6. — Montaigne, Essais, t. 5, p. 175. — La Curne Sainte-Palaye, t. 1, p. 5. — Roman de Flores et Blanche-Fleur, et l'Extrait de M. de Tressan, t. 7, p. 222.

(3) Histoire du chevalier Bayard, liv. 1, p. 8.

» écoles de prouesse et valeur ; car tout
 » jeune damoiseil doit quitter la maison pa-
 » ternelle pour recevoir bonne et louable
 » nourriture en autre famille,* et devenir
 » moult expert en toutes sortes de doc-
 » trines ; mais, pour Dieu, conserve l'hon-
 » neur ; souviens-toi de qui tu es fils, et
 » ne forligne pas ; sois brave et modeste en
 » toute rencontre ; car louange est réputée
 » blâme en la bouche de celui qui se loue,
 » et celui qui attribue tout à Dieu est
 » exaucé. Je me souviens d'une parole que
 » un ermite me dit une fois pour me châ-
 » tier ; il me dit que si j'avais autant de
 » possessions comme avait le roi Alexandre,
 » et de sens comme le sage Salomon, et de
 » valeur comme le preux Hector de Troie,
 » seul orgueil, s'il était en moi, détruirait
 » tout (1). Sois le dernier à parler dans les

(1) Roman de Perceforest, vol. 2, fol. 121, v°,
 col. 1 et 2. — L'auteur du Jouvencel, fol. 5, v°.

» assemblées, et le premier à frapper dans
» les combats ; loue le mérite de tes frères,
» car le chevalier est ravisseur des biens
» d'autrui qui les vaillances d'autrui
» taist (1).

» Cher fils, je te recommande encore
» simplesse et bonté envers les personnes
» de petit état ; elles te porteront plus de
» remerciements que les grands, qui reçoivent
» tout comme dette à eux acquise,
» mais le petit se trouvera honoré de tes
» douces manières, et te fera partout los
» et renommée (2). »

Cela dit, le père donnait à son fils sa bénédiction (3). A l'instant de la départie, entraient une dame âgée, de noble lignée et de haut parage, charitable dame bien connue des pauvres et des infirmes, mais dont la

(1) Perceforest, vol. 5, ch. 7, p. 22, v^o, col. 1.

(2) Instructions du chevalier de la Tour, à ses filles, fol. 5, v^o.

(3) Hist. du chevalier Bayard, liv. 1, p. 9 et 10.

santé débile ne semblait promettre que peu d'années; c'est la mère et la nourrice du jouvencel, elle vient de chercher, dans le tiroir d'un meuble antique, une bourse qu'elle a *œuvrée* pendant les veillées d'hiver, et dans laquelle sont trente écus d'argent (1); puis elle attache au cou de son enfant un précieux reliquaire gardé depuis long-temps avec soin, comme un talisman capable de préserver de tout sortilège, encombre et maléfice, superstition trop répandue alors, mais bien respectable et bien touchante en cette occasion, puisqu'elle rassure le tendre cœur d'une mère.

Le damoiseil partait monté sur un palefroi, et suivi d'un ancien serviteur, il arrivait dans le château de son patron. Là un nouveau monde s'ouvrait à ses regards étonnés; *il voyait en la salle, en la chambre,*

(1) La mère du chevalier Bayard lui remit, en pareille occasion, sept écus d'or; l'écu d'or vaudrait aujourd'hui 10 fr. 20 centimes.

en la cour, chevaliers et écuyers d'honneur aller et marcher, et les entendait parler d'armes et d'amour. Toutes nouvelles de quelque pays et de quelque royaume que ce fût, là dedans on y apprenait, car de tous pays pour la vaillance du Seigneur elles y venaient. Au sortir de la table, dans la salle bien jonchée et tapissée de nattes, le suzerain entouré de ses commensaux, s'entretenait des tournois et des belles, et tout dans la maison, jusqu'aux derniers varlets, se mêlait d'aimer (1). Souvent prêt à partir pour la chasse avec ses gens, ce seigneur renommé dans toutes les cours de France avait vu venir à lui un chevalier en habit de pèlerin ou de menestrel qui, le prenant à l'écart, lui disait qu'il venait chercher vers lui une instruction

(1) Poés. prov. d'Urfé, mss., pièce 980, fol. 141 r, rapportée par La Curne Sainte-Palaye. — Froissart, Hist., liv. 3.

d'amour et bons avis en la douleur où il languissait (1).

Le damoiseil est reçu avec bonté dans ce nouveau séjour ; il endosse l'habit de page et fait son service avec adresse et discernement ; il suit son maître aux assemblées et aux conseils , dans ses visites et dans ses voyages ; l'habille et le sert à table ; toujours respectueux , et les yeux baissés , il apprend à commander en obéissant , et à bien dire en gardant un modeste silence (2). Il partageait aussi les fonctions du chambellan , et devait fournir la salle du seigneur de paille en hiver , et de jonc en été ; tenir en bon état le haubert dudit seigneur , et les bardes de son cheval , et enfin préparer le bain des chevaliers errants (3).

(1) Voyez à la fin du volume la note 1^{re} du vingt-septième Récit.

(2) Froissart , t. 3 , p. 51.

(3) Du Tillet , Recueil des Rois de France , titre du grand chambellan , p. 415.

Pendant une partie du jour, il se livre aux exercices des armes, et fait l'apprentissage de la chevalerie, avec les pages, écuyers et autres jouvenceaux du lieu (1). Il se plaît à *déviser* avec les anciens sur la guerre, les oiseaux et les chiens (2), et devient expert aux jeux de table et d'échecs.

Il apprend à dompter le cheval rétif, à courir couvert d'une cuirasse pesante, à franchir les palissades, à jeter la barre, à manier de fortes lances et à jouter contre la *quintaine* (3). Les jeunes gentilshommes, se préparant aux assauts, figuraient quelquefois des villes qu'ils escaladaient et aux-

(1) Godefroi, Annotat. sur l'Hist. de Charles VII, p. 379.

(2) C'était une des qualités du chevalier que d'être habile à la chasse. Voyez Gérard de Roussillon, mss. 7991, col. 52, v^o.

(3) C'était une figure mobile représentant un chevalier armé, et contre laquelle on s'exerçait à jouter pour apprendre à manier la lance.

quelles ils donnaient les noms de quelques villes de la Palestine ; ils attaquaient une Babylone d'argile , ils surprenaient une Antioche de gazon , une Memphis de ramée ; la prairie leur fournit leur premier panache ; ils vont cueillir dans les bois leurs flèches innocentes (1). Aurore de gloire , dont les jeux et les ris agitent la bannière ; aurore de gloire qui n'alarme pas encore l'envie , et dont les âpres feux n'allument pas encore les orages !

Si la fenêtre gothique d'un pavillon ou d'un salon donnait sur le préau , gymnase féodal où ces jeunes seigneurs s'escrimaient et luttaient , les femmes de la cour venaient s'y asseoir pour regarder ces exercices guerriers (2) ; en travaillant à des tapis-

(1) Le père Lemoyne fait une description assez poétique de semblables exercices. Voy. son Poème de saint Louis , liv. 1. Voyez aussi le Poème des trois Âges , chant 5.

(2) La Curue de Sainte-Palaye , Mém. sur l'anc. chevalerie , t. 1 , part. 1 , p. 27.

series ou à des tresses de soie , elles s'entretenaient ensemble , et tout bas , de l'état de leur cœur , et de leurs vœux secrets ; l'une disait : *Je n'ai point amour à mon gré , j'en vivrai moins heureuse.*

L'autre chantait :

*J'ai amorette à mon gré ,
J'en suis plus joliette assez (1).*

Une troisième répétait ce couplet :

Enfant j'étais et jeunette
Quant à l'escole on me mit :
Mais je n'y ai rien appris ,
Fors qu'un seul mot d'amourette ,
Et nuit et jour le répète
Depuis qu'ai un bel ami (2).

Le jouvencel , au milieu de toutes ces dames , trouvait celle de ses premiers songes ;

(1) Voyez le Fabliau de la châtelaine de Saint-Gilles , publié par Barbezan.

(2) Couplet d'une chanson de ce temps-là. Voyez Le Grand d'Aussy , Fabliaux , t. 1 , p. 200 , in-8°.

celle qui devait être sa mie, et sa dame par amour ; c'était ou la nièce du châtelain ou l'orpheline protégée , ou la demoiselle d'honneur d'une grande princesse ; il osait furtivement et souvent lever les yeux sur la balustrade dorée d'où s'élevait cet astre naissant, qui devait peut-être luire sur toute sa vie , l'animer et l'embellir.

Déjà plus inquiet et plus rêveur , on le voit moins s'ébattre et folâtrer avec ses compagnons (1) ; errant à l'écart , sans dessein et sans but , il ne se plaît qu'aux lieux solitaires. *D'autres fois il était joyeux et chantant plus que oncques , et se prenait à faire ballades , rondeaux , virelets , et complaintes d'amoureux sentiments* (2).

Le hasard lui faisait enfin rencontrer l'unique objet de ses vagues pensées. *La mati-*

(1) Hist. du maréchal de Boucicaut , ch. 9, p. 29, et les romans analysés par M. de Tressan.

(2) Histoire du maréchal de Boucicaut , ch. 9, p. 30.

née belle et claire était, et la rosée grande; les oiselets chantaient par la forêt; l'aubépine et l'églantier embaumaient l'air, les deux enfants se regardaient, et leurs joues devenaient vermeilles comme rose qui s'entrouvre (1).

Le soir ils se retrouvaient encore dans le salon du château, au milieu de la nombreuse assemblée. Le seigneur ordonnait à son page de s'accompagner sur la mandole. « Or ça » beau page, lui dit-il, pour le bien que » vous voudriez à cette compagnie, je vous » prie que vous nous chantiez un lai d'a- » mour, pour passer le temps jusques à » souper, et vous levez debout afin qu'il » plaise mieux à ouïr (2). » L'amoureux obéissait d'une voix émue et tremblante, craignant de laisser échapper son secret

(1) Le Roman d'Artus de Bretagne, et l'Extrait de M. de Tressan, t. 7, p. 185.

(2) *La plaisante et amoureuse Histoire du Chevalier doré*, petit format, ch. 45.

en chantant la romance qui commençait ainsi (1) :

Qui sait guérir du mal d'amour ,
S'en viegne à moi , car d'aimer souffre.

Le jouvencel devenait chaque jour plus gracieux et plus avenant , afin de plaire à sa mie. Il honorait et servait toutes les femmes pour l'amour d'une seule ; son parler était courtois et craintif devant sa dame ; il jetait ses regards vers elle de manière que nul ne s'aperçût où son cœur était ; humblement et timidement il la servait (2) ; il lui semblait , quels que fussent ses efforts , qu'il n'avait jamais assez bien fait *pour si douce et si haute chose acquérir , et pour espérer merci , grâce et faveur de sa très-gente dame et secrète maîtresse* (3).

(1) Gerard de Nevers , dans M. de Tressan , t. 9 , p. 355.

(2) Hist. du maréchal de Boucicaut , ch. 9 , p. 50.

(3) La Colombière , Théâtre d'Honn. et de Chev. , t. 1 , ch. 5 , p. 53.

Tels étaient les symptômes d'un amour qui dans le cœur du chevalier doit brûler à jamais (1); ni l'âge, ni l'absence, ni la mauvaise fortune, ne peuvent en éteindre les flammes sacrées; celle qui le fit soupirer la première est pour toujours la mieux aimée, la dame entre toutes, la souveraine de son âme; il lui rapporte ses pensées comme à l'être suprême, l'invoque à chaque instant, lui adresse des prières, se prosterne à ses pieds, et jonche de fleurs les lieux où doit marcher sa divinité.

De même que la chevalerie était une espèce de sacerdoce, de même aussi l'amour était un sacrement plein de mystères, un fanatisme ardent que des idées saintes et de tendres sentiments rendaient à-la-fois religieux et pathétique (2).

(1) Histoire du maréchal de Boucicaut, lieu cité.

(2) Voyez dans l'Histoire de Boucicaut, le ch. 8, intitulé : *Cy parle d'amour en démontrant par*

Au surplus, si la chevalerie voulait qu'on fit choix d'une maîtresse, et si elle plaçait au premier rang des devoirs du chevalier l'amour et la constance (1), ce n'était point qu'elle pensât aux faveurs et aux jouissances qui pourraient devenir le prix de ces doux sentiments; mais elle voyait en eux les aiguillons de l'amour et de la vertu, et les puissants mobiles des actions les plus généreuses; *car*, disaient les prud'hommes aux jouvenceaux en âge d'aimer, *l'amour oste peur et donne hardiesse, fait oublier toute peine, et prendre en gré le travail qu'on supporte pour la chose aimée. C'est d'a-*

quelle manière les bons doivent aimer pour devenir vaillants. — Voyez aussi la Chronique du petit Jehan de Saintré.

(1) Voy. une peinture de cet ancien amour, dans Hugues Brunet, l'un de nos premiers troubadours, mss., n° 7526, fol. 256. — Eust. Desch., poés. mss., fol. 565.

mour que vient la pensée d'entreprendre de grands exploits (1).

Et là-dessus il citait Sargines, Othe de Granson, le connétable de Sancerre, et beaucoup d'autres que le service d'amour a rendu vaillants ; puis il reprenait : *O noble chose que l'amour qui bien en sçait user, quoique à tort aucuns le blâment, car si mal en prend à ceulx qui à droit n'en savent user, ce n'est pas la coulpe d'amour, car de soi il est bon (2)...Sais-tu pourquoi, toi qui veux aimer, trouves communément en amour tant d'amertume et de maulx ? c'est que tu n'i mets pas ton cœur en la vie amoureuse pour devenir meilleur, mais*

(1) Histoire du maréchal de Boucicaut, ch. 8, p. 25.—Les maximes que prêchaient alors les poètes, étaient celles-ci :

Sans aimer, nul ne peut à grant honneur venir,

* Si doist être amoureux qui grant veult devenir.

(2) Histoire du maréchal de Boucicaut, ch. 8, p. 26.

pour la délectation que ton corps en aou espère en avoir ; or telle folle pluisance est chose qui durer ne peut, mais ce qui est fondé sur la vertu est très-durable, et il en vient bien et joye (1). Mieux vaut espérer le bien suprême que de l'obtenir, et pourquoi ? L'amant trop tôt satisfait aurait perdu les douces pointes dont il est piqué. Le don long-temps gardé en réserve par l'amour honnête, vaut mille fois celui que l'autre amour prodigue (2).

Cet amour sans fin, dont l'aurore venait colorer le front pudique de nos jeunes amants, et qui pour eux faisaient fleurir la vie et toute la nature ; ce sentiment qui d'abord n'avait pour langage que des soupirs innocents, et pour offrandes que des bou-

(1) Histoire du maréchal de Boucicaut, ch. 8, p. 27 et 28.

(2) Hugues Brunet, mss. 7526, fol. 256.

quets, des cordonnets et des syrventes (1), un jour peut-être sera signalé par des malheurs, des traverses et des sacrifices, par le martyre, la souffrance et la mort. D'injustes parents, des rivaux, des traîtres, un sort aveugle et barbare divisaient souvent et désolaient deux êtres qui, pour s'être vus un instant, doivent et veulent s'aimer toujours, et qui après mille tristes aventures se rejoignent tendres et fidèles, et oublient dès les premiers regards dix années d'angoisses et d'amertume.

Mais dans les châteaux où le jeune page apprend à connaître l'amour, une première épreuve est réservée à sa constance. Parmi les femmes de la cour, une marraine, une aimable veuve, a distingué le damoiseau entre tous les autres poursuivants d'armes ; et cependant elle n'attribue qu'à la bienveillance le plaisir secret qu'elle éprouve en le

(1) Rom. de Gerard de Nevers, dans M. de Tressan, t. 9, p. 402.

voyant; elle s'intéresse à ses progrès et veut selon l'usage, lui apprendre en même temps le catéchisme et l'art de plaire (1). Son âge et son rang lui permettent avec son élève un langage familier et des manières affectueuses qui ne semblent suggérés que par la complaisance et la bonté. Comme Didon, qui croyait caresser le jeune Ascagne, quand c'était l'amour qu'elle tenait dans ses bras, elle sent près du beau page un feu subtil courir dans toutes ses veines, animer son visage, et pétiller en ses yeux. Par degrés la protectrice, la dame puissante disparaît, et l'amante seule est restée. Cette femme, jeune encore, mais qui sait comme on aime, et dont les sens déjà charmés par de premières voluptés, ne se méprennent

(1) Voy. les neuf premiers chapitres de l'Histoire de Saintré. — La Curne de Sainte-Palaye, t. 1, part. 1, p. 7 et 8. — Les Romains de Tiran Leblanc, de Partonopex de Blois, et les Fabliaux de Legrand d'Aussy.

plus sur leurs désirs , et s'enflamment également du souvenir et de l'attente ; cette femme passionnée dans sa tendresse, câressante et spirituelle dans ses propos , n'offre point , il est vrai , l'ingénuité et la timide innocence d'un virginal amour ; ce pudique silence , ces soupirs étouffés , cette rougeur modeste , agréable primeur d'une affection printanière ; mais elle a des grâces plus libres et non moins séduisantes ; le génie de l'amour est empreint dans ses traits ; sa bouche où brille le corail et l'ivoire fait lentement éclore un vague sourire ; ses yeux noirs laissent errer des regards électriques , ou se ferment à demi par l'effet d'un indicible langueur ; son sein laisse entrevoir , sous un voile indulgent , la perfection de ses formes divines et palpitantes. Dieu ! qu'elle est belle : et que le parfum léger qui s'exhale de sa chevelure , fait de l'air qu'on respire auprès d'elle , un philtre pénétrant et vainqueur ! Comment le jeune homme pourra-t-il résister à l'activité de tant d'attraits ? Il

sent des lèvres de feu se poser sur son front, un frisson rapide ébranle tout son être ; ô délire ! ô trouble ! sa raison s'étonne et s'égare , une ivresse inconnue.... Mais en baissant les yeux, il voit la ceinture que lui festonna celle à laquelle il a juré une éternelle fidélité ; non , le futur chevalier ne débutera point dans sa carrière honorable par une perfidie ; le prestige qui fascinait son cœur s'est tout-à-coup dissipé , et le jouvencel vient sous les charnuilles du château expier par de douces larmes l'erreur d'un seul instant.

Cependant le page était élevé au grade d'écuyer ; en cette nouvelle qualité , il devait avoir soin des coursiers et des armes de son maître (1) , faire sa ronde à minuit dans toutes les chambres et les cours du château (2) ; quand ce maître allait en voyage ,

(1) La Curne de Sainte-Palaye , t. 1 , part. 1 , p. 21. — La Roque , Traité de la Noblesse.

(2) La Curne de Sainte-Palaye , lieu cité , p. 21.

l'écuyer devait l'accompagner, lui tenir l'étrier, porter son bouclier et sa *mallette* (1), le suivre à la guerre, dans les tournois, dans les cours étrangères (2). Après avoir étudié les mœurs d'un pays, et fait admirer en plus d'une occasion son courage et sa *prud'homie*, il aspirait à la dignité de chevalier, et *requérait qu'informations fussent prises à son égard* (3).

On conférait ordinairement l'ordre de la chevalerie, la veille des grandes fêtes, ou dans quelque circonstance solennelle (4).

Le candidat (nom charmant, et qui

(1) Voyez, sur toutes les autres fonctions de l'écuyer, de la Roque, *Traité de la Noblesse*, ch. 3, p. 5. — Fauchet, de l'Origine des Dign., ch. 16.

(2) Les chevaliers devaient visiter les cours étrangères. Vie du chevalier Bayard, édit. de Godefroi, p. 35.

(3) L'Ordre de chevalerie, p. 10 et suiv.

(4) De la Roque, *Traité de la Noblesse*, ch. 109, p. 285.

donnait l'idée de la pudeur et de la modestie, avant qu'on n'en eût souillé l'acception en l'étendant aux intrigants personnages qui postulent effrontément des places dont ils sont indignes). Le candidat, vêtu d'un habit de lin *blanc comme neige*, venait faire sa *veille d'armes* dans une église. Il passait la nuit en oraison, agenouillé devant l'autel de la vierge ou d'un patron, et près des monuments funèbres où se voyaient les statues des princes et des grands capitaines. Immobile comme la pierre qui formait ces vénérables simulacres, le pieux écuyer, les mains jointes et les yeux baissés, remémorait en sa pensée les faits et gestes de ces bons trépassés, et demandait à Dieu de vivre et de mourir comme eux (1).

A peine le jour faisait pâlir la clarté des lampes, d'anciens chevaliers qui, sous le

(1) Favyn, Théâtre d'Honneur, liv. 1, p. 89.

nom de parrains (1), doivent assister le récipiendaire pendant la cérémonie, viennent le chercher, pour le conduire au bain qu'a préparé le grand chambellan par honneur pour la chevalerie (2). Au sortir de l'onde, on le couvre d'une simple tunique blanche (3), on suspend à son col

(1) *Voy.* sur les parrains des chevaliers, l'Ordre de Chevalerie, fol. 12, 1^o et v^o. — La Curne de Sainte-Palaye, t. 1, part. 2, p. 72.

(2) Favyn, Théâtre d'Honneur, l. 1, p. 89 et 94. — Quelques auteurs ajoutent qu'on mettait le candidat au lit et qu'on le couvrait d'un drap noir, parce qu'il disait adieu au monde impur et commençait une nouvelle vie. *Voyez*, sur toutes ces cérémonies, Du Cange, en son Glossaire et en ses dissertations sur Joinville. — Édouard de la Byse, en ses notes sur Upton.

(3) Perceforest, vol. 1, fol. 20, v^o, col. 1. — La Curne de Sainte-Palaye, t. 1, p. 72. — La Colomb., t. 1, p. 17. — Au sortir du bain, on mettait quelquefois le chevalier au lit. Hue de Tabarie, dans

une écharpe où pend son épée, dont la poignée a la forme d'une croix (1).

En cet état il est conduit vers le prêtre qui bénit son arme (2), et qui récite en latin des psaumes et des exhortations (3) qu'on peut traduire ainsi :

son Ordene de Chevalerie, en donne la raison suivante :

Après si l'a du baing osté,
Si le coucha en un bel lit,
Qui estoit fais par grand délit.
Sire, fait-il, che senefie,
C'on doit par sa chevalerie,
Conquerre lit en paradis,
Ke Diex ottroie à ses amis;
Car chou est li lis de repos :
Qui là ne sera, mout iert sor.

Vers 124 et suiv.

(1) De la Roque, *Traité de la Noblesse*, ch. 100, p. 286.

(2) Le P. Menestrier, ch. 11, p. 528. — Favyn, l. 1, p. 189.

(3) Rémontr. de Juvénal des Ursins, arch. de Reims, pour la réf. du Roy, mss. de Dupuis, n° 519, col. 59. Cette pièce est rapportée par Godefroi.

« O mon Dieu, conservez votre servi-
 » teur, car c'est de vous que vient la force;
 » le géant qui n'a pas votre appui tombe
 » sous la fronde du berger; et le faible, si
 » vous l'animez, est une tour d'airain que
 » n'ébranlera pas la rage des impuissants
 » mortels (1).

» Dieu tout-puissant, vous qui balancez
 » dans vos mains les flèches de la victoire
 » et les foudres de la céleste colère, daignez
 » regarder du haut de votre gloire celui
 » qui vient dans votre temple faire bénir
 » et consacrer son glaive; ce n'est point
 » pour servir l'injustice et la tyrannie, ce
 » n'est point pour ravager et détruire;
 » c'est pour défendre le trône et les lois,
 » c'est pour délivrer tout ce qui souffre et
 » gémit sous la verge de l'oppresseur;
 » donnez-lui donc, pour accomplir cette
 » mission sacrée, la sagesse de Salomon
 » et la force des Machabées. »

(1) Le P. Menestrier, *ib.*

Après cette cérémonie, le candidat est ramené par les parrains dans ses appartements; on le revêt d'abord d'un pourpoint brun, puis d'une chemise de gaze brochée en or; sur ce vêtement léger, on met le haubert, et sur ce tissu de mailles de fer, on passe la chlamyde, composée des couleurs et des livrées du chevalier (1).

Ainsi vêtu et *adoubé*, on le conduit dans le palais du prince qui doit lui donner l'accolade. Arrivé au milieu des officiers et des dames de la cour, il voit les *sires-clerics* apporter sur un lutrin le livre où sont transcrites les lois de la chevalerie, et il en écoute attentivement la lecture. En voici quelques articles, qui prouveront qu'aucune secte n'aspira jamais autant que nos ancêtres à la véritable perfection. La morale de Platon, d'Antisthène, de Zénon, d'Héraclite, de tous les philosophes

(1) Favyn, Théâtre d'Honneur, liv. 1, p. 94.

que l'antiquité préconise ; cette morale de convention , qui souvent n'était qu'un vain système peu applicable aux actions de la vie sociale , et seulement propre à des raisonnements captieux , à des discussions sophistiques , peut - elle être un instant comparée à ces principes évangéliques et sublimes qui réglèrent pendant plusieurs siècles la conduite des peuples français ?

« Les chevaliers doivent craindre et
» aimer Dieu , et combattre pour la dé-
» fense de la religion , de la patrie et du
» prince (1).

» Leur bouclier sera le refuge de l'op-
» primé ; ils soutiendront envers et contre
» tous le bon droit de ceux qui viendront
» les implorer (2).

» Ils obéiront à leurs supérieurs , vivront .

(1) La Colomb. , Théâtre d'Honneur et de Chev.,
t. 1, p. 22.

(2) Favyn, l. 1, p. 89. — Ordre de Chevalerie ,
vol. 6, v°.

» en bons frères avec leurs égaux , n'offen-
» seront jamais personne , et craindront
» surtout de blesser , par de malins propos ,
» l'amitié , la pudeur , l'absence , la tris-
» tesse et la pauvreté (1).

» L'espoir du gain , l'amour des gran-
» deurs , non plus que l'orgueil et le
» ressentiment , ne seront jamais les vils
» motifs de leurs actions. Ils n'agiront en
» toute circonstance qu'inspirés par l'hon-
» neur et la vertu (2).

» Ils ne s'avanceront pas plusieurs con-
» tre un seul ; ils ne connaîtront point
» d'ennemis désarmés ; le crime de la vic-
» toire sera pour eux le signal de la clé-
» mence , et leur générosité fera pardonner
» leur gloire ; ils mépriseront les avantages
» qu'on peut obtenir par la crainte et la
» supercherie (3).

(1) Perceforest , vol. 5 , ch. 7 , p. 22 , v^o , col. 1.

(2) L'Ordre de Chevalerie , lieu cité.

(3) Voyez une Ordonnance de Philippe de Va

» Ils ne s'attaqueront pas mutuellement ,
 » si ce n'est dans la lice des tournois , et
 » alors même leurs fers seront émoussés ;
 » ils seront fidèles observateurs de leur
 » parole , et le mensonge le plus léger ne
 » souillera jamais leur foi vierge et pure (1).

» S'ils ont fait vœu de mettre à fin quel-
 » qu'aventure , ils ne quitteront pas leurs
 » armes avant de l'avoir terminée , et ils
 » vaqueront sans relâche à leur entreprise
 » pendant une année et un jour (2).

» Si dans leurs courses un pâtre leur dit
 » que le chemin qu'ils suivent est infesté
 » par des brigands, ou qu'une bête étrange
 » y répand l'épouvante, ou qu'il aboutit
 » à quelque manoir pernicieux d'où l'on
 » ne voit point revenir les voyageurs, ils
 » ne retourneront point en arrière et pour-

lois ; elle est rapportée dans le 1^{er} vol. de La Colombière.

(1) Lancelot du Lac , t. 1, fol. 36, r^o, col. 2.

(2) La Colombière, t. 1, p. 280.

» suivront leur route , même dans la per-
» suasion d'un péril évident ou d'une mort
» certaine (1) , pourvu néanmoins qu'ils
» puissent espérer , en s'engageant dans
» cette aventure , d'être utiles à leurs con-
» citoyens.

» Ils n'accepteront point de titres ou de
» récompenses d'un prince étranger , car
» ce serait un affront pour leur patrie (2).

» S'ils commandent des troupes , ils
» maintiendront sous leurs bannières l'or-
» dre et la discipline ; ils veilleront à ce
» qu'on ne dévaste pas les moissons et les
» vignobles ; ils feront punir sévèrement
» le soldat qui tuerait la poule de la veuve
» et le chien du berger , ou qui causerait
» le plus simple dommage sur les terres
» de leurs concitoyens et alliés (3).

» S'ils ont l'honneur de conduire une

(1) La Colombière , t. 1 , p. 22.

(2) La Colombière , t. 1 , p. 22 et suiv.

(3) La Colombière , lieu cité.

» dame, ils la serviront et protégeront en
 » toute rencontre, même au péril de leur
 » vie (1). Quels que soient ses charmes,
 » ils ne lui parleront point d'amour, n'en
 » exigeront point des faveurs ou des pro-
 » messes, et ne profiteront en aucune ma-
 » nière de l'ascendant que des circons-
 » tances peuvent leur donner sur sa vo-
 » lonté.

» C'est à tort qu'ils se croiraient autori-
 » sés à quelque licence envers elle, quand
 » elle a été sauvée par eux, ou qu'elle est
 » leur esclave d'après l'événement de la

(1) Aidier leur doit à son pooir,
 Se il veut los et pris avoir;
 Car femes doit-on honnourer
 Et pour lors drois grands fais porter.

Vers 271 et suiv. de l'Ordene de Chevalerie.

Ils signifient : Si le chevalier veut acquérir prix et honneur, qu'il aide les femmes de tout son pouvoir; on doit les honorer, et soutenir pour leur cause les travaux les plus fatigants.

» guerre (1). Tous ces droits sont étrangers
 » à l'amour ; les chevaliers doivent, même
 » dans cette conjoncture, réprimer avec
 » plus de soin encore leurs désirs, afin que
 » la crainte ou la reconnaissance ne force
 » point l'infortunée à leur accorder ce que
 » son cœur leur dénie (2).

» Ah ! périssent l'être abject et sacrilège
 » qui ose profaner les larmes et la douleur
 » d'une jeune beauté et la presser dans ses
 » bras, quand il ne doit être qu'à ses
 » pieds ! »

Après la lecture, le poursuivant se prosterne à genoux devant le prince (3), qui prononce ces mots : *En l'honneur et au nom du Dieu tout-puissant, je te fais chevalier ; or ça qu'il te souviene d'entretenir toutes règles et bonnes ordon-*

(1) La Colombière, lieu cité.

(2) La Colombière, lieu cité.

(3) La Roque, *Traité de la Noblesse*, ch. 100, p. 295 et suiv.

*nances de la chevalerie , qui est une vraie
claire fontaine de courtoisie (1). Sois fidèle
à ton Dieu , à ton Roi et à ta mie (2) ;
sois lent à te venger et à punir , mais
prompt à pardonner et à secourir les
veuves et orphelins ; assiste à la messe
et fais l'aumône (3) ; aye soin en outre
d'honorer les dames , et ne souffre pas
d'en ouïr médire , parce que d'elles après
Dieu vient l'honneur que les hommes re-
çoivent (4).*

(1) On appelait aussi la chevalerie , une fontaine de justice. Histoire du maréchal de Boucicaut , ed. de Godefroi , p. 145 , 146 , ch. 58 et 39.

(2) Le P. Mcnestrier , de la Chevalerie , ch. 9 , p. 519. — Brantôme , Dames galantes.

(3) Que chacun jour doit messe oïr ,
S'il a de quoi , si doit offrir ;
Car moult est bien l'offrande assise ,
Qui à table de Dieu est mise ;
Car elle porte grant vertu.

*Ordene de Chevalerie , vers 291 et suiv. ,
publ. par Barbazan.*

(4) Chron. de Louis II , duc de Bourbon. — La Colombière , t. 1 , p. 22 et suiv. , et t. 2 , p. 560.

Le candidat répond : *Je promets et fais serment en présence de mon Dieu et de mon prince, par l'imposition de mes mains sur les saintes évangiles, de garder soigneusement toutes les lois de notre bonne chevalerie* (1).

Alors le prince tire son épée, en frappe l'épaule du récipiendaire et lui donne l'accolade (2); puis il fait signe au parrain de chausser au nouveau chevalier les éperons d'or, emblèmes de la dignité qu'on lui confère, de l'oindre d'huile, et de lui expliquer le sens mystérieux de chaque pièce de son harnois (3).

(1) Le P. Menestrier, ch. 9, p. 316.

(2) De la Roque, *Traité de la Noblesse*, ch. 100, p. 285. — Le seigneur qui recevait le chevalier, lui donnait un petit soufflet, ce qui s'appelait une *pau-mée*, afin de lui apprendre à supporter patiemment les injures. Le P. Menestrier, de la Chev., ch. 1, p. 66. — *L'Ordre de la Chevalerie*, p. 12.

(3) De la Roque, ch. 100, p. 286. — Favyn, l. 1, p. 96. — Édouard de la Byse, en ses notes sur

Souvent dans cette cérémonie, la princesse elle-même, où la dame, par amour du chevalier, venait lui nouer son écharpe, attacher le panache de son cimier, ou lui ceindre son épée, en lui disant : *Beau chevalier, soyez toujours invincible; que prouesse et loyauté vous croissent et bonté vous soit anie; que déduit, honneurs et bonnes adventures vous fassent compagnie, là où vous serez; en joye et liesse puissiez-vous passer votre vie* (1). Alors tous les hérauts sonnaient à la fois de la trompette aux fenêtres du palais (2); soudain le chevalier montait sur son coursier, et en caracolant parcourait la ville afin que le

Upton. — Le P. Menestrier, de la Chev., c. 2, p. 83.
— La Colombière, t. 1, ch. 22, p. 296.

(1) Le P. Menestrier, ch. 11, p. 552. — La Colombière, t. 1, p. 18.

(2) Favyn, la Colombière et Sainte-Palaye, aux lieux cités.

peuple connût et remarquât au besoin le défenseur qu'il venait d'acquérir (1).

Maintenant, ô vous tous qui languissez dans l'attente d'un vengeur, faibles vassaux qu'un suzerain accable sous des lois despotiques, malheureux pupiles dont un juge prévaricateur repousse la cause de délais en délais jusqu'aux bords de l'abîme qu'a creusé pour vous la misère, hommes intègres qu'un calomniateur a publiquement diffamés, êtres charmants qui maudissez votre fatale beauté, depuis qu'un ravisseur en est épris et vous retient dans une captivité arbitraire en vous menaçant de sa couche abhorrée, essayez donc enfin vos larmes, levez des regards consolés vers le ciel qui vous adresse un ange tutélaire sous les traits de ce nouveau chevalier (2), dont le cœur im-

(1) La Curie de Sainte-Palaye, t. 1, part. 2, p. 72. — L'Ordre de Chevalerie, p. 12.

(2) *Trois ordres sont nécessaires dans un État*

patient de faire le bien , va d'abord deviner vos malheurs ; marchez vers ce héros céleste , montrez-lui où doit frapper sa lance , où doit tonner sa fervente éloquence , où doit couler son sang et se répandre son or ! Si des fers retiennent vos pas , répondez aux acclamations qui publient sa venue par un cri de détresse ; agitez à travers la grille de vos prisons le voile blanc ou la ceinture ; aussitôt il volera près de vous , écoutera vos plaintes , mettra votre supplique au pied du trône , attendra à genoux la décision du monarque ! Il renversera les odieux monuments d'une féodalité oppressive , il brisera ces gibets sanglants , ces poteaux orgueilleux , ces péages illicites , et ne dormira plus

(dit Eustache Descamps , Poés. mss. , fol. 127) ;
*les chevaliers pour le défendre , les prêtres pour
 prier Dieu , et les laboureurs pour cultiver la terre.*
 Le Jouvencel , fol. 94 , compare l'Église au chef de
 de l'homme , et les chevaliers à ses bras.

qu'il n'ait vu sourire les infortunés qui l'ont invoqué (1).

Mais ce n'était pas seulement aux grandes fêtes ou réjouissances qu'on élevait les poursuivants d'armes aux honneurs de la chevalerie ; plus souvent encore c'était pendant la guerre et au milieu des camps (2).

Le prince voulait-il doubler les forces de son armée, sans augmenter le nombre de ses soldats ? il créait quelques chevaliers. Fallait-il traverser un fleuve en face de l'ennemi, forcer un défilé, ou braver un péril plus éminent encore, devant lequel pâlissaient les plus intrépides vétérans ? on conférait aussitôt à quelques guerriers l'ordre de la chevalerie (3). S'agissait-il d'aller planter l'oriflamme sur la tour d'une place que le fer

(1) Favyn, liv. 1, p. 89. — Histoire du maréchal de Boucicaut, édit. de Godefroi, ch. 38, p. 143.

(2) La Curne de Sainte-Palaye, t. 1, part. 1, p. 34.

(3) Proissart, liv. 2, p. 269, et liv. 3, p. 55.

hérissait, et qui était défendue par des rochers inaccessibles et des ravins profonds ? on s'empressait de proclamer des chevaliers. On en créait enfin toutes les fois qu'on avait besoin de gens qui pussent sans hésiter marcher à une mort visible ; toutes les fois que des circonstances inouïes rendaient insuffisants les moyens ordinaires, et demandaient un courage plus qu'humain (1).

Politique sublime, inépuisable ressource de la patrie, qui d'une seule parole enfantait des phalanges de héros ! Eh ! quel était donc le pouvoir de l'honneur sur le cœur du chevalier, quand ce titre le rendait tout-à-coup supérieur à lui-même, et faisait d'un homme un être surnaturel ? On croirait à peine les prodiges nombreux qui furent les résultats de ces promotions magiques. A peine le guerrier avait-il reçu l'accolade,

(1) Froissart, l. 5, p. 55. — Hist. de Boucicaut, édit. de Godefroi, c. 10, p. 52 et suiv.

qu'il allait *gagner ses éperons* dans le plus épais de la mêlée; le titre qui lui était conféré n'était souvent qu'un brevet de mort, que l'illustration d'une blessure; du reste, quel que fût son sort, il croyait toujours avoir trop peu fait pour se rendre digne de l'honneur qu'il recevait, et le sacrifice de sa vie paraissait à peine l'acquitter envers son pays et son roi (1).

En temps de paix les chevaliers n'étaient pas oisifs; fidèles au serment qu'ils avaient fait de redresser les torts et d'abolir les injustes coutumes, ils chevauchaient par *monts et par vaux*, quêtant les aventures, et s'informant en chaque endroit si les bonnes lois et les bons usages étaient observés (2).

(1) Froissart, liv. 3, p. 55. — Jean d'Auton, Annales de Louis XII, sous l'an 1500, p. 100. — Olivier de la Marche, liv. 1, p. 361.

(2) Voy. l'ouvrage intitulé : *Le Chevalier errant*, par F. Jehan de Cartheny, de l'Ordre des Carmes. — Sicile, Blason des couleurs, p. 56. — La Colombière, t. 1, ch. 8, p. 128 et 129.

Quelquefois arrivé au déclin du jour vers la lisière d'une forêt, le paladin voit entre la cime des arbres les tours crénelées et les donjons grisâtres d'un grand château, dont le soleil couchant fait étinceler les brillants vitrages. Pour connaître le seigneur de ce manoir, et le chemin qui mène à lui, il interroge quelques charbonniers dont les chevaux errent çà et là dans le taillis touffu, paissant la fougère et les mauves en agitant leurs clairons ; mais ceux qu'il questionne se regardent sans lui répondre ; l'un d'eux enfin lui apprend que ce château n'est depuis long-temps habité que par des spectres et des démons, et que toutes les nuits on entend un bruit sinistre et de longs hurlements.

Le chevalier s'y fait conduire ; il laisse aux premières portes son écuyer et son palefroi ; l'épée à la main, il se fraye une route, à travers l'ortie et les ronces dont la cour et les perrons sont couverts.

Quelques restes d'armoiries à moitié

effacées sur les lambris par la verte humidité , annoncent que ce séjour fut jadis occupé par de nobles familles , et le paladin soupire en songeant combien les grandeurs s'écoulent rapidement dans cette vallée de misère ; il s'assied sur la pierre de la fenêtre antique , et se plaît à voir la douce clarté de la lune vaciller sur les tiges de la forêt ; au milieu du silence et de la nuit , dans ces lieux romanesques et solitaires , le rossignol fait entendre ses concerts harmonieux , et la nature est en extase.

Mais tout-à-coup le chevalier sent un vent rapide tourbillonner dans la salle où il veille ; les fenêtres se ferment avec fracas , un phantôme paraît à la porte du milieu ; le preux sans peur et sans reproche tire son glaive et marche vers cette apparition qui recule devant lui , il la suit dans les détours des corridors et dans les escaliers tortueux ; arrivé face à face de ce mystérieux ennemi , il sent une trape perfide

s'enfoncer sous ses pieds , et se trouve dans un vaste souterrain éclairé par quatre lampes.

C'est là que le faux monnayeur cache aux yeux des hommes ses coupables travaux ; il craint qu'un bruit délateur n'attire sur lui le glaive des lois ; à chacun des coups du balancier fallacieux , il frémit d'épouvante ; il voudrait en étouffer le son retentissant , et imposer silence aux échos des voûtes sonores ; ses cheveux se dressent , et dans ses yeux stupéfaits se peint l'effroi du futur supplice ; le preux l'arrache à son repaire , et le livre aux habitants de la contrée , qui pendant long-temps apprendront aux voyageurs le nom et les exploits du *chevalier de minuit*.

Mais un soin plus pressant va solliciter le courage du héros aventureux. Aux approches d'une cité gothique , il entend les affreux tintements d'un beffroi sonnant le tocsin ou le glas de la mort ; il demande à de jeunes lavandières , qui étendent leurs

toiles sur les branches des saules, quelles angoisses annonce une cloche aussi lugubre ; il en apprend qu'une dame de renom, accusée d'un crime, doit être brûlée vive, si un chevalier ne prouve point, le fer à la main, son innocence (1).

A cette nouvelle, le paladin presse les flancs de son coursier ; il entre dans la cité dolente et funèbre, et parcourt, sans y rencontrer un seul habitant, des rues sombres et fangeuses ; il arrive sur l'esplanade, couvert d'une foule innombrable ; il voit au milieu un tribunal élevé où siègent les juges du camp en habits de deuil ; vis-à-vis est le grand pénitencier, accompagné de religieux portant la croix et les flambeaux ; d'un côté est le bûcher (2),

(1) Flores et Blanchefleur, et l'extrait de M. de Tressan, t. 7, p. 254.

(2) Gerard de Nevers, dans M. de Tressan, t. 9, p. 397.

la victime est assise auprès ; de l'autre côté est l'accusateur, monstre exécrationnel, qui pour se venger des mépris de la beauté qu'il convoitait, lui impute un crime dont il est l'auteur (1).

Le chevalier errant a vu l'accusée ; il ne croit pas que *si gente, si douce créature, se soit portée à pareil vice ; il dit l'accusateur être faux, traître, mensonger, et requiert vivement de le prouver en combattant, non par armes courtoises et lances gracieuses, mais à fer émoulu et à outrance* (2).

Il jète son gant dans l'arène, et les deux adversaires s'avancent à pied et à visage découvert, armés de l'estoc et du poignard,

(1) Flores et Blanche fleur, et l'extrait de M. de Tressan, t. 7, p. 234.

(2) Gérard de Nevers, dans M. de Tressan, t. 9, p. 393. — Jean Lefèvre de Saint-Remi, Histoire de Charles VI, p. 66. — Roman de Flores et Blanche fleur.

ils font le signe de la croix et combattent. Le bon droit prévaut, le félon tombe et avoue son crime. Alors les juges du camp livrent son cadavre aux hérauts d'armes, qui le traînent sur la claie fangeuse (1). *Ses armes sont attachées au pilori, puis dépiécées et honnies; ses éperons sont brisés sur le fumier, et il est inhumé en pobre lieu, et en terre qui oncques ne fut bénie, ainsi que le tout se pratique à l'endroit du chevalier parjure, déloyal et foymentie* (2).

Le chevalier libérateur quitte la ville avant que la beauté qu'il a délivrée reprenne ses sens. Les citadins le reconduisent en lui disant : *Gentil sire, nous prions*

* (1) Beloi, Origine de la Chevalerie, p. 45 et suiv. — La Roque, Traité de la Noblesse, ch. 116. — Favyn, liv. 1, p. 92.

(2) Beloi, Origine de la Chevalerie, p. 45 et 46. — La Roque, Traité de la Noblesse, p. 416.

*Dieu qu'il vous doint joye de votre dame,
et ce que vous désirez (1).*

Mais ce qui devait reposer doucement le chevalier au milieu de sa course bien-faisante, c'était l'accueil gracieux qu'il recevait dans les châteaux où il s'arrêtait. Aux portes et sur les flèches de ces résidences, on plaçait des casques dorés comme les signes convenus de l'hospitalité et du logis apprêtés aux chevaliers errants; car c'était une coutume en notre bon pays, tant que courtoisie et charité régnerent en icelui, que gentilshommes et nobles dames fissent mettre au plus haut de leurs hostels un heaulme en signe que tous chevaliers trépassant les chemins, entrassent hardyment en cet hostel comme en le leur propre (2).

(1) Chron. du petit Jehan de Saintre, p. 193. — Oliv. de la Marche, Mém., liv. 2.

(2) Perceforest, vol. 5, fol. 46, r^o, col. 1; vol. 6, fol. 26, v^o, col. 2, et fol. 52, r^o, col. 1; vol. 8, fol. 103.

A l'approche du chevalier, le cor sonne et le pont s'abaisse. Les dames s'empressent de le recevoir au pied du perron, et de lui tenir l'étrier (1); elles le conduisent dans une grande salle, dont les solives sont couvertes d'armoiries et de fleurs de lys. Les pages lui donnent à laver; les blanches mains des demoiselles délaçant les courroies de son armure, et de moelleux tissus essuyent la poussière et la sueur dont son front est souillé (2). Beau sire, lui dit-on, soyez ici à votre aise, et si quelque chose y déplaît à vos yeux, dites-le en maître, car vous l'êtes dès ce moment (3).

(1) Instructions du chevalier de la Tour, à ses filles, fol. 5 et suiv. — La Curie de Sainte-Palaye, t. 1, part. 4. — Histoire du Chevalier doré, petit format, c. 7. — La Colombière, t. 1, c. 8, p. 128. — Fabliaux de Legrand d'Aussy, et ses notes, t. 1, p. 189 et 190.

(2) La Colombière, t. 1, ch. 8, p. 128.

(3) Legrand d'Aussy, Fabliaux, notes, t. 1, p. 38, in-8°.

Les varlets vont promptement inviter, au nom de leur maître, les châtelains, les vavasseurs et les bons plaisants d'alentour, afin qu'agréable et joyeuse compagnie célèbre la venue du chevalier. Bientôt arrivent en beaux accoutrements, les comtes, les bannerets, le sénéchal, l'abbé, les sires-clercs, les mires, les ménestrels, les gobeurs, les joueurs de vielle, de *cornet*, et de flûte *béhaigne* (1).

Après le repas, et quand s'en vient la veillée, on commence à *baller* et à rire; les troubadours font entendre le galoubet provençal, la mandoline italienne, la harpe de la cour de Champagne, la flûte de Cologne et la musette des bords du Lignon. Les chevaliers, écuyers et pages, s'étudiaient à dire à modestes jouvencelles, galanteries plaisantes à entendre et douces au souvenir. Cependant, assis sur l'es-

(1) Joinville de Du Cange, dissert. 5, p. 161.

cabelle, le pèlerin contait ses voyages aux anciens du lieu ; le scolastique et le théologal discutaient, sans trop s'entendre, quelques passages captieux et abstraits du *matre des sentences*, et le fou de la cour se glissant derrière les fauteuils des dames, disait maints quolibets et bouffonneries. Ce fou qui s'évertuait ainsi pour amuser les convives, fut long-temps à la cour une charge comme une autre. On trouve dans les archives de la ville de Troyes une missive de Charles V, surnommé *le sage*, où ce prince mande aux échevins la mort de son fou, en leur enjoignant de lui en envoyer un autre *selon la coutume* (1).

(1) Duradier, *Récréations historiques*, t. 1, p. 5. Le fou du roi était une charge qui exista à la cour jusqu'à Louis XIII. Voyez sur plusieurs fous de la cour, Brantôme, t. 1, p. 30 et 31 de l'édition de 1666. — Le Lunatique de M^e Guillaume, 1605. — Visions de Quevedo, vision 2, p. 61. — Plaid. de Julien Peleus, plaid. 4, p. 31-37. — *Perroniana* (le card. du Perron).

On conduit le chevalier dans l'appartement qui lui est préparé ; *il y trouve de l'eau rose et de l'électuaire pour se laver, et un lit *haut de paille et mou de plume*, avec un oreiller parfumé de violettes (1) ; les écuyers lui servaient le vin du coucher, le claret, l'hypocras et les dragées (2). Le lendemain, et à l'instant de la *départie*, le chevalier demourait moult ébahi, en voyant un page lui apporter des pièces de drap de soie, voire des joyaux et de l'or, en disant : *Sire chevalier, véez-ei un présent que monseigneur vous prie de garder pour l'amour de lui, et en outre de ses dons, sont amenés sous l'arcade du clochier deux palefrois pour vous, et deux forts roussins pour vos gens ; monseigneur*

(1) Legrand, *Fabliaux*, t. 2, p. 117, *le Lai de Courtois*.

(2) Roman de Gérard de Roussillon, mss., fol 47, r°. — Duradier, *Récréations hist.*, t. 1, p. 175. — La Curne de Sainte-Palaye, t. 1, part. 1, p. 19.

vous les baille , pour ce que l'étes venu voir en son hostel(1).

Ces présents étaient reçus volontiers, et comment auraient-ils humilié, quand le sentiment qui les offrait devait flatter l'orgueil du chevalier? En effet, on exerçait de telles libéralités, non seulement pour en faire des marques de souvenir, mais encore pour s'associer d'une manière quelconque aux exploits et aux aventures des preux (2), pacte secret qui ne pouvait être souscrit que par la courtoisie et la loyauté de ces temps. Une pensée délicate, une illusion chevaleresque, disaient au châtelain généreux, qu'en sortant de ses mains, une partie de ses trésors allait devenir, avec

(1) *Voy.* beaucoup d'exemples de ces présents, dans l'Histoire de Louis III, duc de Bourbon, publiée par P. Masson, ch. 22, p. 71. — Froissart, vol. 3, ch. 91, p. 252; ch. 92, p. 255.

(2) La Curue de Sainte-Palaye, t. 3, part. 3, p. 314.

l'entremise d'un héros, des semences de vertus et de gloire. Il voyait, par son or ennobli, l'indigent et la veuve consolés, la rançon d'un captif acquittée (1), et de pauvres paladins remis en équipage (2); il voyait se construire le navire et s'armer l'escorte que le paladin devait conduire à d'éclatantes expéditions; il espérait pouvoir dire un jour : tel chevalier était peut-être monté sur mon coursier, quand il a dispersé les gendarmes d'Angleterre; c'est peut-être avec mon épée qu'il a renversé le géant ou le chef sarrasin; c'est en ma maison qu'on a filé le beau manteau dont il était paré le jour du tournoi.

Mais quelle nouvelle répand en circulant l'allégresse dans les villes et les ma-

(1) Les chevaliers payaient souvent la rançon des captifs. Voyez d'Argentré, Histoire de Bretagne, liv. 8, ch. 7.

(2) Le Lai de Lanval, Fabliaux de Legrand, t. 1, p. 92.

noirs de la France? C'est l'annonce d'un tournoi et *combat à plaisance*, ou d'un pas d'armes et *emprise* (1). •

Les tournois étaient des exercices militaires , dans une lice entourée de spectateurs.

Les pas d'armes , qu'on nommait aussi *emprise* ou *entreprise* , parce qu'ordinairement ils étaient la suite d'un engagement formé pour plaire aux dames (2) , donnaient lieu à des fêtes guerrières , peut-être plus analogues au génie aventureux et roma-

(1) Le P. Menestrier, *Origine des Arm.*, ch. 10, p. 218. — La Colombière, t. 1, p. 35, ch. 3.

(2) Voyez des exemples de ces emprises, dans *Lancelot du Lac*, t. 3, fol. 69, v^o, col. 1 et 2. — *Flores de Grèce*, fol. 119, v^o. — *Oliv. de la Marche*, *Mém.*, l. 1, p. 245. — *Monstrelet*, *Chron.*, vol. 2, fol. 25, v^o, sous l'an 1425. — *Histoire du maréchal de Boucicaut*, publiée par Théod. Godefroi, ch. 17, p. 58.

nesque des chevaliers. Voici comment ils s'exécutaient :

Des chevaliers possédés d'un violent amour, et dans le besoin d'en prouver l'excès par des prodiges de valeur, se rendaient aux chemins croisés des forêts, aux lieux le plus fréquentés des voyageurs, dans quelque site pittoresque, et en vue des cités d'alentour ; là ils plantaient leur étendard, et ils suspendaient leur écu où on lisait que durant tel temps ils défendraient le passage contre tout venant (1).

La formule et les conditions du cartel étaient bientôt connues de toute la France ; bientôt arrivaient des chevaliers jaloux de s'éprouver avec le gardien de l'emprise, et des dames curieuses de ces sortes de spectacles dont elles recevaient l'honneur.

Chaque jour les joutes se renouvelaient, et chaque jour succédaient aux combats,

(1) La Colombière, t. 1, ch. 20, p. 268.

les danses , les concerts , les jeux et les repas , que les chevaliers donnaient à tous les spectateurs , sur le bord des rivières , des forêts , et sur le penchant des collines ; car on choisissait pour théâtre des pas d'armes , le voisinage des bois , de l'onde et des hauteurs , non seulement pour y trouver une décoration naturelle à ces fêtes , mais encore pour que l'air fût toujours rafraîchi par l'ombre des arbres et le courant des flots , et pour que la foule des spectateurs pût se grouper et s'asseoir sur la pente des monts (1).

Les hérauts d'armes nous ont laissé plusieurs descriptions de pas ou emprises ; tels sont les pas d'armes de l'arbre d'or , de l'arbre de Charlemagne , du charme de Marcenay , de la fontaine des *Plours* près Châlons , du chevalier sauvage à la Dame

(1) La Colombière , t. 1 , ch. 29 , p. 268 et suiv.

noire (1); mais les plus célèbres pas d'armes *maintenus* par les chevaliers de France sont ceux connus sous les noms de l'emprise du dragon, du pas de Sandricourt et du cartel du chevalier solitaire. L'emprise du dragon ainsi appelée parce qu'on avait élevé sur le lieu du combat une haute colonne qu'entourait un dragon, fut *maintenue* près Saumur par quatre chevaliers, en l'honneur et pour le plaisir des dames ; elle fut remarquable par la magnificence de René d'Anjou , roi de Sicile , qui passa une partie de sa vie à rédiger des modèles de tournois , et à peindre des armoiries (2). Ce fut lui qu'on trouva dessinant une perdrix , lorsqu'on vint lui apprendre la prise de Naples. Le prince philosophe ne quitta point son ouvrage ; seulement il représenta cet oiseau

(1) Olivier de la Marche , Mém. , l. 1 , ch. 9. — La Colombière , t. 1 , ch. 20 , p. 268 , 269 et 271.

(2) La Colombière donne un extrait de l'ouvrage que ce roi a composé sur les tournois.

les ailes déployées , pour en faire l'emblème des biens d'ici-bas ; il vint à l'emprise du dragon , précédé d'un cortège nombreux ; devant lui marchaient deux estafiers turcs , conduisant chacun un lion enchaîné (1) ; après eux s'avancait un dromadaire , sur lequel était assis un nain qui portait l'écu du roi. Une dame d'une rare beauté , et qu'on prit pour une fée , ouvrit la barrière aux chevaliers , et leur donna le prix et le baiser (2).

Le pas de Sandricourt , tenu près de Pontoise , ne fut pas moins brillant ; les plus grands seigneurs s'empressèrent de s'y rendre. La Colombière nous donne les noms des tenants , des assaillants et des dames qui y figurèrent. Il raconte quels exploits illustrèrent pendant plusieurs jours le *Carrefour ténébreux* , le *Champ de l'Epine* et la *Barrière périlleuse* , noms

(1) La Colombière , t. 1, ch. 6, p. 81.

(2) La Colombière , lieu cité.

romanesques donnés par les chevaliers aux divers passages qu'il s'agissait de défendre ou d'attaquer (1).

Quant à l'emprise du chevalier solitaire, elle offre un trait d'audace et de valeur, que l'orgueil national pourrait mettre au nombre de nos victoires (2).

Un Français qui ne se fit connaître que sous le nom du chevalier solitaire, *se fit passer dans un batelet en la Grande-Bretagne avec un sien compagnon* ; ils se rendirent droit à Londres, où ils dressèrent entre le palais et la marine leurs bannières et leurs écussons ; puis ils vinrent en face du roi, qui tenait *alors cour plénière et tinet ouvert*, pour lui demander la permission de combattre les chevaliers de son royaume qui voudraient leur faire l'honneur de se mesurer avec eux ; ces aventu-

(1) La Colombière, t. 1, ch. 9, p. 149.

(2) La Colombière, t. 1, ch. 10, p. 170.

riers joutèrent durant huit jours contre toute la noblesse d'Angleterre , et s'en revinrent en France vainqueurs et chargés de présents (1).

Quelquefois les pas d'armes étaient ambulants, c'est-à-dire que les chevaliers plantaient leurs pennons çà et là selon l'occasion , et qu'ils erraient au hasard , épuisant tous les lieux d'aventures. En voici un exemple propre à faire connaître l'esprit chevaleresque et le fanatisme de l'amour , qui régnèrent pendant plusieurs siècles chez nos ancêtres. Par suite d'un vœu , un chevalier français parcourut les royaumes de France , d'Angleterre , d'Ecosse et d'Espagne , avec le portrait de sa maîtresse peint en émail sur son écu (2) ; lorsqu'il

(1) Voyez beaucoup de traits semblables dans Froissart, Histoire, l. 2, ch. 33, p. 50. — La Curne de Sainte-Palaye, t. 1, part. 3, p. 221.

(2) Ce trait singulier est rapporté par La Colombière, t. 1, p. 19.

rencontrait dans ses courses des chevaliers de belle apparence , il les somrait de déclarer que la femme dont il leur montrait l'effigie était la plus belle de l'univers ; s'ils se refusaient à cet aveu , le chevalier à l'*emprise* plantait sa lance , y suspendait la ressemblance adorée , et tirant sa flamberge , il engageait un combat qui finissait à son avantage. Alors il imposait aux vaincus l'obligation de lui apporter dans un bref délai les portraits et les noms de leurs maîtresses ; il revint dans son château avec trente portraits conquis de cette manière , et les ayant placés autour de l'image de sa souveraine , il alla déposer aux pieds de celle-ci des trophées et des hommages dont il se crut mille fois trop payé par un *doux baiser donné sur la bouche* (1).

Mais quelle que fût la vogue des pas

(1) Saintré , p. 522 et 550.

d'armes , ils n'étaient pour l'ordinaire entrepris que par de simples chevaliers , amis des aventures , et ils n'avaient point la pompe et la solennité des tournois que donnaient souvent les rois et les princes.

Le tournoi était annoncé plusieurs mois d'avance , tant en France que dans les pays étrangers (1) ; les hérants d'armes se rendaient dans les villes et les grands châteaux , avec l'écu blasonné du seigneur au nom duquel se faisait le ban du tournoi qu'on publiait à son de trompe , ainsi qu'il suit : OR OUEZ , OR OUEZ , OR OUEZ (2).

« Seigneurs , chevaliers et écuyers , vous
» tous qui , parmi les délices de fortune ,
» espérez la victoire par la trempé de vos

(1) La Colombière , Théâtre d'Honn. , ch. 5 , t. 1 , p. 54.

(2) La Colombière , Théâtre d'Honn. et de Chev. , t. 1 , p. 45 , et ch. 4 , p. 48.

» armes , et la présence de vos dames (1),
 » au nom du Bon-Dieu et de la Sainte-
 » Vierge (2) , on vous fait savoir la très-
 » grande joute qui sera frappée et main-
 » tenue par le très-haut et redouté sei-
 » gneur dont vous voyez les armoiries ;
 » laquelle joute sera ouverte à tous venants,
 » et prouesse y sera vendue et achetée au
 » fer et à l'acier. Le premier jour on y
 » combattra à trois coups de lance et à
 » douze coups d'épée , le tout à cheval ,
 » et portant armes courtoises non-effilées ,
 » et mi-tranchantes (3). Il est défendu ,

(1) Lancelot du Lac , t. 1, fol. 82, v°. col. 20. — Brantôme , Cap. fr. , t. 4 , p. 238. — La Curne de Sainte-Palaye , t. 1 , part. 2 , p. 101. — La Colombière , Théâtre d'Honn. et de Chev. , t. 1 , p. 8.

(2) Menestrier , Ornem. des Arm. , pag. 176. — Saintré , p. 522. — De Sainte-Palaye , Mém. sur l'ancienne Chevalerie , t. 2 , part. 5 , p. 57.

(3) Jean Lefevre de Saint-Remi , Histoire de Charles VI , p. 66. — La Colombière , t. 1 , c. 3 et 4.

» comme à l'ordinaire entre loyaux che-
 » valiers , de fêrir le coursier de son ad-
 » versaire (1) , de frapper icelui au vi-
 » sage (2), de lui causer affolure de mem-
 » bres , et de courir sus après le cri de
 » merci (3). Le prix pour le mieux faisant,
 » sera un plumail flottant au moindre souffle,
 » et un bracelet d'or émaillé à la livrée du
 » prince, et du poids de soixante écus (4).

» Le second jour, les tenants jouteront à
 » pied et lance en arrêt, et après les lances
 » rompues, il y aura assaut à coups de
 » hache, et à la discrétion des juges du
 » camp; le prix du plus vaillant sera un

(1) Lancelot du Lac, t. 2, ch. 64, p. 112. —
 La Curne de Sainte-Palaye, t. 1, part. 2, p. 100.

(2) Partenapex de Blois, mss., p. 154, v°, col. 5.
 — Froissart, liv. 2, ch. 64, p. 112.

(3) Concile de Latran, ann. 1180, ch. 20. —
 Belleforest, liv. 4, ch. 52.

(4) Voyez des formules de ces tournois, dans la
 Vie de Bayard et dans La Colombière.

» rubis de cent écus , et un cygne d'argent (1).

» Le troisième jour , il y aura castille et
 » béhours ; la moitié des chevaliers com-
 » battra contre l'autre (2) ; les vainqueurs
 » feront des prisonniers qu'ils mèneront
 » aux pieds des dames (3) ; le prix sera
 » une armure complète , et un palefroi
 » avec sa housure d'or.

» Les prix seront donnés par la plus
 » belle , qui joindra à iceux doux baiser et
 » couronne de fleurs (4).

» Vous donc qui désir avez de tour-
 » noyer , vous êtes tenus de vous rendre à
 » héberges quatre jours avant les joutes
 » pour exposer vos blasons aux palais ,

(1) Histoire de Bayard, par Berville, liv. 1, p. 45.

(2) *D. Ursino le Nav.*, Tress., t. 9, p. 64.

(3) *D. Ursino le Nav.*, Tress., lieu cité.—Gérard de Nevers.

(4) OEuvres de Tressan, et de Sainte-Palaye, t. 1, part. 2, p. 105.

» abbayes , et autres édifices voisins des
 » lices. Voici , en outre , ce que vous
 » annonce la royale ordonnance (1).

» Quiconque des nobles et des cheva-
 » liers aura dit ou fait quelque chose contre
 » la sainte religion catholique , sera exclus
 » du tournoi (2) ;

» Quiconque aura commis une faute
 » contre son prince souverain , ou négligé
 » le service de son pays , ou fui lâchement
 » du champ d'honneur à cause du danger ,
 » sera puni et chassé du tournoi (3) ;

» Quiconque aura outragé de faits ou de
 » paroles le bon renom des dames , ou qui
 » en aura laissé médire , sera repoussé loin
 » des barrières (4) ;

(1) Mss. de René d'Anjou , et l'Ordonnance de
 Philippe de Valois , rapportée par La Colombière ,
 t. 1.

(2) La Colombière, Théâtre d'Honn. et de Chev.,
 t. 1, p. 22.

(3) La Colombière , t. 1 , p. 22 et suiv.

(4) La Colombière , t. 1 , p. 22 et suiv.

» Quiconque aura trahi sa parole , fal-
 » sifié ses timbres ou la croix de son seing ;
 » quiconque aura , par nouvelle invention ,
 » fait charger ses terres de nouveaux im-
 » pôts , rançonné les marchands ou nui au
 » commerce public ; quiconque devenu
 » l'ennemi d'un autre , voudra s'en venger
 »* eu faisant dégât dans ses domaines , sera
 » noté d'infamie et renvoyé houteusement
 » du tournoi (1). »

Ces publications étaient très-fréquentes en temps de paix , car les tournois arrachaient la noblesse française à l'oisiveté , l'exerçaient au maniement des coursiers et des armes , et savaient entretenir dans tous les cœurs une ardeur martiale , qu'un long repos aurait assoupie (2).

(1) La Colombière , t. 1, p. 22 et suiv.

(2) On appelait les tournois , des *écoles de guerre* ; Du Cange , Gloss. , v^o *Torneamentum*. — Voy. un bel éloge des tournois , dans La Colombière , t. 1 , p. 8 et suiv. — Voy. encore ce qu'en disent Favyn ,

C'était dans les tournois que souvent l'émulation développait un courage ignoré.

Le jouvencel perdu dans la foule, voit le chevalier vainqueur recevoir des mains d'une princesse, et en présence de la noblesse française, la récompense due à la valeur. L'impression profonde que lui cause ce spectacle et le trouble et l'émeut. Il s'indigne de son obscurité; il entend une voix qui lui crie : Et toi aussi tu seras chevalier ! Il gémit de n'avoir pas encore fait de prouesses pour être digne d'aimer et d'être aimé (1). Ces prix qu'il voit décerner à un autre, lui semblent à lui dérobés, et son cœur voudrait envahir toute la gloire dont il est témoin; il était venu au tournoi

Théâtre d'Honn., t. 2, p. 1796. — Boulainv., Nobl., p. 271. — Philippe Mouskes, mss., p. 2. — Le Journal de Paris, sous Charles VII, en 1445, p. 195. — La Noue, Disc. polit. et milit., disc. 15, p. 542. — La note 2 à la fin du volume, 27^e récit.

(1) Rom. de Cleriadus.

content et joyeux ; il s'en retourne pensif et taciturne ; son port , ses gestes , sa contenance , tout en lui , façonné par le son des fanfares , contracte un air belliqueux : brusquement arraché à l'adolescence par une ambition secrète , il abandonne les jeux , les danses et tous les objets qui charmaient gaîment ses loisirs. Plus de repos , plus de joie , plus de sommeil , avant qu'il n'ait été couronné : chaque jour il s'exerce au métier des armes , gravit les rochers , traverse les fleuves à la nage , et un pieu à la main , il s'enfonce dans la forêt pour y trouver la bête féroce que fuient les pâtres et les veneurs. S'il rencontre à la chasse un grand roi qui lui demande où il est né , il lui répond : *Sire , je ne suis pas encore né , car je ne veux me connaître qu'orné de vertus* (1). Si on s'inquiète de son nom , il répond : *Je n'en ai pas plus que de nation ; je n'ai point encore mérité d'en*

(1) Perceforest , vol. 1 , fol. 109.

avoir, mais c'est tout ce que je désire de m'en faire un (1).

Mais un tournoi est annoncé ; un champion inconnu se présente à la barrière ; il n'a point d'armoiries , point de devise , point de cimier ; un écuyer ne marchait pas à sa suite ; le cheval qu'il emprunta , ou le chétif roussin qu'il a dételé de la charrue du laboureur, est humble monture de ce concurrent (2), que les chevaliers dédaignent de combattre. Mais il appelle , il provoque des adversaires , il en trouve enfin ! ô bonheur ! il en trouve donc enfin !... Sa lance fait vider les arçons à quatorze chevaliers ; on l'applaudit , on s'écrie : *Prix et louange à l'aventureux nouvellement venu* (3) ! Le vainqueur lève sa visière , et l'on reconnaît un enfant.

(1) Perceforest , lieu cité. — La Curne de Sainte-Palaye , t. 1, part. 4, aux notes , p. 549.

(2) Vie de Bertr. Duguesclin , publiée par Menard , ch. 2 , p. 15.

(3) Vie de Bertrand Duguesclin , ch. 2 , p. 15.

Tels furent les coups d'essai des Duquesclin , des Couci , des Clisson , des Beaumanoir , des Montmorency et des Bayard.

Mais les tournois n'étaient guères moins remarquables par leurs accessoires que par leur objet principal. La présence des dames, les hommages et les égards dont on les entourait dans ces carrousels, accoutumaient à la politesse et à la galanterie des guerriers , que l'unique métier des armes eût peut-être abrutis. Le luxe des équipages et des parures , ainsi que la beauté des festins et des bals qui terminaient ces jeux célèbres , durent électriser l'industrie , le commerce , les arts, et faire refluer dans toutes les classes du peuple un or que l'oppressive féodalité avait fait monter dans les premiers rangs de la société (1).

Les tournois où se rendaient les troubadours et les ménestrels, afin d'y chanter

(1) La Colombière , t. 1 et 2.

les vainqueurs dans leurs ballades et leurs tençons, étaient pour ces romantiques Pindares un motif d'émulation, qui contribua peut-être à la renaissance et au goût des lettres (1).

On peut encore ajouter à l'éloge de ces sortes d'exercices, que leur renommée attirait en France tous les seigneurs des cours étrangères (2, et qu'en multipliant nos relations avec les peuples voisins, ils nous créaient parmi eux une réputation de courtoisie et de vaillance, que nos ennemis et nos rivaux n'ont jamais osé contester.

Ce n'était pas seulement le roi de France qui faisait publier des tournois; les grands de sa cour, les chevaliers même se plaisaient quelquefois à leur consacrer une

(1) Mém. de l'Académie des Belles-Lettres, t. 15, p. 582, note a.

(2) Chron. de Saintré. — La Curne de Sainte-Palaye, t. 1, part. 2, p. 50.

partie de leurs revenus. Ces fêtes avaient souvent pour objet de concourir à célébrer un événement heureux , un anniversaire mémorable ; plus souvent encore, elles étaient données *pour le plaisir des dames , pour l'amour des belles acquérir , et leurs mérites prouver envers et contre tous* (1).

On a vu plus d'une fois un suzerain opulent, inviter les plus vaillants chevaliers français à un tournoi pour donner la main de sa fille au vainqueur (2).

Aussitôt que les hérauts d'armes avaient publié le banc du tournoi, tous les seigneurs, les preux et leurs dames, se disposaient à se rendre au lieu indiqué ; ils y venaient de toutes les provinces et même des pays étrangers ; pendant plusieurs jours les routes étaient couvertes de caravanes, d'écuyers

(1) Vie de Bayard , par Berville, l. 1, p. 42.

(2) La Curie de Sainte-Palaye , Mém. sur l'anc. Chev.—Bibl. univ. des Romans. — Les OEuvres de M. de Tressan.

menant de beaux destriers en dextre (1), de jongleurs et de *plaisantins*. On ne voyait de toutes parts que gentilshommes le faucon sur le poing, et suivis de pages et de varlets; des femmes richement parées, tenant les rênes de soie de leurs haquenées, et leurs ombrelles transparentes; il n'était pas rare de rencontrer des compagnies de deux cents personnes, faisant petites journées et grandes dépenses. C'était la noblesse de toute une province qui faisait la partie de se rendre au tournoi dans un costume uniforme; ainsi, par exemple, les deux sexes portaient ou des habits blancs chamarrés d'or, ou des habits d'écarlate brodés en argent; et dans les monastères ou les hôtelleries où ils s'arrêtaient, ils n'étaient connus que sous le simple nom de la *compagnie blanche*, ou de la *compagnie à la riche couleur*. On y voyait de grands seigneurs,

(1) Lancelot du Lac, t. 9, fol. 82, r^o, col. 2.

qu'on appelait le comte rouge, le baron vert, le prince noir, parce qu'ils se rendaient au tournoi avec des armures de ces couleurs (1). Ces surnoms qu'ils trouvaient honorables, en ce qu'ils prouvaient leur admission au tournoi, leur restaient parmi leurs contemporains, et même dans l'histoire, où d'illustres personnages dérobent leurs noms de famille sous de pareilles dénominations (2).

Les chevaliers, arrivés au carrousel, s'empressaient conformément aux avis qu'on leur donnait, d'exposer quatre jours avant l'ouverture des joutes, leurs casques, leurs écus armoirés et leurs décorations, sur les murs les plus apparents et les plus voisins des lices (3).

(1) Beneton, *Traité des Marques nat.*, p. 92. — Gérard de Nevers, dans M. de Tressan, t. 9, p. 406.

(2) Beneton, lieu cité.

(3) Le mss. de René d'Anjou, roi de Sicile. — La Colombière, t. 1, ch. 5, p. 56.

On avait introduit cet usage pour que les dames pussent connaître la noblesse et le nom des combattants, et pour qu'elles dénonçassent aux juges du camp ceux dont elles avaient à se plaindre, et ceux dont on leur avait rendu mauvais témoignage; dans ce cas, et l'accusation se trouvant fondée, les chevaliers pouvaient être honnis et repoussés du concours (1).

Les hérauts d'armes accompagnaient les dames, leur expliquant les armoiries et les différents ordres de la chevalerie, dont les colliers étaient suspendus aux boucliers des paladins français et étrangers. Voyez, pouvaient-ils leur dire, ce collier d'or composé de plusieurs chaînons où pendent les emblèmes de la vigilance et de la fidélité, c'est un des premiers ordres de la chevalerie, il fut fondé par les Montmorency (2)!

(1) Le mss. de René d'Anjou. — Menestrier, Orig. des Armoiries, ch. 4, p. 79, 80 et 81.

(2) Phil. Moreau et André Duchêne rapportent les preuves de cet ordre.

Voici les armures de trois chevaliers de la Table ronde ; les romanciers, dans leurs récits fabuleux, attribuent l'origine de cet ordre au roi Artus de Bretagne, qui peut-être n'exista jamais. Les sires-clercs appèlent chevaliers de la Table ronde, ceux qui, à la suite du tournoi où ils avaient triomphé, donnaient un grand festin, et qui pour bannir de leurs fêtes toute contestation à l'égard du rang, de la préséance et de l'étiquette, faisaient servir le repas sur une table ronde, où toutes les places étaient également honorables (1).

(1) C'est l'opinion formelle du P. Menestrier (*Tr. de Chev.*, ch. 1, p. 74). Ce savant Religieux se fonde sur plusieurs autorités, et entr'autres, sur la *Chronique de Louis de Bourbon*. Il aurait pu rappeler aussi ce que dit Du Cange dans sa dissertation sur Joinville, et plusieurs fabliaux qu'on trouvera dans Legrand, t. 1, p. 290, et ailleurs. Quant aux chevaliers d'Artus ou de la Table ronde, tant célébrés par les romanciers, on sait maintenant que

Examinez ce collier d'or, où la fleur du genêt s'entrelace aux fleurs de lys ; c'est un ordre institué par le bon saint Louis, pour célébrer son hymen avec Marguerite de Provence. Ce roi, en passant une chaîne telle que celle que vous voyez, au cou de ses principaux seigneurs, les invitait à la pratique des vertus douces et généreuses (1). L'ordre suivant, qu'on appelle diversement l'ordre du navire, du croissant ou des argonautes (2), a pour décoration une chaîne d'or entrelacée de doubles croissants passés en sautoir, et d'où

leur existence est tout à fait chimérique ; et, bien qu'on montre dans le château de Winchester, en Angleterre, cette fameuse table ronde et les noms de ses preux, ce n'en est pas moins une fable qu'ont réfutée les Anglais eux-mêmes, et particulièrement le savant *Camden*.

(1) Favyn et La Roque.

(2) Favyn, Théâtre d'Honn., liv. 3, p. 597. — Joseph Micheli, in *Thesauro militari*. — De la Roque, Traité de la Noblesse, ch. 108, p. 301.

prend une coquille d'argent. Cet ordre fut encore institué par saint Louis, pour récompenser le courage des chevaliers qui le suivaient en Palestine, et qu'attendaient les champs de la Massoure.

Dans cette longue file de trophées et d'écussons de toutes couleurs, sont beaucoup d'autres ordres de chevalerie, plus ou moins illustrés par les belles actions des preux qui en sont décorés. Là est l'ordre du lion, fondé par les barons de Coucy (1); plus loin est l'ordre de l'épi, créé par les ducs de Bretagne (2), tant pour rappeler qu'ils mirent leur gloire à faire prospérer l'agriculture dans leurs états, que pour apprendre aux guerriers à respecter les moissons. Un peu plus loin voici l'ordre de la génisse de Béarn, institué par le comte

(1) La Roque, lieu cité, p. 503.

(2) Favyn et La Roque, p. 503.

de Foix , et celui de la Madeleine , établi par le Breton la Charonnière (1).

Ici est l'ordre du *fer d'or et du fer d'argent* , inventé par Jean ; duc de Bourbon , et par seize seigneurs de sa cour , ainsi que lui éperduement amoureux. Tous jurèrent d'aller sur les rives d'Albion , armés de lances et de poignards , pour s'y battre en l'honneur de leurs dames , et les faire proclamer les plus belles (2).

Plus loin vous reconnaissez l'*ordre du lévrier* , établi par des seigneurs du duché de Bar : unis par les liens de l'amitié , ils firent vœu de se défendre mutuellement , et de partager leurs biens et leurs maux (3).

Un semblable vœu engage les chevaliers de *l'espérance* , qui portent la ceinture où

(1) Favyn et La Roque , lieux cités , p. 303.

(2) Histoire de France de Velly , p. 357 à 377.
— Dambreville , Abrégé chronolog. de l'Histoire des Ordres de Chevalerie , p. 175. Paris , 1807 , in-8°.

(3) Dambreville , lieu cité , p. 176.

l'aiguille a brodé ce doux nom d'espérance. Cet ordre fut imaginé par Louis II, duc de Bourbon (1), qu'on dit être aussi l'inventeur de l'ordre de l'écu vert (2), dont vous verrez plusieurs chevaliers au tournoi. Voilà la décoration de saint Hubert, brillante parure de la noblesse de Lorraine, et qui engage à l'exercice de la bienfaisance et à la pratique des vertus sociales (3). Voici un autre ordre de chevalerie connu sous le nom de *Notre-Dame d'Espérance* : Charles VI, pendant son séjour à Toulouse, étant allé chasser dans

(1) Louis II, duc de Bourbon, institua cet ordre en la ville de Moulins, et prononça ces paroles en le donnant à ses chevaliers : *Je veux vivre et mourir avec vous, et je pense qu'ainsi faites vous avec moi, et pour le bon espoir que j'ai en vous, après Dieu, dorénavant je porterai pour devise une ceinture où il y aura écrit ce joyeux mot d'ESPÉRANCE.* Chron. de Louis II, duc de Bourbon.

(2) Hélyot, t. 8, p. 319.

(3) Voyez la note 5 du 27^e récit à la fin du volume.

la forêt de Bouconne, s'égara et fut surpris par une nuit obscure. Ce roi, s'enfonçant de plus en plus dans les détours de cette solitude, fit vœu, s'il pouvait échapper du péril où il se trouvait, d'offrir le prix de son cheval à la chapelle de Notre-Dame de Bonne - Espérance. Soudain la nuit s'éclaircit, un astre brillant montra au prince une route facile qui le conduisit hors la forêt. Charles accomplit le lendemain son vœu, et de plus, voulut consacrer le souvenir de l'astre miraculeux en en faisant le symbole de cet ordre de la chevalerie (1).

Maintenant, continuent les hérauts d'armes, nous voici arrivés au quartier où les chevaliers étrangers ont fait suspendre leurs armoiries et leurs décorations. Celles que vous voyez les premières dans cette double haie, où brillent de toutes parts,

(1) Juvénal des Ursins, Histoire de Charles VI, sous l'an 1380, p. 10. — Voyez à la fin du vol. la note 4 du vingt-septième Récit.

l'or, les diamants et les plus vives couleurs, appartiennent aux romanesques chevaliers du cygne. L'héritière du duc de Clèves, l'aimable Béatrix, ne pouvait résister à ses propres vassaux, qui voulaient méconnaître son autorité, et usurper ses états. Un jour elle rêvait assise sur les bords du Rhin, lorsqu'elle vit approcher un esquif, d'où s'élança un chevalier d'une grande beauté, et dont le casque portait pour cimier un cygne aux ailes déployées; c'était le brave Eslië, qui venait lui offrir de la défendre contre ses ennemis; il les soumit, et Béatrix l'épousa. Pour célébrer ce double événement, Elle institua l'ordre des chevaliers du cygne, dont le collier est composé de trois chainons, suspendant un cygne d'argent sur une terrasse émaillée de fleurs (1).

Vous voyez ensuite les armures des chc-

(1) Favyn, Théâtre d'Honn. et de Chevalerie. — Hélyot, t. 8, p. 443.

valiers du bain et de la jarretière , venus d'Albion pour jouter au tournoi prochain. Les chevaliers du bain sont ceux qui portent ce nœud blanc attaché sur l'épaule ; leur nom vient de ce qu'avant leur réception , ils prennent un bain , pendant lequel on les initie aux secrets de l'ordre , en leur faisant entendre une musique ravissante qui dispose leur âme à prendre un sublime essor ; ils jurent de porter un nœud sur l'épaule , jusqu'à ce qu'ils aient fait une action célèbre (1).

Quant aux chevaliers de la jarretière , dont vous voyez les radienses armoiries , leur ordre fut institué par Édouard (2). Ce prince ayant vaincu David , roi d'Écosse , qui assiégeait le château d'Alix de Salis-

(1) Nicolas Upton , *de militari Officio* , c. 3.

(2) Polidore Virgile , *Histoire d'Angleterre* , c. 19.
— *Traité de la Noblesse* , ch. 112. — Le P. Menestr.,
de la Chevalerie , ch. 1 , p. 43.

beri, ordonna une fête splendide. Au milieu du bal, la jarretière bleue de cette comtesse se déroula ; Édouard, craignant que le pied léger de la belle Alix ne s'embarrassât dans ce ruban sinucux, s'en saisit aussitôt, et dans un mouvement involontaire la couvrit de baisers brûlants. Ce prince l'emporta dans son sein, et arrivé dans le palais de Windsor, il créa l'ordre de la jarretière, avec ces mots pour devise : *honni soit qui mal y pense*. Les boucliers d'acier que vous voyez ensuite ont réfléchi les rayons du beau ciel d'Italie ; ils appartiennent aux chevaliers de cette contrée, venus pour admirer la courtoisie et la valeur française.

Ces deux écussons, où brille la croix de pourpre aux quatre étoiles d'or, indiquent deux chevaliers de l'ordre des joyeux, inventé par Barthélemy de Vicina, pour pacifier les villes d'Italie, long-temps désolées par des orages politiques. Le ruban de

cet ordre conciliateur est l'emblème de l'arc-en-ciel (1).

A côté est l'écu d'un chevalier du nœud, fondé par Louis d'Anjou, dit de Tarente, roi de Naples; semblables aux chevaliers du bain, ceux qui portent ce nœud, le considèrent comme un engagement qui les oblige à vaincre (2).

Voyez les mille écussons suspendus aux piliers et au péristyle de cette abbaye; ils appartiennent aux Portugais, aux Espagnols, et à quelques peuples du nord. Là reluisent des ordres fameux par les fêtes, les alliances, les victoires, et toutes les circonstances mémorables dont ils perpétuent le souvenir (3).

(1) Barboza, *Collectanea*, 302. — C. Baronius, t. 13, *Annal.*, num. 12. — Salimbenus, *in suis Chronicis*. — Carolus Sigonius, l. 17 et 19, *de Regno Italiæ*.

(2) Favyn, lieu cité. — La Roque, p. 312. — Dambreville, p. 143 et suiv.

(3) Voyez sur ces différents ordres, Marquez, in 6.

Ce collier , où vous voyez des têtes d'anges mêlées à des croix , est l'ordre des Séraphins , dont s'enorgueillit la Suède , qui en fait remonter l'origine à Magnus I^{er} (1). Tout près voici l'ordre de Danebrog , que les hérauts , trop amis des fables , attribuent à Dan , fils de Jacob , et selon eux , premier roi de Danemarck. Ces croix à huit pointes , semblables à celles des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem , ayant d'un côté l'image de la Sainte Vierge , et de l'autre celle de saint Lazare sortant du tombeau , sont dévolues aux chevaliers de Saint-Lazare et de Notre-Dame du Mont-Carmel. Ces chevaliers ont neuf degrés de

Thesauro milit. equest. — *Arnoldus Lubeccensis*, l. 7, c. 9. — Belcins, *de Orig. milit.*, c. 22. — Micheli, *in Thes. milit.* — De la Roque, *Traité de la Noblesse*, ch. 112.

(1) L'ordre des Séraphins fut institué par le roi Magnus IV, en l'an 1334, pour conserver le souvenir du siège d'Upsal. Voyez Olaüs Magnus, l. 2, c. 25.

noblesse, et cependant, de l'élévation de leur naissance, ils doivent descendre jusqu'à l'hospice contagieux où le lépreux ne vit que de leurs secours et de leurs bienfaits. Ces chaînes d'or, d'où pendent des médailles, représentant un lion ailé et couronné, tenant de la patte gauche une épée nue, et de l'autre un évangile, ornent le noble sein des chevaliers de Saint-Marc, institué par les doges de Venise en faveur de ceux qui ont vaillamment défendu la république.

Ce collier, formé de roses d'or qu'unissent des lacs d'amour, est l'ordre de l'Annonciade, institué par Amédée de Savoie, surnommé *le comte Vert*. Son but était de consacrer la joie que lui causa sa maîtresse en lui donnant un bracelet tissu de ses cheveux.

Viennent ensuite les écussons des chevaliers de Saint-Georges, du lion, de l'étoile, de l'aigle blanc, d'Alcantara, de Calatrave, de l'hermine, du lys, de l'éperon

d'or (1), et de tant d'autres que nous verrons demain au tournoi.

Les hérauts d'armes ne se bornaient pas à expliquer aux dames et aux seigneurs de la cour, les divers ordres de chevalerie, dont on remarquait les décorations parmi les armures des paladins, ils déchiffraient aussi les différents emblèmes des armoiries, interprétaient les droits allégoriques, et racontaient les principaux exploits des plus braves guerriers, dont ils reconnaissaient les écussons.

(1) *Voy.* sur ces ordres et sur beaucoup d'autres, Belcius, *de Orig. milit.*, c. 22. — Lazius, *de Reb. Viennensibus*, l. 3. — Cassan, in *Catal. Glor. mund.*, part. 3. — Polyd. Virg., *de Invent. rer.*, c. 15. — J. Pontanus, lib. 1 *de bello neapolit.* — Hélyot, *Traité des Ordres*.

VINGT-HUITIÈME RÉCIT.

*Grands tournois. — Distribution des prix.
— Fêtes et divertissements à la cour.*

COMME on choisissait ordinairement la saison de l'été pour ouvrir les tournois, quelquefois un violent orage éclatait la veille même de ces fêtes, et faisait succéder la crainte à l'allégresse. Les vents sifflaient avec furie, le ciel semblait se dissoudre en longs torrents, et ce déluge subit inondait la ville et les campagnes.

Le lendemain, les écuyers entrent à l'heure *du lacer* dans l'appartement du chevalier (1). Les fenêtres sont encore fermées;

(1) Le P. Menestrier, *Traité de Chevalerie*, c. 5, p. 204.

le jour qui descend du haut du foyer où gazouille l'hirondelle, trace un sillon lumineux sur les tapis que foulent ces fidèles écuyers, et éclaire seulement leurs brodequins d'azur, enrichis d'un galon d'argent (1).

Ils ouvrent les volets : soudain le soleil dans toute sa splendeur les éblouit de ses gerbes de lumière, fait étinceler leurs armures, et semble changer en rubis et en diamants les gouttes de pluie encore tremblantes aux pampres brillants qui pendent en festons au-dessus des croisées gothiques.

Salut, astre de gloire et d'amour, toi qui triomphant de la nuit et de la tempête, viens en vainqueur pour annoncer le jour consacré à des victoires ! Ame des fêtes et des plaisirs, orgueil et durable jeunesse de la nature, contemporain de tous les siècles et de tous

(1) La Curue de Sainte-Palaye, t. 1, part. 3, p. 290.

les peuples ; toi qui éclairas les jeux d'Elide et d'Olympie , les triomphes du Capitole et les carrousels de tes orientaux , jamais un spectacle plus beau que les tournois de nos paladins français n'a peut-être mérité la pureté de ta lumière ! Que les mêmes rayons dont tu fis étinceler les boucliers et les glaives du Grec et du Romain sur les bords de l'Alphée et du Tibre , viennent luire maintenant sur les targes, les rondaches, les lances de nos paladins ! Pénètre de tes feux les colliers, les diadèmes, les brassards, les éperons d'or, les parures de la beauté, les distinctions du mérite ! couvre de ta lumière, comme d'un vêtement céleste, ces êtres heureux qui dégagés de toute pensée vulgaire, et ne respirant que pour les sentiments les plus nobles, méritent d'être assimilés à des créatures brillantes, à des substances indélébiles et radieuses ! Comme les divinités de la fable qui descendaient parmi les mortels, viens te mêler, te confondre avec la foule de nos héros ; sous la figure

d'un roi d'armes , repousse de la lice les ténèbres jalouses, et qu'aucun nuage, qu'aucune ombre indigne, ne dérobe aux regards avides les merveilles d'un jour si beau!

Le chevalier revêt le gaubisson et la cotte de mailles , et se rend dans la salle des atours (1). Là, sur des tables de marbre et des sièges richement sculptés, sont épars confusément les manteaux, l'hermine, le menu vair, les ceintures, les plumes, les morions d'airain, les guidons, les tortils, les lambrequins et mille autres *parements* de guerre (2).

Les dames entrent bientôt pour mettre la dernière main à l'ajustement du chevalier (3). Sa dame par amour arrive avec un sourire mystérieux, et lui présente une

Le P. Menestrier, *Traité de la Chevalerie*, ch. 3, p. 131.

(2) Le P. Menestrier, *Origine des Armoiries*, ch. 4, p. 89, et dans son *Traité de la Chevalerie*, chap. 3, p. 131. — Favyn, l. 1, p. 57.

(3) *Mém. d'Olivier de la Marche*, p. 57.

écharpe qu'elle a travaillée à son insu, et où ses mains, épuisant presque tout son trésor, ont brodé en pierreries la devise adoptée et les chiffres unis.

Aimable soin d'une maîtresse, surprise charmante ménagée à celui qu'elle adore, vous expliquez donc enfin pourquoi se dérobant souvent aux soirées d'un cercle agréable, et pourquoi lente à paraître aux repas accoutumés, et prompte à quitter la table joyeuse, elle revenait s'enfermer seule et fredonnant un air tendre dans le cabinet confident. Oh combien alors le chevalier, qui allant offrir ses hommages à sa mie, la vit souvent à son approche cacher précipitamment son travail et rougir d'un air troublé, doit maintenant s'applaudir de la noble confiance qui repoussa les soupçons dont cet inexplicable embarras aurait pu facilement remplir une âme moins belle !

Quand le chevalier est prêt à partir pour la lice, sa dame *lui baille* sa lance en disant :

Adieu, mon ami, ayez bon cœur, ne vous souciez de rien, car on prie pour vous (1).

Cependant le son du cor et des clairons se fait entendre. L'airain religieux s'ébranle dans la tour et les clochers des basiliques, et remplit les airs de ses vibrations solennelles (2). Les hérauts d'armes vont criant de tous côtés : *lacez les heaumes, lacez les heaumes*, c'est-à-dire, chevaliers armez-vous (3). Une immense population circule en habits de fête dans les rues jonchées de fleurs, et tendues de draperies et de chiffres de feuillage (4).

Dès l'aurore, des milliers de spectateurs se sont placés sur les hauteurs qui dominent

(1) *Arresta Amorum*, p. 566 à 568.

(2) Le Roman de Gérard, dans M. de Tressan, t. 9.

(3) Legrand d'Aussy, *Fabliau des trois Chevaliers et de la Chemise*, et les notes, t. 1, p. 189.

(4) Gérard de Nevers, dans M. de Tressan, t. 9, p. 409 et suiv.

les lices ; les côteaux voisins , convertis de pavillons et de tentes d'où flottent des banderoles et des guirlandes de roses , ressemblent aux voluptueux campements , aux caravanes parfumées des orientaux , lorsque se rendant en pèlerinage à la Mecque , ils s'arrêtent sur les sommets qu'ombragent les cèdres , et dans les vallées d'où sort l'encens.

Le vaste emplacement où doivent combattre les chevaliers est entouré de gradins élevés , d'amphithéâtres circulaires , de portiques élégants surmontés de galeries , de balustrades , de *trefs* , ou loges en charpentes légères dont les rebords sont ornés de riches draperies et d'écussons (1).

Au-dessus de chaque loge , quatre lances soutiennent des draperies de pourpre à

(1) Voy. sur le mot *tref* , Ville-Hardouin , n° 39. — Le Roman de la Rose , fol. 255 , v°. — Voy. sur la construction des lices , Sauval , Histoire de Paris , t. 2 , l. 12. — La Colombière , t. 1 et 2.

franges d'or, là des berceaux tressés de verdure préservent des feux du midi les houris, les odalisques, les divinités qui viennent étincelantes de diamants et couronnées de roses, remplir ces terrasses légères (1), que jamais n'égalerent en beauté les jardins élevés sur Babylone.

De distance en distance de grands mâts sont dressés dans la carrière, chargés de pannonceaux, de bannières et d'inscriptions où l'on voit ces mots, *honneur aux fils des preux, prix et los au mieux faisant* (2). Les seigneurs qui ne doivent pas combattre, viennent en litière, vêtus de longues robes d'hermine et à collet renversé (3).

Les chevaliers arrivent de toutes parts; les uns excitent les acclamations de la foule

(1) J. d'Auton., Hist. de Louis XII, en 1507, p. 270.

(2) Gerard de Nev., dans Tressan, t. 9, p. 412.

(3) Olivier de la Marche, Mém.

émerveillée (1), par la magnificence de leurs costumes et de leur cortège nombreux ; les autres, vêtus de noir ou couverts d'armes brunies (2), viennent sans escorte et s'arrêtent à l'écart ; ils sont immobiles dans leur sombre attitude ; seulement leurs coursiers impatients, qui creusent la terre et agitent leurs crinières, font par intervalle tressaillir le léger panache de ces paladins.

Leur écu est enveloppé d'une housse, et les armoiries qu'elle cache ne paraîtront aux regards que quand les coups d'épée et de lance auront en déchirant ce voile (3), appris aux spectateurs quel grand chevalier leur est apparu.

Plusieurs troupes de chevaliers, vêtus à

(1) Olivier de la Marche, *Mém.* — Perceforest, vol. 3, fol. 125, v^e col. 1.

(2) D. Urs. le Nav., dans Tressan, t. 9, p. 46.

(3) Percefor., vol. 2, fol. 93. — Palliot, *Sciences des Arm.*, p. 67.

l'antique , se présentaient sous les noms des preux de Cyrus , d'Alexandre , de César , des chevaliers du phénix , de la salamandre , du temple de la gloire , du palais de la félicité (1). On se plaisait surtout à reproduire les preux du roi Artus ou de Charlemagne (2); ceux qui les représentaient portaient les couleurs et les devises des Lancelot , des Tristan , des Rolland , des Ogier , des Renaud , des Olivier , de tous ces héros fabuleux , mais que l'imagination pouvait sans erreur voir se réaliser dans les traits de nos braves chevaliers , bien dignes par leurs vertus et leur courage de donner une juste idée de ceux qu'ils remplaçaient.

Les spectateurs qui les entendaient annoncer sous ces noms adoptifs , frappés de leur noblesse et de leur maintien belliqueux , se laissaient par degrés entraîner au prestige

(1) Outreman , Hist. de Valenciennes , part. 2 , ch. 16.

(2) Olivier de la Marche , Mémoires , ch. 19 , liv. 1.

et à l'illusion que tout favorisait, et finissaient eux-mêmes par voir dans ces chevaliers, les héros dont ils avaient lu les aventures dans les romans de Chrétien de Troye, d'Adenès le roi, d'Huon de Villeneuve, et du bon archevêque Turpin.

Ce ne sont plus des fictions. Te voilà brave Lancelot, la tresse de cheveux qui entoure ton bras, te fut-elle donnée par la belle Génève? Et toi, Tristan, ton Yseult la blonde, si habile à guérir tous les maux, a-t-elle trouvé un talisman pour briser la pierre inflexible de la tombe? L'amour qui fit sortir de vos cercueils unis une branche de lierre, voulut-il par un second miracle vous affranchir de la nuit éternelle? Gallehaut, Olivier, Roger, vous qui reçûtes l'immortalité dans le baiser des fées amoureuses, quittez, pour apparaître un moment aux tournois français, les bosquets fleuris et les palais de crystal de vos divines amantes.

Le nombre des chevaliers augmentait à

chaque instant; le pourtour des lices était hérissé de lances, parmi lesquelles flottaient les bannières et les gonfanons (1), comme on voit à travers les épis d'un vaste champ se balancer les pavots et les bluets.

Mais ce qui formait le coup-d'œil le plus singulier surtout pour ceux qui étaient placés dans les galeries, c'était la diversité des cimiers, qui selon les objets dont ils portaient l'image, donnaient aux casques mille formes différentes. Les uns offraient des dragons, des chimères, dont la gueule jetait des flammes; des hures de sanglier, des têtes de licorne, de lion, de taureau, des sphinx, des aigles, des cygnes, des centaures, un amour lançant des flèches, un sauvage et sa massue, une tour, un cercle de créneaux, et mille autres simulacres tous formés des métaux les plus précieux, ou peints des plus vives couleurs.

(1) La Colombière, t. 1, p. 48, ch. 4.

Un grand nombre de ces cimiers étaient ornés de panaches, d'aigrettes, de gerbes d'or, de roses et de couronnes de lys (1).

Dans cette multitude de chevaliers sont ces personnages fameux, dont un jour les poètes et les romanciers raconteront les aventures. Là sont ceux qui naquirent avec des signes mystérieux, sur lesquels on consulta les nécromants et les astronomes, qui prédirent au nouveau-né d'illustres destins (2).

Là sont ceux qui, sauvés par un bon serviteur du palais incendié de leurs pères, ou soustraits à la haine criminelle d'une marâtre, furent élevés dans le fond des forêts par une biche ou par une louve (3); là sont ceux qui languissent sous l'empire d'un philtre secret, d'un boire amoureux,

(1) La Colombe, t. 1, ch. 6, p. 88, 92, 97, 102.

(2) Le Roman de Jourdain de Blaves.

(3) Voyez le Roman de D. Ursino le Navarrain, dans les OEuvres de M. de Tressan, t. 9, p. 9.

et qui en allant aux lieux où un devin leur indiqua la fontaine de l'indifférence, s'arrêtèrent au tournoi, espérant y mourir, ou du moins y trouver de la gloire à défaut du bonheur.

Là sont ceux qu'on vit mettre à fin des aventures périlleuses, ceux qu'on vit sortir triomphants des pièges du château de *Douloureuse garde*, du château de *Blanche-Epine*, du château de *l'Isle-étrange*, de la prison aux quatre Dames, de la Forêt gâtée, du Perron dangereux, du Lit aventureux, du castel des Sept-Donjons, de la grotte de Sibylle l'enchanteresse, du jardin de la reine de Sobestan, et de vingt autres lieux grandement redoutés (1).

Là sont ceux qui refusèrent la couronne des mains du peuple qu'ils avaient affranchi

(1) Le P. Menestrier, Orig. des Armoiries, ch. 4, p. 98.

d'un tribut honteux, et délivré de l'affreux despotisme d'un usurpateur (1).

Là sont les frères d'armes qui ont bu de leur sang mêlé dans une même coupe, en jurant de se défendre et de s'aimer toujours (2). *Compagnons de toutes fortunes et périls, ils s'aident de leurs corps et de leur avoir, sauf leur honneur, et s'aiment en telle manière, que l'un est toujours avec l'autre, et qu'ils vont ensemble busquer fortune* (3). Ils portent des armes pareilles, et leurs cœurs, qu'anime la sainte amitié, ne demandent point au ciel d'autre sentiment.

(1) La Bibliothèque univers. des Romans et les OEuvres de M. de Tressan. — *Voyez* aussi La Colombière, Traité d'Hon. et de Chev., t. 1, ch. 8 et 9.

(2) Du Cange, 21^e dissert. à la suite de Joinville. — Nicot, Diction., aux mots *Compagnons* et *Frères d'armes*.

(3) Hardouin de la Jaille, Gage de Bat., fol. 51 et 52.

Là sont les aventuriers qui, sans patrimoine et sans naissance, vont chercher sous le nom de bacheliers, des occasions d'exercer leur courage; ils portent des boucliers blancs, et la victoire seule y doit graver des armoiries; pour devise, ils ont ces mots : *Honneur triomphe de tout* (1).

On y voit aussi les servants d'amour; volontaires esclaves de la beauté, ils portent des emprises, des chaînes, des rubans pour marque de leur servitude (2), et pour avoir continuelle souvenance du vœu fait en l'honneur des dames qu'ils ont en grâces, et dont ils portent les livrées et couleurs (3), plusieurs d'entr'eux avaient

(1) Boutillier, *Somme rurale*, ch. des Pupilles.—Dominici, *Traité du Franc-aleu*, ch. 15.

(2) Lancelot du Lac, t. 3, fol. 69, v^o, col. 1 et 2.—Hist. de Boucicaut, p. 51.

(3) Nicolas Upton, *de militari Officio*, l. 1, c. 5.—*Arresta Amorum*, p. 365 à 368.

un œil couvert de drap, parce qu'ils avaient promis à leurs dames qu'ils ne verraient que d'un œil jusqu'à ce qu'ils eussent fait quelques prouesses dignes d'elles (1).

Ils arrivent au tournoi, précédés de damoiselles qui conduisent par des tresses de soie leurs fringants coursiers, et *lesdites damoiselles ont des robes de satin azuré couvertes d'eschèts en broderie d'or* (2).

Tout-à-coup redouble le bruit des fanfares, le son des cloches, et les cris de Montjoie et Saint-Denis (3). C'est le roi

(1) *Et si avoit entre eux plusieurs jeunes bacheliers qui avoient chacun un œil couvert de drap, afin qu'ils n'en pussent voir; et disoit-on que ceux-là avoient voué entre dames de leur pays, que jamais ne verroient que d'un œil jusqu'à ce qu'ils auroient fait aucunes prouesses de leurs corps au royaume de France.... si en avoit chacun grant merveille.*

(Froissart, chap. 29.)

(2) Juvénal des Ursins, Hist. de Charles VI.

(3) Beneton, Traité des Marques nat., p. 96.

qui s'avance avec toute sa cour. Les hérauts d'armes ouvrent la marche ; ils viennent deux à deux , portant le caducée ou le rameau de paix (1). Leur front est ceint de bandelettes et de couronnes de chênes ; ils sont vêtus d'une draperie chamarrée d'or, en forme de dalmatique sans manches (2). Sur leur poitrine est attachée une plaque d'émail , où sont coloriées les armoiries de leurs provinces (3). Leur personne est sacrée : tantôt ils peuvent sans crainte traverser le champ de bataille , aborder les chefs ennemis , et leur porter au nom des peuples , les paroles de la haine et de la vengeance (4). Ce sont eux qui proclament la guerre , la paix ou les trêves ; ils annoncent et règlent les tournois , les cérémonies des inaugurations et des grandes

(1) *Greg. Turon.* , cap. 32. — Favyn , l. 1, p. 47.

(2) Favyn , *Théâtre d'Honn.* , l. 1, c. 4, p. 53.

(3) Statuts de l'Ordre de Saint-Michel , art. 29.

(4) Favyn , *Théâtre d'Honn.* , l. 1, ch. 4, p. 45.

investitures (1); ils partagent *la terre et le soleil* de la lice aux combattants, et mettent un frein à leur ardeur (2):

Ils sont les observateurs des préséances et de l'étiquette des cours, les archivistes des titres de noblesse, les maîtres du blason (3), les peintres des armoiries, les poètes des monuments et des tombeaux dont ils couvraient les pierres d'inscriptions et d'épithètes; quelquefois ils rimaient naïvement les hauts faits des preux, comme en ce simple distique (4):

Le chevalier au verd lion
Conquit royaume d'Arragon.

Au retour de ses expéditions, le chevalier devait leur déclarer avec ingénuité ce

(1) Froissart, vol. 4, ch. 2, 22, 38 et 78. — Saintré, ch. 54.

(2) Paillot, lieu cité. — Favyn, liv. 1, c. 4, p. 45.

(3) Le P. Menestr., Orig. des Arm., ch. 5, p. 225, — Favyn, lieu cité.

(4) Beneton, Traité des Marques nation., p. 92.

qui lui était arrivé à sa louange où à son désavantage, et ils tenaient registre de ces faits pour servir de leçon et d'exemple à la jeunesse (1).

On créait les hérauts d'armes, en remplissant une coupe d'or d'un vin parfumé qu'on répandait sur leur chevelure (2).

Pour récompense des soins nombreux qu'ils rendaient à la chevalerie, on leur abandonnait les candélabres, les tentures et la vaisselle qui servaient aux grandes fêtes et aux galas de cour; ils avaient un droit exclusif sur tous les objets précieux qui jonchaient l'arène pendant le tournoi; tels que panaches, colliers, diamants, fers de lances. Mais les chevaliers exceptaient

(1) Favyn, Théâtre d'Honn., l. 1, ch. 4, p. 57.

(2) Gloss., Du Cange, v° *Harald*. — Le P. Mennestrier, Traité de la Chevalerie, ch. 5, p. 209. — Favyn, l. 1, p. 59.

de cet abandon les reliques de leurs patrons et les faveurs de leurs dames. (1).

Après les hérauts d'armes, marche le roi d'armes de France, surnommé Montjoie (2); il est accompagné de maréchaux, de poursuivants et de varlets. Rien n'égale la magnificence de son accoutrement; il est vêtu d'une cotte de velours violet à trois fleurs de lys d'or brodées en perles sur le côté gauche; par-dessus est une tunique d'écarlate formée de menu vair et décorée d'une large broderie de rubis et d'étincelles (3).

Après le roi d'armes, marchent les estafiers, vêtus de hoquetons noirs, brodés en perles ou en jais brillant; après eux, six chevaux blancs traînent un char représen-

(1) Favyn, liv. 1, ch. 4, p. 56 et 57.

(2) Hist. de Saintre, ch. 31 et 39.

(3) Le P. Menestr., Traité de Chev., ch. 5, p. 206.

— Favyn, liv. 3, p. 613.

tant le char du soleil conduit par Phaéton (1), l'aurore et les saisons l'entourent. Cent autres estafiers dans le même costume précèdent un char plus vaste que le premier, et traîné par des taureaux. Devant cette voiture, sur laquelle s'élevaient des rochers et des arbres, marchait un troubadour représentant Orphée avec sa lyre (2).

Après ces machines curieuses et plusieurs autres qui, selon l'expression d'un vieil historien, enfantaient beaucoup de choses mystérieuses et pleines d'esprit (3), défilent trente bannerets. Chacun d'eux est suivi de cinquante arbalétriers, et fait porter devant lui une haute bannière, apanage de sa puissance (4). Tous possèdent de grands fiefs

(1) La Colombière, t. 1, ch. 23, p. 377.

(2) La Colombière, t. 1, ch. 23, p. 351.

(3) Outreman, Histoire de Valenciennes, p. 2, ch. 16.

(4) De la Roque, Traité de la Noblesse, ch. 9, p. 18. — Le droit de lever bannière était très-hono-

et un grand nombre de vassaux. C'est à leur naissance et à l'étendue de leurs domaines qu'ils doivent l'honneur de porter bannière dans les armées royales ; mais c'est à leur courage qu'ils doivent la gloire de les rapporter. Souvent on vit , à leur retour , ces hauts et vaillants seigneurs le bras en écharpe et tenant de la main gauche leur étendard , porter avec cet étendard vainqueur les drapeaux et les enseignes de l'ennemi.

A la suite des bannerets on voit les *juges diseurs* ; ils sont vêtus de robes longues et tiennent une verge blanche. Des varlets de pied ont en main la bride de leurs coursiers (1).

risque, et cette cérémonie se faisait avec beaucoup de solennité. Voyez sur ce qui concerne les bannerets, Loiseau, liv. 6 de l'Ordre de la haute Noblesse, c. 47. — Froissart, liv. 1 et liv. 2 ; Ann., ch. 127. — Pierre Pithou, liv. 1 des Comtes de Champagne.

(1) La Colombière, t. 1, ch. 5, p. 61, et le Traité des Tournois, par René d'Anjou, rapporté dans La Colombière.

Après eux viennent les tambourins, les fifres et les trompettes du roi vêtus de damas incarnat et blanc (1).

Puis ensuite les écuyers des princes vêtus de tuniques de taffetas ou de satin blanc brodées en argent, et dont les manches sont en soie bleue galonnée d'or (2); leurs chapeaux sont ombragés de plumes blanches et bleues.

Viennent ensuite les pages, dont un léger duvet cotonne à peine le menton; ils portent les livrées de leurs maîtres couvertes d'*orfèvrerie* (3).

Enfin paraît le roi, entouré des princes du sang, des ducs, des grands dignitaires, le connétable, l'échanson, le pannetier, le chevalier d'honneur (4), les officiers de la

(1) La Colombière, t. 1, ch. 12, p. 182.

(2) La Colombière, t. 1, ch. 12, p. 182.

(3) Favyn, l. 3, p. 613.

(4) Les chevaliers d'honneur étaient de service dans la chambre du roi. De la Roque, ch. 105, p. 296.

fauconnerie et de la vénerie, tous accoutrés de drap d'or ou de velours cramoisi, et portant les marques et les symboles de leurs fonctions (1).

Les chevaux des gens de cour ont la tête et la crinière couvertes de plumes d'autruche touffues; leur col est entouré d'un collier de clochettes d'argent(2).

Le roi est paré d'une tunique ou robe blanche semée de fleurs de lys d'or; son blanc destrier est couvert d'une housse de velours bleu céleste, traînant jusqu'à terre, et pareillement semée de fleurs de lys d'or (3).

Près du monarque chevauche un écuyer portant une lance vermeille peinte d'étoiles

(1) La Colombière, t. 1, ch. 12, p. 189. — Le P. Menestrier, Orig. des Arm., ch. 11, p. 224 et 229.

(2) La Colombière, t. 1, ch. 5, p. 60. — Beneton, Tr. des Marques nat., p. 85.

(3) Favyn, liv. 3, p. 613.

de fin or, et au bout d'icelle flotte un étendard orné aussi d'étoiles de fin or (1).

Cet étendard avait changé plusieurs fois de couleur depuis l'origine de la monarchie. Sous la première et la seconde race, les Français arborèrent pour enseigne nationale la bannière bleue de Saint - Martin; sous le premier règne de la troisième dynastie, la dévotion publique fit prévaloir l'enseigne rouge ou l'oriflamme de Saint-Denis; sous Charles VII on adopta la cornette blanche semée de fleurs de lys d'or (2); c'est depuis ce souverain que le drapeau blanc est devenu le drapeau national (3).

Après le roi vient le cortège de la reine. La marche est fermée par des sergents

(1) Favyn, liv. 3, p. 613.

(2) Sur tous ces faits, voyez Beneton, *Traité des Marques nationales*, p. 60.

(3) Auparavant chaque seigneur, comme je l'ai déjà dit, avait sa bannière particulière.

d'armes, des archers et des estafiers. Le cortège fait deux fois le tour de la lice ; chacun se range selon le cérémonial usité (1). Quand le roi et la reine ont pris place dans le balcon du milieu, deux jeunes filles, couronnées de roses, s'avancent vers la barrière et annoncent en vers l'ouverture du tournoi (2); les hérauts d'armes mesurent les épées et visitent les armes des concurrents (3); les juges du camp lèvent leurs baguettes blanches, en criant : *laissez aller les bons combattants* (4). Aussitôt des soldats armés de haches coupent les cables qu'on avait tendus devant chaque file de

(1) La Colombière, t. 1, ch. 12, p. 182.

(2) Legrand d'Aussy, en sa note 1^{re} sur le fabliau des trois Chevaliers, t. 1, p. 185.

(3) Gérard de Nevers, dans M. de Tressan, t. 9, p. 419. — La Colombière, t. 1, ch. 12, p. 189.

(4) Gérard de Nevers, lieu cité, p. 399. — Flores et Blanchefleur, et l'extrait de M. de Tressan, t. 7, p. 235.

chevaliers afin de modérer l'ardeur de leurs chevaux (1). La trompette sonne, la barrière est ouverte, et des bouts opposés accourent au bruit des fanfares, et en faisant le signe de la croix (2), deux quadrilles de chevaliers. Ils se heurtent vers le milieu de la lice, et les huit lances volent en éclats : les combattants, un moment immobiles, se contemplent à travers les grilles de leurs visières, puis s'éloignent et reviennent avec d'autres armes qui se rompent encore sur les boucliers et les cuirasses de leurs adversaires. L'un d'eux, en reprenant du champ, s'écrie : *que je ne sois jamais baisé de dame, ni de chère amie, si je rentre en aucun chdteau avant d'avoir étendu par terre un de ces gens-là* (3). Douze fois la carrière est livrée à leur essor ; et douze fois, dans leurs fou-

(1) La Colombière, t. 1, c. 5, p. 77.

(2) Olivier de la Marche, Mém., liv. 1, p. 297.
— Saintré, p. 522.

(3) Vie de Gautier de Mauny.

droyantes atteintes , ils brisent comme un crystal fragile le bois de leurs fortes lances.

A chaque détour qu'ils font pour reprendre du champ, ils passent le long des amphithéâtres en saluant les dames du geste et de la voix (1). Les précepteurs crient à leurs élèves pour les exciter : *or à eux , or à eux* (2). Des amis, des parents, mille spectateurs qui se prononcent pour tel ou tel chevalier , malgré les ordonnances qui le leur défendent (3), l'exhortent et l'enflamment à son passage en lui répétant sa devise ou son cri de guerre , en lui rappelant ses vœux , ses exploits , sa naissance, et tout ce qui peut électriser son âme (4). Durant ce trajet, sa valeur augmente de ce qu'il voit

(1) Perceforest, vol. 4, ch. 6, fol. 19, v°, et 20, r°.

(2) Joinville, Histoire de saint Louis, in-fol., p. 47.

(3) Le moine de Saint-Denis, Hist. de Charles VI, p. 97¹.

(4) Perceforest, vol. 3, fol. 125, v°, col. 1.

et de ce qu'il entend, comme le torrent qui, grossi dans son cours par cent ruisseaux, arrive écumant et grondant vers la digue opposée à ses flots.

Le fils du preux devient supérieur à lui-même ; il se croit invincible , il se croit immortel, il sent en lui se développer une force non encore éprouvée. Cette force surabondante qui, inconnue à l'existence ordinaire, est pour ainsi dire le luxe de la vie et l'exaltation d'une nature généreuse, se manifeste dans le noble chevalier par des gestes héroïques, par une contenance fière, par des cris échappés à son cœur ; par des mots tumultueux et sans acception pour le vulgaire.

Pressant son écu contre sa poitrine, brandissant son épée ou sa hache , il renouvelle un combat plus furieux ; tantôt couché sur la crinière de son destrier, tantôt penché en arrière, il évite ou porte des coups terribles ; l'œil suit à peine ses mouvements

rapides; et son glaive , en un même instant, brille et frappe en cent endroits.

L'arène est jonchée de débris ; les panaches , les écharpes , les colliers , tombent sous le tranchant du fer ; bientôt privés des ornements qui les distinguent en eux , les paladins ne sont plus couverts que d'une armure uniforme et poudreuse ; leurs dames , pour les reconnaître dans la mêlée , pour les animer par de nouveaux gages de leur tendresse , envoient les écuyers leur porter d'autres faveurs (1) ; ces aimables maîtresses , uniquement occupées de leurs preux , n'ayant que pour eux seuls des regards et des soins , tour-à-tour agitées de crainte et d'espoir , pâles et vermeilles tour-à-tour , se dépouillent , par un instinct du cœur , par un mouvement irréfléchi et spontané , de leurs tssus , de leurs réseaux ,

(1) Le moine de Saint-Denis, Hist. de Charles VI, trad. par le Laboureur, p. 170. — Olivier de la Marche , Mém., l. 1, ch. 14 , p. 243.

chapelets et couronnes de violettes (1), afin que ces objets deviennent entre les mains de ceux qu'elles adorent des talismans vainqueurs. La vue du combat captive si bien tous leurs sens, qu'elles ne remarquent pas le désordre que ces libéralités voluptueuses, que ces dons caressants, laissent régner dans leurs parures(2). Leurs cheveux, que ne retient plus le diadème, descendent à grands flots sur leurs cols d'albâtre, comme pour y remplacer le voile abandonné.

Qui pourrait exprimer ce qu'éprouve le chevalier quand, se tournant vers les balustres de la lice, il voit mille et mille femmes presque nues, mais toujours pudiques et innocentes ; il découvre ces trésors incomparables qu'il n'avait encore

(1) La Colombière, t. 1, ch. 14, p. 225.

(2) Perceforest, vol. 1, fol. 155, v°, col. 1. — La Curne de Sainte-Palaye, t. 1, part. 2, note 67, p. 164 et 165.

admirés que dans l'extase du sommeil d'amour (1).

Son imagination qu'exaltaient déjà le son des *trèbles* et des *buccines*, le parfum des jonquilles et des anémones, dont les filles de prince sont couronnées, le choc étincelant des épées, les acclamations de la multitude; son imagination, dans cet état de délire et d'ivresse, qu'on pourrait appeler l'attente des miracles, lui persuade un moment que, par une métamorphose subite, ces femmes ravissantes ont quitté leur enveloppe terrestre, et sont devenues

(1) Le moine de Saint-Denis, Hist. de Charles VI, liv. 9, ch. 2, p. 169, s'exprime ainsi, en parlant de ces femmes : *Je ne dirai pas qu'il semblait que ce fussent autant de reines, mais autant de déesses; car il n'y avoit personne qui pût dire avoir ensemble tant de beauté, tant de richesse et tant de majesté, que les fictions des poètes n'en donnent qu'une grossière idée dans tous leurs ouvrages, et que c'estoit quelque chose de plus auguste que toutes les assemblées des divinités du paganisme.*

des êtres divins, des créatures angéliques, dont le ciel va peupler ses demeures fortunées.

L'enthousiasme, l'émotion, un frémissement universel, troublent les sens du chevalier ; des larmes, dont la source est inconnue, brillent sur ses paupières ; alors, à travers ce voile humide, la lumière se divise et rayonne à ses yeux ; ce n'est plus qu'au milieu d'auréoles, de disques de feu, d'astres nouveaux, que ce mortel, hors de lui-même, contemple, du haut de leurs trônes de feuillage, de marbre et d'or, l'apothéose de leurs belles maîtresses.

Tandis que les tenants des joutes se hâtent de triompher pour rejoindre leurs divinités, et trouver le ciel avec elles, les troubadours font résonner la harpe, et chantent en leur vieux langage (1) :

Servants d'amour, regardez doucement

(1) Balade d'Eust. Desch., Poés. mss., fol. 142, col. 4, et fol. 150, col. 1 et 2. Elle est rapportée par M. de Sainte-Palaye, t. 1, part. 2, note 65, p. 163.

Aux eschaffauds anges du paradis,
Lors jousterez fort et joyeusement,
Et vous serez honorés et chéris.

Au milieu de ce concours immense, parmi ces femmes que le plaisir, l'amour et la jeunesse embellissaient à l'envi, quelquefois on remarquait une dame vêtue de *cordelières* (1), dont les nœuds desserrés étaient l'emblème d'un *cœur délié*. Triste et pâle, elle regardait, sans les voir, des combats qui n'avaient plus d'intérêt pour elle.

Noblesse et douleur apparaissaient en ses yeux comme en ses dits et maintien, maux cruels l'avaient durement assaillie en son cœur, voire en sa santé que débile ils avaient rendue. Tendre frère, amie vertueuse, ne pourraient la solacier en ses angoisses (2).

C'était une tendre amante dont le cheva-

(1) La Colombière, t. 1, ch. 12, p. 189.

(2) M. de Tressan, Rom. de Chev., t. 7, p. 206.

lier avait péri dans les guerres de la Palestine ; blessé à mort, mais *se retenant de mourir* pour écrire un mot d'adieu, ce preux fidèle avait ordonné à son écuyer de porter son cœur à son amie, avec une lettre ainsi conçue : « *Pour ce que vous êtes éloignée de moi, et que vous ne pouvez être à ma mort, vous envoie-je ces mots écrits de mon sang, et mon cœur qui est vôtre, et que mon écuyer est chargé de prendre quand je ne serai plus pour vous le donner en tout bien* » (1).

Depuis lors cette amante désolée pleure chaque jour sur la boîte d'or qui renferme tout ce qui lui reste (2) d'un objet adoré ; elle pleure, et sa vie s'écoule avec ses larmes. Ses *ancelles* (3), espérant distraire

(1) Voyez le charmant Roman de Léonois, et M. de Tressan, lieu cité, p. 42 et 43.

(2) Roman de Gérard, dans M. de Tressan, t. 9, p. 375.

(3) Le mot *ancelles* et *ancelettes* est souvent em-

leur chère maîtresse, en l'arrachant à la solitude qui la consume, l'ont amenée dans les galeries de la lice ; mais elle, en voyant tant de chevaliers aller, venir, combattre et pousser des cris de guerre et d'amour, pense à celui qu'elle vit naguère aussi fortuné qu'eux, s'élancer dans la carrière, et pour qui maintenant il n'est plus de victoires et de plaisirs.

Cette pensée la rend à la douleur accoutumée ; les yeux baissés, elle pleure au bruit des fanfares et des acclamations de la joyeuse multitude. La devise de cette dame désolée était celle-ci : *Pas perdu, mais parti en avant.*

Cependant, après avoir déployé durant des heures entières leur force et leur adresse, la plupart des chevaliers étaient mis hors de

ployé, dans nos vieux écrivains, pour servante et chambrière. Voyez Cretin, Orais. à la Vierge. — Fabri, art. *de Rhetor.* — Roquefort, Gloss. de la langue romane, v^o *Ancelle*.

combat, et, de tous les concurrents, on n'en voyait plus que deux seuls dans la lice. Ils prolongeaient entr'eux une lutte d'autant plus glorieuse, que le vainqueur allait réunir sur son front les palmes cueillies par ceux qui l'ont précédé, et envelopper dans sa gloire la gloire de ses rivaux.

Ce succès insigne est proclamé par les trompettes et par des cris élevés jusqu'aux nues (1).

Le vaincu vide les arçons, et tombe dans la poussière; humilié, confus, il crie à son adversaire de lui arracher la vie; mais le vainqueur généreux ramène au paladin son coursier, qui se cabrait dans l'arène (2), et lui dit avec un air affable : *Noble sire, ne plaise à Dieu que je frappe à mort si*

(1) La Curne de Sainte-Palaye, Mém. sur l'anc. Chevalerie, t. 1, part. 2, et les notes.

(2) D. Ursino le Navarrin, dans M. de Tressan, t. 9, p. 55.

bon chevalier comme vous êtes, ne le feroye pour la meilleure cité qu'avait en son temps le grand Charlemagne(1). Quoique la joute ne soit tournée à votre gré, vous avez conquis aujourd'hui le haut nom de prouesse; je ne le die, cher sire, pour vous louer, mais par pleine conscience; et si j'ai vaincu, grâce en est à la bonté de mes armes et de mon destrier. Je vous prie doncques de prendre ce bracelet pour l'amour de moi, et de le porter un an et un jour. Je sais que vous êtes gai et amoureux, et que volontiers votts vous trouvez entre dames et demoiselles, que cette aventure ne vous ôte pas si douce habitude, demain vous serez peut-être vainqueur à votre tour(2).

C'est ainsi que la courtoisie et la géné-

(1) Tristan de Léonois; l'extrait de ce Roman se trouve dans la Bibliothèque univers. des Romans, et dans M. de Tressan, t. 7, et le passage cité, p. 52.

(2) Oliv. de la Marche, l. 1, p. 315. — La Curne de Sainte-Palaye, t. 1, part. 2, p. 107.

rosité des chevaliers faisaient aimer et pardonner leur gloire ; c'est ainsi que non seulement ceux qu'ils avaient vaincus se consolait de leurs disgrâces passagères, mais encore devenaient les fidèles amis et les compagnons de leurs adversaires (1).

Le lendemain et le jour suivant, même affluence de spectateurs, même appareil, même ardeur de la part des concurrents ; néanmoins on variait les espèces de combat. Le premier jour était ordinairement réservé aux joutes, c'est-à-dire, aux coups de lance de chevalier à chevalier ; mais les deux autres jours étaient consacrés à des exercices plus importants qui, sous les noms de pas d'armes, de castilles, de combats à la foule et de bébours ou *Jeux de Plaisance*, offraient une vive et parfaite image des scènes les plus périlleuses de la guerre (2) ;

(1) Olivier de la Marche, liv. 1, p. 315 et suiv.

(2) Olivier de la Marche, l. 1, p. 164. — Saint-Julien de Baleure, Mélanges historiques, p. 440.

c'était l'attaque simulée d'un bastion , l'escalade d'un rempart, la défense d'un défilé, le passage d'une rivière , la rencontre de deux partis dans le souterrain du mineur. Plus souvent encore tous les chevaliers combattant à la fois donnaient une idée exacte du tumulte d'un champ de bataille (1).

Chaque pays, et même chaque grande famille, avait son cri de guerre, dont on se servait pour rallier et encourager tous ceux de son parti dans la mêlée du béhours. Les Français criaient *Mont-Joie* et *Saint-Denis* (2); les Espagnols, *Saint-Jacques*; les Anglais, *Dieu et son droit*. Les comtes de Blois et de Chartres avaient pour cri *Notre-Dame de Chartres*; les comtes de Champagne, *Passe en avant*; les ducs de Bourgogne, *Saint-André* (3).

(1) D. Ursino le Navarrin, dans M. de Tressan, t. 9, p. 64.

(2) Du Cange, 11^e dissert. à la suite de Joinville.
— Beneton, Traité des Marques nation., p. 96.
— n, Traité des Marques nat., p. 96.

Quant aux simples gentilshommes, aux écuyers et aux pages, ils criaient *ablo ! ablo !* vieux mot qui signifiait : et nous ! ferme , courage (1) !

Enfin arrivait le moment de décerner les prix à ceux qui avaient triomphé dans les trois jours du tournoi. Les hérauts d'armes et les maréchaux du camp allaient recueillir les avis des assistants , et principalement des dames (2), puis venaient en faire un rapport impartial au prince qui présidait la fête. Alors *les juges diseurs* nommaient les vainqueurs à haute voix, les

(1) Beneton , lieu cité. — Roquefort , Gloss., de la Langue romane , au mot *Ablo*.

(2) Le moine de Saint-Denis , Hist. de Charles VI, p. 170 et suiv. — Vie du chevalier Bayard , publiée par Théod. Godefroi , p. 51 et suiv. — Mathieu de Couci , parmi les hist. de Charles VII , éd. de Godefroi , p. 679. — Olivier de la Marche , t. 1, p. 437. — La Colombière , t. 1, p. 437. — La Colombière , t. 1, ch. 5, p. 49.

hérauts les renommaient à leur tour , et cet usage fut l'origine du mot *renommée* (1).

A peine a-t-on fait connaître les vainqueurs , que les cloches , les timbales , les flûtes , les trompettes , les chants du troubadour , du trouvère et du ménestrel remplissent à la fois les airs des sons et des accords de l'allégresse ; on se hâte , on accourt pour contempler à leur passage les héros qui se rendent aux pieds de la reine qui doit les couronner. Chacun les félicite , les applaudit , et veut toucher les armes glorieuses qui bientôt seront suspendues aux voûtes des temples , comme des monuments sacrés. Du haut des balcons , on jète à pleines mains les fleurs sur ces demi-dieux , que la foule empressée porte en triomphe jusqu'au balcon royal. La reine , prenant des mains de son auguste époux la couronne

(1) Le P. Menestrier, Orig. des Arm. , ch. 4 , p. 61.

ou *chapelet d'honneur* (1), la remet au vainqueur prosterné devant elle ; alors le roi lui dit :

« Sire chevalier, pour le grand effort que
 » chacun vous a vu faire aujourd'hui , et à
 » raison que par votre prouesse , votre parti
 » a été victorieux , par le consentement de
 » tous les meilleurs , avec le vouloir des
 » dames , le prix et los vous en est adjudé ,
 » comme à celui à qui le bon droit appar-
 » tient » (2).

Le chevalier répond :

« Mon très-honoré seigneur , je vous
 » rends grâces infinies , et aux cheva-
 » liers cy présents , de l'honneur qu'il vous
 » a plu me déférer ; et bien que je con-
 » naisse ne l'avoir aucunement gagné , néan-
 » moins pour obéir à vos bons comman-

(1) Le P. Menestrier, lieu cité. — Perceforest, vol. 6, fol. 93 et suiv.

(2) La Colombière, Théâtre d'Honn. et de Chev., ch. 4, p. 47, t. 1.

» dements et à ceux des dames , puisque
 » tel est votre vouloir , je le prends et ac-
 » cepte (1).

L'instant où cet heureux guerrier se relève la tête couverte de lauriers , et reçoit le baiser de la dame ou demoiselle d'honneur (2), est le nouveau signal des applaudissements et des acclamations (3). La joie et l'ivresse publiques sont à leur comble : les vainqueurs étonnés , interdits de cette profusion de bonheur , de ce concert d'éloges , semblent fléchir sous le poids des honneurs qui les accable. Ces braves , qui cent fois ont affronté d'un œil sec et d'un front intèrable les dangers et la mort , ne peuvent supporter l'excès de leur félicité ; les uns s'évanouissent dans les bras de leurs écuyers ; les autres pleurent et sourient comme de

(1) La Colombière , lieu cité.

(2) Mathieu de Couci , lieu cité. — Olivier de la Marche , liv. 1 , p. 437.

(3) Olivier de la Marche , lieu cité.

simples enfants (1), se jètent dans les bras de leurs amis, de leurs compatriotes et de tous ceux qui désirent les voir et les presser contre leurs cœurs.

Cependant les troubadours montés dans les galeries font entendre ce chant guerrier (2) : « Quel est le gentil bachelier qui » fut engendré au milieu des armes, allaité » dans un heaume, bercé sur un bouclier, » et nourri de chair de lion ? Il s'endort » au bruit du tonnerre ; il a le visage du » dragon, les yeux du léopard et l'impé- » tuosité du tigre. Dans le combat voilà » qu'il s'enivre de fureur, et qu'il décou- » vre son ennemi au travers des tourbillons.

(1) La Curue de Sainte-Palaye, t. 1, part. 2.

(2) Ce chant n'est point supposé comme ceux que j'ai rapportés dans le cours de cet ouvrage ; ce que j'aurais pu inventer eût été sans doute au-dessous de cette pièce que j'ai fidèlement traduite de l'original qu'on trouve dans les fabliaux et poésies de Legrand d'Aussy, t. 1, p. 161.

» de poussière , comme le faucon voit sa
 » proie à travers les nuages. Rapide comme
 » la foudre , il renverse le paladin de son
 » coursier , et son poing , ainsi qu'une
 » massue , peut les écraser l'un et l'autre.
 » Pour mettre à fin une grande aventure , il
 » ne craindra point de franchir les mers
 » d'Angleterre , ou les cimes du Jura. Pa-
 » rait-il dans la bataille , on fuit devant lui
 » comme la paille légère fuit devant la
 » tempête ; s'il joute , ni fer , ni platine , ni
 » lance , ni bouclier , ne peut résister à ses
 » coups. Les glaives brisés , l'haleine des
 » chevaux fumants , les piques et les hauberts
 » fracassés , voilà les spectacles et les fêtes
 » qui conviennent à son cœur de lion. Il aime
 » à parcourir les monts et les vaux pour at-
 » taquer les ours , les sangliers et les cerfs
 » dans le temps de leurs amours. Pendant
 » son sommeil , son casque est son oreiller ».

Après les tournois , le chevalier quittait
 son armure brisée et souillée de poussière ,

et en sortant du bain , il se couvrait d'un habit galant qu'on appelait *juste au corps* ; parce qu'en effet il serrait le corps et dessinait sans aucun pli les contours de la taille et les bras, et sous ce rapport il était plus favorable que les draperies des anciens au développement des formes sveltes et légères ; ce vêtement d'une coupe gracieuse, et dont nos plus ingénieux modistes ne surpasseront jamais l'élégance, était ordinairement d'une couleur vive et claire , et souvent d'un jaune pâle que rehaussait une broderie brillante. Il descendait jusqu'au dessus du genou , et quoiqu'il parût fermé pardevant comme une tunique , il s'entrouvrait quand le chevalier faisait un pas, et laissait à la démarche son aisance et sa grâce. Un pantalon également serré, de courtes bottines ou des brodequins de couleur, une ceinture de soie blanche à frange d'or et nouée avec goût sur le côté où elle retenait l'épée, tel était le costume du chevalier ; quelquefois il y ajoutait un manteau

de samit écarlate (1), dont un pan figurait une écharpe sur sa poitrine, où pendaient les ordres de chevalerie dont ce preux était décoré. Le collet rabattu de sa chemise de lin laissait à découvert son col d'albâtre, où folâtrait sa chevelure bouclée. Pour coiffure, il avait une toque de velours ornée d'une plume flottante en arrière.

C'est dans ce costume que les dames

(1) C'était une des prérogatives de la chevalerie, que de porter le manteau long, couleur d'écarlate. *Voyez* Mathieu de Coucy, Histoire de Charles VII. — Le Laboureur, Hist. de la Pairie, p. 119 et suiv. — La Curie de Sainte-Palaye, t. 1, part. 4. — On faisait autrefois à la cour, et lors des fêtes et *tinels*, des distributions de manteaux. *Voyez* La Roque, Traité de la Noblesse, p. 323, ch. 79, p. 443. — Le Laboureur, Histoire de la Pairie, p. 125. — Eust. Desch, Poés. mss., fol. 308, col. 1. — Le samit était une étoffe de soie ou de toile de lin et de coton très-fine. *Voyez* Joinville, p. 85. — Le Livre de Physique et de Médecine pratique. — Le Roman de la Rose.

d'honneur venaient chercher les chevaliers pour les conduire au palais du roi, où le banquet était préparé ; mais avant de partir, *elles les parfumaient de senteurs précieuses et suaves, quelquefois même leur mettaient de la poudre d'or sur leurs cheveux* (1).

Dans les brillants salons de la cour la plus polie et la plus magnifique, ils recevaient en particulier des éloges encore plus flatteurs et plus délicats.

Les chevaliers qui avaient obtenu des prix se plaçaient près du roi (2) ; mais ces héros dont le sang et la sueur venaient de couler avec tant de gloire, et que toute la cour admirait, gardaient un air timide et n'osaient élever la voix, car ils se souvenaient du proverbe que leur répéta souvent maint troubadour :

Un chevalier, n'en doutez pas,
Doit férir haut et parler bas.

(1) La Colombière, t. 1, c. 14, p. 224.

(2) La Colombière, t. 1, ch. 4, p. 42.

Pendant le repas , au bruit des flûtes et des cymbales , des pages , suivis de menestriers et de jeunes pucelles, couronnés de chapels de roses(1), apportaient sur un plat de vermeil un paon orné de toutes ses plumes et de son aigrette bleue ; chacun des chevaliers auquel on le présentait devait demander aux dames ce qu'elles désiraient (2). Alors, les dames *requéraient* un don selon leurs goûts et leurs caprices. Les unes voulaient que le paladin leur amenât plusieurs chefs anglais prisonniers (3), les autres désiraient

(1) Voyez sur ce cortège, le Poème du Vœu du Héron , vers 59 et suiv. Sainte-Palaye en rapporte le texte , 3^e vol. de l'anc. Chev. — Voy. à la fin du volume , la note 5 du vingt-huitième Récit.

(2) D. Ursino le Navarrin , dans M. de Tressan , t. 9, p. 73. — Le Roman des Vœux du Paon et le Retour du Paon, mss., n^o 7973, 7689 et 7990. — Duchesne, Inst. des Montmorency, l. 1, p. 29-34. — La Colombière, Théâtre d'Honn. et de Chev., t. 1, ch. 71.

(3) La Curne de Sainte-Palaye, t. 1, part. 2, p. 110 et suiv.

qu'il allât combattre le géant qui gardait le *pont du Chêne et les eaux brunes*, ou qu'il tuât la *male bête* qui désolait la ville de Toulouse, ou le dragon qui fermait le passage du Rhône sous les arches du pont de Lyon (1). Alors le chevalier, la main droite étendue sur l'oiseau au beau plumage, *jurait d'octroyer le don requis*, et s'y engageait par un vœu qu'il observait toujours avec beaucoup d'exactitude, quelle qu'en fût d'ailleurs la rigueur ou la bizarrerie (2).

Chacun des chevaliers voulait renchérir sur l'autre; les derniers qui s'engageaient formaient des vœux qu'on aura peine à croire dans notre siècle. On vit l'un d'eux faire le vœu de ne point dormir à couvert, de ne prendre pour nourriture que

(1) Mém. de l'Acad. Celtique.

(2) Le Vœu du Paon, La Curie de Sainte-Palaye, tome 3.

l'eau et les herbes des fontaines, jusqu'à ce qu'il eût exécuté les ordres de la dame ; on en vit un autre promettre de *quérir aventure* tout un hiver vêtu d'une simple casaque de serge légère, *sans plus*, et portant pour devise ces deux vers du vieux poète Gontier :

Ki sert boine amor,
Ne craint la froidure.

On en vit un troisième jurer de se faire faire une chlamyde de la robe de la dame et une ceinture de son voile, et de combattre en ce costume sans bouclier. C'est ainsi, en effet, qu'il parcourut une grande partie du royaume, portant ces mots pour devise : *Seule force d'amour* (1).

(1) La Colombière, t. 1, ch. 21, p. 293 et suiv. Voyez des traits d'enthousiasme et de fanatisme du même genre, dans Choisi, Vie de saint Louis; p. 248. — D. Vaissette, Hist. du Languedoc, t. 4, p. 184 et suiv. — Le fabliau de la Camise, et des trois Chevaliers dans les fabliaux de Legrand d'Aussy.

La formule et les expressions de ces engagements étaient naïves et ingénues : *Je fais vœu*, disait un chevalier, *je fais vœu à la belle et gentille damoiselle, qui près de moi sied, d'aller quand serai appareillé de mes armes, délivrer la belle province de tous les chevaliers felons et discourtois, et il en sera ainsi, pourvu que mort ne me devance* (1).

Je promets, disait un autre, *d'apporter à celle que plus j'aime, le collier et les armes du prince qui donnera le prochain tournoi, non pas que cet excellent prince ne soit plus preux à cent doubles que ne le suis; mais que ne peut-on mettre à fin à l'aide d'amour et d'amie* (2)?

Un troisième s'engageait ainsi : *Je fais vœu de vaincre et d'amener prisonnier à la maîtresse dont je veux celer le nom*

(1) La Colombière, t. 1, ch. 21, p. 285.

(2) La Colombière, t. 1, ch. 21, p. 295.

les dix plus forts joueurs du prochain carrousel, et si j'ai voué trop outrageusement pour l'honneur des gentils chevaliers ci-présents, je prie eux, à cause d'amour et de beauté d'amie, qu'ils me veuillent excuser (1).

Les femmes ne s'exprimaient pas moins naïvement dans les ordres qu'elles intimaient aux chevaliers. *La bannière d'Angleterre*, disait l'une, *a une image si bien pourtraite et si bien entourée d'or, que c'est chose plaisante à regarder; je vous prie donc que fassiez que je l'aye, car je la désire avoir (2).*

L'autre disait : *Un banneret de Bretagne a sur son cimier un paon, dont les plumes sont d'émeraude et d'opale, et pour ce que leur éclat est admirable aux*

(1) La Colombière, t. 1, ch. 21.

(2) Le Roman de Perceforest. — La Colombière, t. 1, ch. 21, p. 293.

rais du soleil, j'aurais plaisir à l'avoir à moi (1).

A chaque service, des menestriers montés sur des bœufs qui étaient couverts de pièces d'écarlate (2), sonnaient trois fois de leur cornet. Entre ces différents services, on donnait aux convives des spectacles aussi merveilleux que tout ce que les romanciers nous ont raconté du palais des fées et des enchanteurs. Pour donner une grande idée de la magnificence de nos rois et de l'immensité des salles et des tables où l'on dressait les décorations et les machines destinées à produire des illusions et des surprises qui tenaient du prestige (3), on faisait paraître tout-à-coup, avec un art in-

(1) La Colombière, lieu cité.

(2) La Chronique d'Alberic, ann. 1237, parlant du mariage de Robert, frère de saint Louis, avec Mathilde de Brabant.

(3) Favyn, Théâtre d'Honn., l. 3, p. 571 et suiv.
— La Curne de Sainte-Palaye, t. 1, part. 3, p. 187.

concevable , des villes , des campagnes , des châteaux peuplés de divers personnages , des fontaines de vin , des ruisseaux de lai et de miel , des rochers de pâtisserie (1). *Une figure de lion remplie de ressorts bien ajustés , entre dans la salle , s'arrête devant le Roi et ouvrant son estomac , fait paraître les armes de France* (2).

Dans les relations exactes que la Colombière nous fait d'une ancienne fête , on voit paraître un char mu par de secrets ressorts , et représentant un écueil sur les bords duquel l'Espérance languissait aux pieds du Désespoir (3). A ce char en succéda un autre traîné par des tigres , et sur lequel on avait représenté des ours , des panthères et des léopards. Au milieu de ces bêtes féroces , s'élevait la Colère armée

(1) Mathieu de Coucy , dans l'Hist. de Charles VII , de Godefroi. — La Colombière , t. 1 , ch. 85.

(2) Félibien , Vie des Peintres.

(3) La Colombière , t. 1 , ch. 25 , p. 532.

d'une cuirasse semée de flammes rouges, tenant dans ses mains une épée et un flambeau.

A ses pieds étaient les trois furies ; derrière elle , la Clémence , assise sur-un lion , et couronnée d'olivier , se montrait endormie. Sur le timon du char était la Terreur aux yeux hagards , vêtue d'une couleur ondoyante , et tenant d'une main un fouet sifflant , et de l'autre un bouclier représentant la tête de Méduse (1).

Mathieu de Coucy et Olivier de la Marche , témoins oculaires de la fête qu'un duc de Bourgogne donna pour la croisade qu'il voulait entreprendre , racontent que dans les entremets on offrit sur la table même des spectacles analogues à l'entreprise qui rassemblait tous les braves chevaliers (2).

(1) La Colombière , t. 1, ch. 23 , p. 352.

(2) Mathieu de Coucy , lieu cité. — Olivier de la Marche , Mém., p. 412 et suiv. — Monstrelet, Chron., ff. 55 et 56.

On vit entrer un géant , armé en Sarrasin , et conduisant un éléphant chargé d'une tour , dans laquelle une femme éplorée et captive versait des larmes et accusait la lenteur de ceux qui avaient juré de la défendre. Sous cet emblème , les convives reconnurent la religion qu'opprimait le joug musulman , et rougissant de leur inertie , ils sentirent réveiller en eux l'antique ardeur , et ne demandèrent plus pour partir que le baiser de leurs dames et la bénédiction de leurs évêques.

Christine de Pisan nous fait aussi la description de plusieurs fêtes données à la cour de France , et où l'on voyait des décorations mobiles se mouvoir spontanément dans la salle du festin , et représenter des vergers , des jardins , des cascades formées des plus douces liqueurs. La scène changea tout-à-coup , et l'on vit sur une mer dont les vagues étaient figurées par des lames d'argent rapidement agitées , un navire équipé , et dont les pavillons portaient les

armes de Jérusalem. Sur le tillac était Godefroi de Bouillon ; accompagné de ses chevaliers : le vaisseau navigua sans qu'on vit les ressorts qui le faisaient mouvoir (1).

Tout-à-coup s'éleva comme du sein des flots cette Jérusalem, objet de tant de vœux et de soupirs, et le navire s'en étant approché, attaqua les Sarrasins qui bordaient les remparts (2).

Après le repas, le roi et le dauphin distribuèrent aux seigneurs et aux dames de la Cour, de belles robes, des livrées (3) ; car alors on distinguait des livrées honorables et des livrées de servitude. On offrait aussi aux chevaliers des *manteaux d'honneur* et

(1) Froissart, vol. 2, c. 6. — Sauval, Hist. de Paris, t. 1, p. 552 et suiv.

(2) Christine de Pisan, c. 41, 3^e part.

(3) Voy. le Fabliau du *Court mantel*. — La Curne de Sainte-Palaye, t. 1, part. 2, p. 70. — Le P. Menestrier, Orig. des Arm., ch. 6. — Beneton, Traité des Marques nat., p. 1 et suiv.

des morions d'acier (1). On se rendit ensuite au bal , où ceux qui avaient mérité des prix , dansaient *des quarolles et des rondes* (2) avec la reine et les plus grandes dames de la cour. Le roi visitant toutes les salles , et souriant à la belle humeur des convives , se prenait à dire quelquefois , *or ça , sautez et dansez , vous qui aimez loyalement*. Souvent le fond de la salle s'ouvrait , et des quadrilles exécutaient sous divers costumes des ballets allégoriques ou champêtres.

Quatre princesses déguisées en pastourelles sortaient en chantant de la feuillée ; chacune avait à son bras un panier doré ,

(1) La Roque , *Traité de la Noblesse* , ch. 69 , p. 525 et 443. — Le Laboureur , *Hist. de la Pairie* , p. 125.

(2) Les *quarolles* étaient des espèces de danses dont il est parlé dans le *Fabel de Frère Denise* , dans Joinville , p. 25 , etc.

dans lequel étaient des œufs artistement remplis d'eau de senteur (1).

Quatre seigneurs travestis en moissonneurs descendirent de la colline , portant sur leurs têtes des gerbes de fleurs et des fascines de myrte ; les deux groupes s'étant rencontrés , les moissonneurs fermèrent le chemin aux jeunes filles , et voulurent en exiger un baiser pour droit de passage ; celles-ci tentèrent de se soustraire à l'ocroi des amours. Tantôt elles essayaient de fuir et de passer sous les bras des bergers qui formaient la chaîne ; tantôt elles les suppliaient et les menaçaient tour-à-tour.

Le ballet se terminait par un combat d'un nouveau genre. Les villageoises lançaient à leurs amoureux les œufs qui contenaient une essence odorante, et les galants adversaires se défendaient en leur jetant

(1) La Colombière, Théâtre d'Honn. et de Chev., ch. 25, p. 538, t. 1.

des fleurs (1) ; cette attaque n'était qu'un échange de parfums , l'air était embaumé , le champ de bataille était jonché de feuilles de roses , et les cheveux des combattants distillaient des gouttes d'ambre liquide ; enfin on conclut la paix , et chaque berger prenant sous le bras sa bergère , se perdit avec elle au fond des bois. Le ballet du mariage *du lys et de l'impériale* , celui des gens de *la tour noire* , celui *de la paix* , où l'on voyait Jupiter déposer sa foudre , Mars son épée , Neptune son trident sur l'autel de cette divinité bienfaisante , n'étaient pas les représentations les moins brillantes (2). Mais le ballet le plus ingénieux était celui de *la cour du soleil*. La Nuit en faisait l'ouverture ; elle était vêtue d'une robe bleu foncé , parsemée d'étoiles , et tenait dans sa

(1) La Colombière , lieu cité.

(2) Des Ballets anciens et modernes selon les règles du Théâtre. Paris , in-12 , 1782 , préf. et p. 65.

main un flambeau. Son cortège se composait de feux follets et de songes joyeux sortis des portes d'ivoire (1). Venait ensuite le crépuscule du matin avec un habillement moitié blanc et moitié noir, sur sa tête brillait l'étoile du pèlerin. Il introduit l'aurore qui jète des fleurs, et les zéphyr, dont les urnes de crystal distillent une petite pluie de parfums (2); l'aurore lève le rideau de pourpre qui cache le palais du soleil; ce Dieu du jour paraît sur un trône de saphirs; autour de lui les mois sont représentés par les signes du zodiaque, et les jours par les planettes dont ils portent le nom. On y voit aussi le temps et les saisons avec leurs divers attributs (3).

Dans ces ballets on représentait tous les objets, même ceux qui ne frappent point

(1) Des Ballets anciens et modernes, p. 66.

(2) Des Ballets anciens et modernes, p. 66.

(3) Des Ballets anciens et modernes, p. 67.

les sens. Ainsi, par exemple, les *vents* paraissaient vêtus de plumes et portant des outres soufflés ; les *apparences* étaient des figures couvertes de miroirs à facettes ; les *idées* et les *fantaisies* étaient vêtues d'habits de plusieurs couleurs, de rubans bigarrés de fleurs, de perles, de verrerie, le tout confusément mêlé (1).

Dans la cour du palais, des branches d'arbres étaient plantées, des lièvres y couraient, des oiseaux y voltigeaient ; un cerf blanc, poursuivi par un lion et un aigle, sortit de la ramée et se réfugia près du lit de justice. Trois filles, la tête ornée de couronnes d'or, et l'épée nue à la main, protégèrent le lit de justice, et le cerf qui brandissait lui-même une épée (2).

On pourrait joindre à ce qu'on vient de lire d'autres détails intéressants, mais quelle

(1) Des Ballets anciens et modernes, p. 145.

(2) La France sous les cinq premiers Valois, par M. Lévesque, t. 5, p. 89, ann. 1589.

que soit l'imperfection de ce récit , peut-être suffira-t-il , pour prouver que l'histoire de France , n'eût-elle à présenter aux muses que les souvenirs de la chevalerie , pourrait les inspirer autant que les plus belles pages de l'antiquité.

On peut même affirmer que l'on ne trouve rien chez les Grecs et les Romains qui puisse éclipser , qui puisse égaler même l'éclat et la renommée de nos tournois français. Les jeux olympiques , qui étaient les cérémonies les plus célèbres du plus célèbre peuple de l'univers , ne peuvent point être comparés aux fêtes de notre chevalerie , ou du moins toute comparaison à cet égard serait à notre avantage.

On a vu que , dans nos tournois , les chevaliers ne pouvaient se servir que d'armes *courtoises et gracieuses* , et qu'il leur était expressément défendu de se frapper au visage (1).

(1) Concile de Latran , ann. 1180 , c. 20. — Belle-

Dans les combats d'Olympie, au contraire, l'odieux pugilat, le ceste meurtrier, brisaient les os des athlètes et des lutteurs, et faisaient jaillir leurs cervelles fumantes (1). Ceux qui n'expiraient pas dans la carrière, restaient infirmes, défigurés, ou traînaient misérablement une vie débile et languissante (2).

On a vu dans un tournoi avec quelle modestie et quelle générosité le vainqueur relevait et consolait celui qu'il avait terrassé, et qui voyait sans envie un rival aussi noble. Les ordonnateurs du tournoi avaient même la délicate précaution de faire planter les barrières près d'une forêt (3), afin que les

forest, liv. 4, ch. 52. — La Colombière, t. 1, c. 5, p. 35.

(1) *Anthol.*, lib. 2, c. 1, *epigr.* 14. — *Ælian.*, *Var. Hist.*, lib. 2, cap. 19. — *Schol. Pind.*, *olymp.* 5, v. 34. — Barthelemy, Voyage du jeune Anarcharsis, t. 5, ch. 38, p. 523.

(2) *Anthol.*, lib. 2, *ep.* 1 et 2.

(3) La Colombière, t. 1, p. 43 et 46.

vaincus pussent aller sous ces ombrages cacher leur douleur et lever leur visièrè, sans avoir des témoins de leurs larmes ; tandis que dans les jeux olympiques, le vainqueur insultait le vaincu, et le foulait à ses pieds dans la poussière, aux applaudissemens d'une assemblée sans pitié (1).

Dans ces jeux, on proclamait parmi les vainqueurs des rois ou des citoyens opulents qui ne s'étaient point présentés dans l'arène, et dont l'unique mérite était d'envoyer disputer des prix en leur nom. C'est ainsi que furent couronnés Gélon et Hiéron, rois de Syracuse ; Archélaüs et Philippe, rois de Macédoine, et même de simples particuliers, tels qu'Alcibiade (2).

(1) Barthel., lieu cité, p. 307. — Souvent aussi les fureurs de l'envie conspiraient contre ce vainqueur. Plut., Ap. lacon., t. 2, p. 230.

(2) Pind., Olymp., ode 1. — Barthel., Voyage du jeune Anacharsis, t. 5, c. 38.

Dans nos tournois, au contraire, si les ducs, les princes, les rois mêmes reçurent le prix, c'est le front inondé de sueur, et l'armure couverte de poussière et morcelée. Ce héros qui, vêtu comme un simple écuyer, renverse tour-à-tour les chevaliers, hausse sa visière à la fin de la joute, et l'on reconnaît ou Louis de Bourbon, ou René roi de Sicile, ou Charles VIII, *le courtois et l'affable* (1).

Enfin, pour terminer le parallèle de nos tournois et des jeux olympiques, il suffit de rappeler combien les femmes, sans la présence desquelles il n'est point de fête, répandaient d'agrément dans les carrousels, dont la galanterie était l'âme active et féconde, tandis que les jeux olympiques

(1) Defrey, à la suite de Monstrelet, fol. 97, r^o. — Monstrelet, vol. 1, c. 154, p. 216, r^o. — Le moine de Saint-Denis, Hist. de Charles VI, c. 175, liv. 10, ch. 7, p. 448. — Juv. de Urs., Histoire de Charles VI, sous l'an 1385.

étaient interdits aux femmes , et que l'on précipitait du haut d'un rocher celles qui osaient s'y présenter (1).

Ah ! laissons Archiloque et Pindare exalter la gloire des jeux d'Olympie, et préférant les modestes concerts des troubadours qui ont chanté les tournois de France, répétons avec eux :

Servants d'amour, regardez doucement
Aux eschaffauds anges du paradis ,
Lors jousterez fort et joyeusement ,
Et vous serez honorés et chéris (2).

(1) Pausan., l. 5, c. 5, p. 389. — Barthelemy, Voyage du jeune Anacharsis, t. 3, ch. 38, p. 499. — Cette défense était publiée à cause de la nudité des athlètes. Voyez Thucyd., l. 1, c. 6. — Poll. 3, § 155.

(2) Voy. à la fin du volume la note 2 du 28^e récit.

VINGT-NEUVIÈME RÉCIT.

SECONDE CROISADE.

JÉRUSALEM avait été prise d'assaut, et les chrétiens s'en étaient assuré la conquête par la grande bataille d'Ascalon. Ce fut là le terme des victoires et des prodiges de la première croisade.

La ferveur des chefs, long-temps entretenue par l'espoir d'arracher le saint sépulcre aux infidèles, se ralentit bientôt quand ils furent maîtres de Solime. Acquittés de leurs serments envers la religion; dégagés de leurs vœux, chacun d'eux se crut libre d'écouter ses propres intérêts. Les uns, comme les princes de la Grèce après la ruine de Troie, comptèrent bien des naufrages et des aventures avant d'arriver dans

leur patrie, où ils étonnèrent grandement leurs serviteurs, en rentrant dans leurs palais sous les lambeaux des mendiants ; les autres, dévorés d'une ambition secrète, aimèrent mieux commander en Asie qu'obéir en Europe , et voulurent se faire des états indépendants. Devenus étrangers l'un à l'autre, ces nouveaux possesseurs de la Syrie n'eurent plus dans cette division funeste que de faibles armées à opposer aux musulmans qui , ralliés au contraire par une vengeance unanime , réparaient chaque jour leurs revers.

Sans secours , et n'ayant plus l'enthousiasme qui supplée à tout , les chrétiens payèrent chèrement leurs anciennes victoires.

Les croisés , que leurs succès avaient long-temps confirmés dans la persuasion qu'ils combattaient sous l'assistance divine, ne pouvaient concevoir l'abandon où ils étaient ; quelques-uns dans leur étonnement accusaient le ciel de n'avoir point tenu ses

promesses, et mouraient le blasphème à la bouche (1).

Selon un vieil historien, dont ces faits avaient apparemment échauffé la verve, mille guerriers tués par les musulmans étant entrés dans le paradis, crurent pouvoir interpeller l'Éternel, en lui disant : Pourquoi ne nous as-tu pas défendus, quand notre sang coulait aujourd'hui pour ta cause (2)?

Mais, au reste, ce mécontentement de nos guerriers, que rien ne peut consoler d'une défaite, et dont les ombres encore irritées à ce douloureux souvenir paraissent émues devant le Tout-Puissant, forme le sujet d'une prosopopée, qui, ridicule dans une simple chronique, peut être sublime dans la haute poésie. Les Ajax, les Dio-

(1) *Gesta Dei per Franc.*, t. 1.

(2) *Gesta Franc. et alior. Hieros. ab aut incerto*, lib. 4, *Gesta Dei*, etc., t. 1. — Hist. des Troubadours, tome 2, p. 467.

mède, tous ces héros fougueux, qui traitaient les Dieux en simples adversaires, ont ils une stature plus audacieuse que ces combattants français qui tombés malgré leur courage sous l'épée de leurs nombreux vainqueurs, entrent en révoltés dans le séjour de la béatitude, et ne voyent dans l'Éternel qu'un allié peu fidèle à ses engagements ? Niles lieux de délices dont ils devraient goûter l'inaltérable paix, ni la vue des merveilles qui devraient faire succéder à leur ressentiment l'admiration et les respects, ne peuvent appaiser ces fiers guerriers, qui ont la gloire plus à cœur que toute autre chose, et que le mobile de l'honneur anime encore au-delà du tombeau (1).

(1) Millot range parmi les Troubadours un certain chevalier du Temple, qui est l'auteur d'un *syrvente*, où il déplore, en termes fort libres, le mauvais succès des croisades contre les Sarrasins, qui ont d'abord conquis Césarée et forcé le château d'Assur, défendu par tant de chevaliers : *Dieu a donc juré*

Mutilés, sanglants, couverts de poussière, tels qu'ils se sont relevés de la couche funèbre où les jeta le fer du musulman, ils traversent en courroux les routes lumineuses qui mènent au trône que n'atteindront jamais les révolutions, et reprochent leurs revers à l'Éternel, qui leur répond ainsi :

« Pourquoi dites-vous que je vous ai tra-
 » his ? avons-nous traité ensemble ? Mes
 » volontés ou mes conseils vous ont-ils
 » engagés dans l'entreprise dont vous dé-
 » plorez l'issue ? A quel instant du jour ou
 » de la nuit vous suis-je apparu au milieu

de ne laisser vivre aucun chrétien et de faire une mosquée de l'église de Sainte-Marie ; et puisque son fils , qui devrait s'y opposer, le trouve bon , il y aurait de la folie à l'en empêcher. Dieu dort, tandis que Mahomet fait éclater son pouvoir. . . . Je voudrais qu'il ne fût plus question de croisades contre les Sarrasins , puisque Dieu les protège à nos dépens , etc. (Hist. des Troubadours, tome 1, p. 467.)

» du buisson ardent pour vous montrer les
 » cimes d'Horeb et de Thabor ? Parce que
 » vous vous servez de mon nom pour jus-
 » tifier votre humeur turbulente et vos
 » goûts sanguinaires ; parce que vous appe-
 » lez religion et ferveur l'instinct féroce
 » qui vous excite à de barbares expéditions,
 » pensez vous m'abuser par de tels pré-
 » textes , et m'intéresser à vos projets ?

» Si j'avais voulu anéantir les Sarrasins,
 » et ne pas laisser une seule pierre de tous
 » les monuments de leur prospérité, je
 » n'avais pas besoin de me joindre à vous
 » pour faire cesser leur règne. Quel parti
 » aurais-je pu tirer de vos légions ? Pouvons-
 » nous marcher sous les mêmes enseignes,
 » et nos moyens d'attaque sont-ils les
 » mêmes ? La foudre a-t-elle besoin de
 » compagnons ? faut-il des auxiliaires aux
 » aquilons et aux tempêtes que je déchaîne
 » à mon gré ? aurais-je recours à vos arse-
 » naux et à vos chars de guerre , quand j'ai
 » dans les trésors de ma vengeance la grêle

» et les frimas? Je commande aux fléaux,
» la lumière est à moi, et j'envoie où il me
» plaît les ténèbres de la nuit; je donne la
» vie et la mort, le courage et la crainte.

» La terre, la plus orgueilleuse et la plus
» importune des sphères dont j'ai semé l'es-
» pace, la terre s'est plus d'une fois re-
» pentie de m'avoir offensé.

» Demandez à Babylone ce qu'elle sait
» du Dieu d'Israel; interrogez les cités de
» la Syrie et de l'Egypte sur le courroux
» du grand ennemi. Si je voulais prêter la
» parole à la mer, qui a tant de fois sub-
» mergé ceux que je haïssais, vous enten-
» driez sortir de ses abîmes, et du creux
» de ses écueils, une voix qui vous appren-
» drait des choses étonnantes sur l'ennui
» que m'ont causé les hommes. Si le vent
» du désert se faisait comprendre, il vous
» dirait que par mon ordre il ensevelit des
» armées entières dans ses tourbillons sa-
» blonneux.

» Cessez donc, créatures présomptueuses,

» de vous croire nécessaires à l'accomplis-
 » sement de mes desseins, et n'invoquez
 » plus ma puissance pour seconder vos
 » débordements.

» Lorsqu'une douce piété conduisait vos
 » pèlerins désarmés à Jérusalem, et que
 » leurs mains pures du sang des hommes
 » ne rapportaient pour innocents trophées
 » que les palmes de Sion et de Josaphat,
 » leurs prières et leurs vœux m'étaient
 » agréables ; les anges chantaient sur leur
 » chemin ; je me trouvais avec eux sur les ci-
 » mes de Golgotha et de Sinaï : quel que fût
 » le remords qui troublait les âmes de ces
 » pauvres pèlerins, je les consolais à cause
 » de leurs pleurs, et ils retrouvaient le calme
 » nécessaire à l'existence de l'homme ;
 » mais quand on vous voit marcher en fu-
 » rieux vers la Palestine ; quand votre
 » armée, souillée par la licence, la dé-
 » bauche et les sacrilèges⁽¹⁾, se montrait

(1) Les pèlerins offraient l'indécent mélange d'une

» avide de dépouilles , et massacrait sans
 » pitié les femmes, les enfants, les vieil-

excessive dévotion et d'un libertinage effréné ; ils cheminaient , à la vérité , en disant leur chapelet ou en se faisant fustiger par leurs compagnons (Fleury, Hist. eccl., t. 16, fol. 136), et cependant, durant leur marche scandaleuse, ils unissaient les actions les plus dissolues aux pratiques les plus minutieuses de la religion , et croyaient qu'une oraison à la Vierge , dite à propos, acquittait suffisamment la conscience. (*Voy. le Fabliau du Voleur que Notre-Dame sauva, et celui du Moine qui fut sauvé par l'intercession de Notre-Dame.*) Les époux qui se rendaient à la maison du saint pour que leur hymen stérile pût devenir fécond, commettaient plus d'une infidélité : les jeunes filles que , sous le pieux prétexte d'un pèlerinage , leurs parents laissaient errer à la garde de Dieu , étaient enlevées par les routiers et les ribauds ; les pèlerins se dérobaient leurs provisions , leur argent et même leurs reliques. (Fabliaux de Legrand d'Aussy, tome 2 , p. 328. — Facétieuses journées, page 152. — Facéties et Mots subtils en français et en italien, fol. 24.) Chemin faisant , ils écoutaient le conte obscène d'un Trou-

» lards ; quand , peu jaloux d'observer mes
 » préceptes , vous étiez impitoyables et
 » cruels autant qu'ambitieux et corrompus ,
 » et qu'au lieu de chanter l'*hosanna* sur le
 » sépulchre de celui qui vivra toujours ,
 » vous rétablissiez dans la Judée les règnes

vère , et plus d'une fois , après avoir entendu l'aventure grivoise de deux amoureux , ils disaient un *Pater* pour que Dieu leur accordât de pareils plaisirs. (Voyez le *Fabliau de Gauthier d'Aupais*.) Ils faisaient vœu de jeûner trente jours pour obtenir les bonnes grâces de la femme de leur voisin. (Voyez le *Fabliau de la Dame qui attrapa un prêtre , un prévôt et un forestier*.) A chaque instant , ils s'adressaient au Ciel pour le conjurer d'exaucer des vœux indiscrets que la religion et la morale réprouvaient. Il nous reste la patenôtre d'un usurier , qu'on peut regarder comme une pièce authentique. Cet homme s'étant prosterné devant l'autel , disait avec ferveur :

« Notre Père qui êtes aux cieux . . . faites en sorte , beau sire , que je devienne en peu de temps le plus riche homme du pays ;

» Que votre nom soit sanctifié , et que le malheur

» d'Architopel et d'Achab ; quand enfin
 » vous vous disputiez les sceptres et les
 » couronnes de l'Asie, comme une vile po-
 » pulace s'arrache la monnaie que lui jète
 » le héraut d'armes , osez-vous bien , en-
 » nemis de Dieu , demander son assistance ?
 » C'est à l'enfer seul à servir la cause de

qui me poursuit se détourne bientôt loin de moi ;
 car , en vérité , si cela continue , je cesserai de venir
 à l'église , et j'enverrai au diable les prêtres et les
 oraisons ;

» *Que votre règne arrive ;* que des emprunteurs
 bien solvables affluent chez moi ; qu'ils me payent
 au délai fixé de gros intérêts , et qu'ils me donnent
 de bonnes sûretés pour le capital ;

» *Que votre volonté soit faite* , et la mienne après ;
 que Dieu me récompense de ce que je viens le prier
 assiduellement , quoique âgé et demeurant fort loin de
 cette église ; il devrait se faire conscience de fati-
 guer inutilement un pauvre vieillard , etc. » Tout le
 reste de l'oraison était commenté dans ce goût-là.
 (Voyez Legrand d'Aussy , Fabl. , t. 3 , p. 411. —
Facetiæ Frischlini.)

» l'enfer ; allez donc implorer les esprits re-
 » belles , pénétrez dans le sombre empire
 » que je leur ai fait , pour leur reprocher leur
 » inaction ; faites valoir près d'eux , comme
 » des titres d'alliance , vos prostitutions ,
 » vos homicides ; sommez-les , au nom de
 » tous vos crimes , de vous suivre sans dé-
 » lai ; alors , vous verrez les démons , noircis
 » des feux éternels , vous montrer en sou-
 » pirant les chaînes qui les retiennent à
 » jamais dans le goufre infernal ; à la vue
 » de leur douleur et de leur captivité ,
 » vous rappelant soudain ma vengeance ,
 » vous ne songerez plus qu'à fléchir la
 » colère du Tout-Puissant ».

Cependant , la situation des chrétiens en
 Orient devenait chaque jour plus fâcheuse.
 L'un de leurs princes avait été dépossédé
 des états conquis au-delà de l'Euphrate ;
 ceux qui régnaient encore dans Antioche
 et à Jérusalem ne voyaient point sans effroi
 le jeune et intrépide Noradin s'avancer
 contre eux avec une puissante armée qui ,

dans ses récentes victoires , semblait avoir retrouvé la première audace et l'ardent fanatisme des premiers sectateurs de Mahomet.

Réduits à cette extrémité, les princes envoyèrent des ambassadeurs en Occident pour y chercher de prompts secours, avec ordre de s'adresser d'abord à la France, comme à la nation dont ils espéraient davantage (1).

Quel que fût le peu de succès de la croisade, l'Europe était loin encore de désapprouver ces téméraires entreprises. Si la ferveur superstitieuse qui excita la première s'était un peu calmée, les chrétiens puisèrent un nouveau zèle dans la vengeance qu'ils devaient à leurs frères, et dans la crainte que les infidèles ne reprissent une ville dont la délivrance avait tant coûté.

Mais jusqu'alors aucun roi n'avait pris

(1) *Chron. Mauriniac.* — *Odo de Dios.*, l. 1. — *Otto Fris.*, l. 1, de *Gastis Frid.*

part aux croisades. Tant que régna Philippe I^{er}, ce souverain que l'amour, les plaisirs et la paresse, ont trop souvent distrait du soin de sa gloire, ne tira point parti des heureuses qualités dont l'avait doué la nature (1). Quoi qu'il en soit, la philosophie qui censure amèrement les croisades, tint compte à Philippe de son indolence comme d'une vertu qui le préserva de la folie des temps.

Il eut pour fils et pour successeur Louis VI, que son équité dans l'administration de son royaume, et sa bravoure dans les combats qu'il livra pour le défendre, fit appeler de ses sujets *le justicier* et *le batailleur*.

Depuis Charlemagne, un prince plus accompli n'avait point occupé le trône de France; l'histoire qui l'admire n'attendait, pour le compter parmi les monarques illus-

(1) Duchesne, t. 4, p. 169.—Velly, t. 2, p. 482.

tres, qu'un peu de cette politique indispensable aux rois, mais souvent onéreuse aux peuples, et dont l'ignorance peut être à-la-fois une faute et une vertu.

Louis VI, plein de vaillance et d'activité, eût pu être un héros des croisades ; mais les séditions et l'insolence de quelques-uns de ses vassaux l'occupaient mieux en Europe. Dans les vingt batailles qu'il gagna sur eux, on le vit s'élancer avec la rapidité de la foudre partout où sa présence était nécessaire. Guy de Rochefort, Hugues de Crécy, furent domptés par lui ; Eudes de Montmorency, qui se faisait ceindre son épée par la comtesse son épouse, en lui promettant de la lui rapporter avec le titre de roi (1) ; Thomas de Marle, seigneur de Coucy, l'un des plus grands monstres qu'ait produits la féodalité, dont les exploits n'étaient que des meurtres, des sacrilèges et

(1) Suger, in *Vita Lud. Grossi*, n. 14, 19.

des incendies; le sire de Puiset, dont le courage n'excuse pas, mais annoblit du moins la rébellion, et qui, pendant trois ans, vit une armée assiéger son château (1), beaucoup d'autres seigneurs plus ou moins redoutables furent tour-à-tour vaincus et punis par Louis VI, qui, en affranchissant la France des tyrans qui l'opprimaient, mérite cet éloge bien rare d'avoir triomphé à-la-fois pour le bonheur des peuples et la majesté du trône.

Louis VI avait deux fils; l'aîné nommé Philippe, prince aimable, l'espérance et l'amour des Français, étant tombé de son cheval qu'une bête immonde avait effrayé, mourut peu de jours après (2).

Il lui restait son second fils, appelé Louis. La cour de France qui admirait sa beauté, l'avait surnommé *Florus*; mais l'histoire ne

(1) Velly, t. 5, p. 36.

(2) Suger, in *Vita Lud. Gros.*, p. 313.

le désigne que sous le nom de *Louis-le-Jeune*. Il fut sacré du vivant de son père , dont on craignait la fin prochaine ; on l'unit à Eléonore , riche héritière d'Aquitaine. Le mariage se fit à Bordeaux avec une élégance et un luxe qu'on est étonné de trouver à cette époque. Louis-le-Jeune était accompagné dans ce voyage par cinq cents seigneurs d'élite de la noblesse de France, et chacun d'eux avait à sa suite des vassaux et des chevaliers richement équipés (1). Tandis que cette belle jeunesse s'abandonnait avec tant de magnificence aux fêtes qui consacraient un si brillant hyménée , Louis VI mourait sur la cendre ; son fils accourut pour recevoir ses adieux , et pour entendre d'un roi juste et d'un père tendre ces paroles que l'histoire a soigneusement conservées : « Souvenez-vous , mon fils , que la royauté n'est qu'une

(1) Suger, in *Vita Lud. Gr.*, p. 321. — *Chron. Maurin.*, p. 282.

» charge publique, dont vous rendrez un
 » compte rigoureux à celui qui seul dispose
 » des sceptres et des couronnes (1) ».

Au commencement de son règne, Louis-le-Jeune eut quelques démêlés avec la cour de Rome. Il soupçonnait Thibaud, comte de Champagne, d'avoir fomenté par ses intrigues cette mésintelligence. Le roi vif, impétueux, et seulement âgé de vingt ans, crut que régner c'était commander et punir; il courut contre un vassal qu'il regardait comme un traître et un rebelle.

Il entre l'épée à la main dans la ville de Vitry, et fait tuer ceux qu'il rencontre. Un grand nombre d'habitants s'était réfugié dans une église, espérant y trouver un refuge inviolable; mais la colère et l'orgueil enflaient encore trop le cœur du malheureux monarque; dans le tumulte du combat, au milieu des lances et des flambeaux, il

(1) Abrégé chron. de l'Hist. de France, p. 119.—
 Velly, t. 5, p. 89.

poursuit sa course barbare, fait mettre le feu à l'église, où périrent plus de treize cents personnes, et revient ensuite à Paris, croyant avoir mérité les honneurs du triomphe.

Au lieu de félicitations, il trouva partout la tristesse et la douleur. Les Français voyaient dans l'incendie de Vitry l'aurore d'un règne épouvantable. Le silence qu'on ne peut faire taire, apprit au vainqueur qu'il était odieux à son peuple; et ses courtisans eux-mêmes, baissant les yeux à son aspect, ne purent se résoudre à le flatter.

Louis est bientôt frappé de l'excès de sa vengeance (1); un saint que l'Europe révérerait perce alors la foule consternée, et s'écrie en voyant les larmes du roi : « Il en faut » beaucoup pour éteindre cet incendie, et » pour laver le sang que vous avez si injustement versé. »

(1) Velly, t. 3, p. 115.

Ce fut alors qu'on lui parla d'une nouvelle croisade ; on lui citait l'exemple des grands coupables, qui trouvèrent dans leur voyage en Palestine un soulagement à leurs maux. C'était, lui disait-on, le moyen de fléchir le Tout-Puissant et de se le rendre favorable.

Ces discours eurent l'effet qu'on en attendait sur un cœur timoré. Louis-le-Jeune se croisa avec l'empereur Conrad ; leurs deux armées étaient les plus belles qu'on eût encore vu sortir de l'Allemagne et de la France (1). Celle de l'empereur était suivie d'une phalange d'amazones, coiffées d'un casque orné de plumes ; elles avaient des bottines et des éperons dorés, ce qui leur faisait donner le nom *des dames aux pieds d'or* (2).

(1) Guill. Tyr., l. 16, c. 18 et seq. — Otto Fris., l. 1, c. 34 et seq. — Struve, *Corpus Hist. Germaniæ*, p. 372.

(2) Gibbon, t. 11, c. 59, p. 406.

Conrad arriva le premier à Constantinople. Sur le trône des Grecs régnait alors un jeune prince qui , sous des dehors séducteurs , cachait un cœur fourbe et pétri d'artifice. Emmanuel Comnène , digne souverain d'une cour avilie , s'entourait d'eunuques , d'histriions , de flatteurs , sans cesse occupés à divertir leur maître , à rendre plus piquants et plus variés des plaisirs qu'un abus excessif , et des goûts émoussés lui faisaient trouver si fades et si monotones , qu'il en cherchait de nouveaux hors la nature , et jusque dans l'inceste même. Il vivait publiquement avec sa mère Théodora , et la corruption de Constantinople était si grande , qu'il crut pouvoir sans scandale s'affranchir de tout mystère dans ce commerce criminel (1).

Le courage aussi bien que la vertu faisaient ombrage à Emmanuel ; il ne vit pas

(1) Nicéas, *in Man.* , l. 1, 3 et 7. — Velly, t. 3, p. 127.

sans inquiétude les nouvelles armées des chrétiens d'Occident, et il leur dressa des embûches (1).

Ce prince donna à l'empereur d'Allemagne, pour le conduire dans l'Asie mineure, des guides perfides qui engagèrent son armée en des chemins longs et pénibles, où elle eut à souffrir la faim et la soif. Exténués, mourants de langueur et de misère, les braves et malheureux soldats de Conrad ne s'aperçurent qu'ils étaient trahis, que quand ils furent abandonnés de leurs conducteurs dans les défilés du mont Taurus, où les infidèles, secrètement avertis par Emmanuel, s'étaient placés en embuscade.

Les Turcs se montrèrent alors par milliers sur les cimes qui dominaient le détroit, où les Germains affaiblis par des traits acé-

(1) Nicéas, l. 1, n. 41. — Holler, Hist. des Crois. — Odon de Deuil, en parlant de Manuel Comnène, dit qu'il ne veut pas le nommer, parce que son nom n'est point écrit au livre de vie.

rés , écrasés sous le poids des rochers , aveuglés par les tourbillons de sable brûlant qu'on répandait sur eux , ne pouvaient ni se ranger en bataille , ni faire usage de leurs armes , ni avancer , ni fuir. La mort , partout la mort , sans gloire , sans illusions , sans vengeance , se présentait aux infortunés. Ils rugissaient comme des lions pris dans le filet du chasseur ; mais les musulmans riaient de leur furie , et faisaient tomber sur eux l'insulte , l'ironie , la douleur , le trépas ; deux cent mille chrétiens sont ainsi massacrés sans défense. La nuit vint enfin terminer ce jour sans pitié. L'empereur , percé de deux flèches , heurtant à chaque pas des monceaux de cadavres , renversé sur leurs corps livides , et les arrosant de ses larmes , se relevant en poussant des sanglots et marchant jusqu'aux genoux dans le sang et les débris , parvint à s'échapper , grâce aux ténèbres , et ne ramenant d'une si brillante armée que quelque chevaliers blessés , il arriva , à Nicée , où on lui donna des pleurs.

Louis-le-Jeune, moins malheureux, après avoir fait défiler son armée entre le mont Olympe et le mont Ida, était venu de Constantinople dans les plaines d'Ephèse, où il avait passé la saison de l'hiver ; au retour du printemps il traversa le Méandre à la vue et sous les flèches des infidèles qu'il poursuivit avec succès. Les deux rives de ce beau fleuve furent couvertes des ossements des Sarrasins, que plusieurs années après cette bataille on vit encore blanchir au souffle du désert (1). Cependant l'armée chrétienne, qui croyait sa victoire complète, s'étant divisée en plusieurs colonnes pour la commodité de la marche, fut attaquée à l'improviste par les Sarrasins, qui moissonnèrent toute son arrière-garde sous leur redoutable cimeterre.

(1) Nicéas rapporte les avoir vus plusieurs années après cette affaire, dont tous les historiens décernent l'honneur au roi français.

Louis fut lui-même poursuivi par plusieurs Arabes, que ses éperons d'or avaient éblouis; mais le roi faisant face à leur troupe avide, s'appuya contre un palmier, brava leurs atteintes avec l'épée et le bouclier, et revint dans son camp où sa présence fit oublier sa défaite (1).

Il marcha ensuite vers Antioche, et de là s'avança à Jérusalem, où il se joignit à Conrad. Ces souverains se concertèrent avec les seigneurs chrétiens établis en Syrie, et dans un conseil tenu à Ptolémaïs on décida le siège de Damas, ville opulente, entourée de jardins et de vergers délicieux, arrosés par une rivière qui coule sur un sable d'or, et va non loin de là s'égarer dans la belle vallée des Violettes (2).

Les barons de Syrie se disputèrent la possession de cette place avant qu'elle ne fût soumise, et pour cette proie incertaine

(1) Guill. Tyr., l. 16, c. 27.

(2) La vallée d'Abemefsage, ou des Violettes.

firent éclater leur envie et leur avidité. Chacun d'eux craignant de se voir préférer un rival; aima mieux desservir la cause commune. Un or clandestin qu'une main infidèle fit circuler dans leur camp acheva de les corrompre. Les Francs, trahis par leurs propres frères, qu'un long séjour dans le voisinage des Grecs et des Arabes avait trop tôt pervertis, furent contraints de lever le siège de Damas (1).

Louis, plein de franchise, de vaillance, de loyauté, fut indigné de tant de perfidie; abreuvé de dégoût et d'amertume, las de secourir des princes que leur turpitude et leurs discords rendaient méprisables, il résolut de quitter la Palestine et de revenir en France (2).

(1) *Gesta Lud. VII*, c. 25. — Guill. Tyr., l. 17, ch. 6.

(2) Jauna, Histoire des royaumes de Chypre, de Jérusalem, etc., t. 1, liv. 4, ch. 1, p. 135, in-4°.

Outre ces désastres publics, le malheureux monarque ressentait des peines secrètes, et d'autant plus cuisantes, qu'elles perçaient plus avant dans son cœur, et qu'il lui fallait en dissimuler la cause.

Son épouse Eléonore l'accompagnait. Le beau ciel d'Orient avait enflammé l'imagination de cette princesse, vive, légère et coquette. Bientôt ne gardant plus de retenue dans ses desirs, elle reçut facilement les hommages de Raymond, prince d'Antioche⁽¹⁾. Cette liaison ne fut, dit-on, que le prélude de ses égarements. D'indiscrètes témoins de sa conduite coupable apprirent au roi qu'on l'avait vue assise à l'ombre d'un sycomore, écoutant complaisamment les aveux d'un jeune Sarrafin, qui lui offrait des fleurs, des diamants et des parfums⁽²⁾.

⁽¹⁾ Jauna, lieu cité, p. 131.

⁽²⁾ Guill. Tyr., liv. 16, ch. 7. — *Frag. de reb. Lud. VII*, Duchesne, t. 4, p. 440. — Math. Paris, ann. 1150, p. 112.

L'histoire n'aurait pas révélé les peines domestiques de Louis VII, si le divorce dont elles furent la suite n'avaient point eu de funestes résultats pour la France, qu'elle dépouilla des fiefs d'une dot restituée.

Mais quand l'Orient étalait ainsi l'opprobre ou l'infortune des chrétiens, le courage, l'honneur et la foi étaient devenus dans cette contrée le partage d'un petit nombre de héros dont les exploits, les vertus, les malheurs et la gloire, intéresseront à jamais la postérité.

Jusqu'ici on a vu des chevaliers intrépides et généreux se vouer à la défense des opprimés et à la gloire du trône, n'ayant d'autre ambition qu'un regard de la beauté, qu'un éloge de leur roi.

Jusqu'ici on a vu de saints religieux renoncer aux jouissances du monde et vivre dans une indigence volontaire, uniquement occupés d'élever leur âme à Dieu ou de servir et d'assister des malades et des infirmes.

Mais ce qui n'a pas encore été vu , ce que les Grecs et les Romains n'auraient jamais pu comprendre, ce qui étonne même les peuples de la chrétienté, que déjà les prodiges de la chevalerie et la vie spirituelle des cénobites avaient cependant rendus témoins des plus touchantes institutions, c'est une milice à-la-fois religieuse et chevaleresque où l'on trouve les qualités des preux sans peur et sans reproche unies aux vertus et aux pratiques des plus fervents solitaires (1). Ces nouveaux Machabées que l'on a comparés à des lions dans les combats, à des agneaux pleins de douceur aux pieds des autels (2), juraient de ne jamais fuir devant l'ennemi ; un d'entre eux dispersait mille infidèles , et deux en poursuivaient dix mille (3). Après la vic-

(1) *Jacobus de Vitriaco, Hist. orient.*, l. 1, c. 64 et seq.

(2) *Jac. Vitr., ib.*, c. 62.

(3) Helyot, *Hist. des Ordres monast.*, t. 6, p. 21.

toire, ces hommes couverts de poussière et de blessures, oubliant leurs propres souffrances, dédaignant les trésors qu'auraient pu leur livrer des camps abandonnés, se hâtaient de revenir près du lit des malades qu'ils servaient avec zèle, et ces humbles conquérants ne voulaient que le titre de gardien des pauvres qu'ils appelaient *leurs seigneurs* (1). Dans ces soins compatissants, dans ces fonctions rebutantes pour un cœur que la charité, l'espérance et la foi, n'ont point embrasé de leurs saintes flammes, ces héros oubliaient la noblesse de leur naissance, leur fortune, leur gloire, et faisaient le vœu de pauvreté, d'obéissance et de chasteté (2).

(1) Le grand maître des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem se nommait *le gardien des pauvres*; pour qu'il pût mieux compatir au sort des êtres souffrants, il fallait qu'il fût malade lui-même. Hélyot, tome 3; p. 76.

(2) Hélyot, t. 1, p. 263.

Les trois plus fameux ordres de cette chevalerie religieuse furent successivement institués en Palestine sous les noms d'*hospitalier*, de *templier* et de *teutonique*.

Chacun de ces ordres ne fut d'abord qu'une réunion de quelques gentilshommes, qui touchés du triste sort des pèlerins de Jérusalem, crurent être agréables à Dieu en les protégeant durant leur voyage, en les servant pendant leurs maladies (1).

(1) L'ordre de Saint-Jean de Jérusalem est le plus ancien ; quelques auteurs en ont fait remonter l'origine avant J. C. ; les uns disent que Melchior fonda cet hospice avec les trésors de David ; d'autres en font honneur à Judas Machabée : ce qu'il y a de plus certain ; c'est qu'il fut bâti par des pèlerins qui s'y consacrèrent au service des chrétiens qui venaient visiter le saint sépulcre. Voyez, sur l'origine de cet ordre célèbre, Guill. Tyr., l. 18, c. 4 et 5. — Barbosa, in *Summâ Apost.*, *Decis.*, collect. 314, et in *Bull. ipsius ordinis*. — Jacob. Bossius, in *Hist. melitensi*. — M. Elbart et le baron de Wal, *Histoires de cet ordre*, publiées, l'une en 1784, l'autre en 1790. — L'abbé Vertot, *Hist. des Chev. de Malte*, t. 1, l. 1.

Ils se rendaient chaque jour sur le chemin qui conduit de Jaffa à Jérusalem. C'était là que les pèlerins sans défense étaient souvent pillés ou assassinés.

A la vue de ces invincibles protecteurs, les Bédouins avides, l'Arabe qui traversait le torrent du Bésor sur son léger coursier pour infester la Palestine de ses brigandages, allaient soudain se cacher au désert, ou, s'ils osaient, confiants en leur nombre, attaquer les chevaliers chrétiens, leurs cadavres effrayaient bientôt sur les sables de la Syrie ceux de leurs compagnons qu'un pareil dessein attirait.

Les pauvres pèlerins, qui souvent venaient en Palestine à pied et en jeûnant, tombaient exténués de fatigue, de faim et de misère, en arrivant à Jérusalem. Le Sarasin, sans pitié pour une secte qu'il abhorrait, ne daignait pas même apporter à ces êtres expirants sous un ciel de feu, l'eau qui eût pu les rafraîchir et leur rendre la vie.

Après s'être long-temps évanouis , ces pieux voyageurs en rouvrant leurs faibles paupières se voyaient transportés dans une maison salubre, où les soins les plus tendres leur étaient prodigués. Ils reconnaissaient ces mêmes chevaliers dont l'épée et le bouclier les avaient défendus. Mais alors ces anges protecteurs n'étaient plus armés ; vêtus d'habits blancs marqués de croix consolantes , ils entouraient le lit du malade avec empressement , et tenaient dans leurs mains les breuvages salutaires ; le collyre et le suc des fleurs (1).

Le nombre de ces chevaliers s'accrut rapidement. Bientôt ils n'eurent plus seulement quelques pèlerins infirmes à soigner , ou quelques Sarrasins à combattre. On les vit desservir de vastes hôpitaux où la contagion , la guerre , la faim et la misère , entassaient des milliers de blessés , de lépreux

(1) L'abbé Vertot, Hist. des Chevaliers de l'Ordre de Malte, l. 1, c. 1, p. 20.

et de pestiférés (1) ; on les vit marcher contre les grandes armées des infidèles (2) ; frappées de terreur en voyant de loin flotter l'étendard blanc et noir de ces terribles chevaliers. Le soudan d'Egypte et le roi de Damas sont vaincus par eux, et ils défendent Jérusalem contre le puissant Saladin (3).

Après avoir long-temps résisté aux Sarrasins, ces ordres héroïques eurent un sort différent. Les templiers vinrent en France où le repos et d'immenses richesses firent oublier leur ancienne gloire. Nous parlerons plus tard de leur procès et de leur fin tragique.

Les teutoniques, dont l'Allemagne revendique tout l'honneur, après avoir rendu d'éminents services aux chrétiens de la

(1) L'abbé Vertot, *ib.*

(2) Mabillon, *Admonitio in Opusc. VI sancti Bern.* — Bosio, l. 1. — Heylot, lieu cité.

(3) Jauna, lieu cité.

Palestine, furent appelés dans le nord de l'Europe comme les seuls capables de défendre ce pays contre les Prussiens idolâtres ; ils les chassèrent de la Pologne, soumirent à leurs lois la Prusse, la Livonie, la Poméranie ; et pour assurer leurs conquêtes, ils élevèrent sur les bords de la Baltique les forteresses d'Elbing, de Marienbourg, de Thorn, de Dantzig et de Koenisberg (1).

Quant aux Hospitaliers, ou chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, leur fortune fut plus durable, leur gloire devint immense ; leur ordre, élevé au rang des souverains, plaide encore aujourd'hui, en face de l'Europe chrétienne, pour des droits inaltérables et imprescriptibles (2).

(1) Martin Cromerius, *Hist. de Pologne*, l. 71. — Sébastien Munster, l. 3, *de German.* — Voy. aussi ce que disent de toutes ces conquêtes les historiens Thilmanus, Ernius, Euhpot, Paulus Morigia, Petrus Azor, Aldana, etc.

(2) Voyez les Mémoire et Réclamation publiés

Ils quittèrent les derniers la Terre-Sainte, et leurs essaims immortels s'envolèrent des débris fumants de la belliqueuse Ptolémaïde pour reformer leur république sacrée dans cette île délicieuse, qui, après avoir été le théâtre de toutes les voluptés et de tous les vices, tandis qu'elle était consacrée à Vénus, devint pendant le séjour des religieux chevaliers le théâtre des vertus évangéliques et des austérités sublimes. C'est des ports de l'île de Chypre, que les hospitaliers ne pouvant plus combattre les infidèles dans la Palestine, les poursuivirent sur les mers, et ramenèrent captives les

par l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et composés par l'auteur en 1816, et sur lesquels est intervenu, le 13 décembre, une décision de la Chambre des Députés, qui renvoie la réclamation devant le ministère des affaires étrangères, attendu que l'ordre étant souverain, doit traiter comme puissance. *Voyez*, ce qu'ont dit à cet égard M. Try, rapporteur, et M. le comte de Marcellus. *Voyez* en outre la note unique du 29^e récit à la fin du volume.

flottes opulentes des soudans d'Egypte et des empereurs ottomans.

Mais l'ombrageuse défiance de Lusignan, qui régnait en Chypre, les força de quitter cette île ; ils y fondèrent de magnifiques hospices, de vastes lazarets, et toutes sortes d'établissements nautiques ; leurs escadres intrépides se rendirent de plus en plus redoutables aux musulmans, qui résolurent de les chasser de Rhodes. Les empereurs Orcan, Bajazet, Mahomet II et Soliman, devant qui tout l'univers a tremblé, envoyèrent tour-à-tour contre les hospitaliers, qui seuls refusèrent de fléchir devant eux, des armées de cent mille hommes et une artillerie telle qu'on n'en avait pas encore entendu (1). Rhodes brava tant d'efforts, et l'élite des soldats de l'Orient resta en-

(1) Villani, p. 118 et suiv. — Hist. des Turcs, t. 4, p. 45 et suiv. — Bapt. Fulgos., *de Dictis factisque memorabilibus*, l. 3, c. 2.

sevelie sous ses murailles. Quelque temps après, Soliman II revint contre la cité chevaleresque avec deux cent quatre-vingts vaisseaux et trois cent mille hommes aguerris; la moitié périt sous le fer des hospitaliers pendant ce siège, l'un des plus mémorables dont l'histoire ait parlé. Les héros de la Croix avaient presque tous succombé les armes à la main; à peine en restait-il quatre cents pour défendre des postes nombreux contre cent cinquante mille hommes; ils étaient nuit et jour sur la brèche pour suppléer aux remparts écroulés (1). Dans cet état, n'ayant plus de vivres, plus de munitions, sans artillerie, sans secours, sans espoir, ils étaient encore pour Soliman un objet de terreur et d'effroi, et ce superbe empereur, désespérant de soumettre un tel héroïsme, avait déjà fait sonner la retraite, lorsqu'il revint conduit par un traître,

(1) Jacobi Fontani, *de Bello rhodio*, l. 2, p. 159 et suiv. — Bosio, t. 2, l. 18, p. 627. — Vertot, t. 3, l. 7, p. 106.

*aux avis duquel il dut la prise de la place ; ses spahis, ses janissaires, s'y précipitent, les yeux étincelants de rage, et se promettant l'extermination pour assouvir leur vengeance. Mais quel spectacle les rend tout-à-coup immobiles, et fait tomber de leurs mains le fer et les brandons incendiaires ! ils ne trouvent que quelques chevaliers mutilés et sanglants, debout sur un monceau de ruines fumantes. C'étaient Rhodes et ses défenseurs. O noble ascendant de la vertu malheureuse ! les farouches vainqueurs qui croyaient cette cité défendue par des milliers de soldats, et abondamment munie, restent confondus de ce qu'ils voient. La surprise, l'admiration, l'attendrissement, leur arrachent des larmes ; ils s'inclinent devant ces héros, et Soliman leur offre des états et des trésors. Mais ils refusent tout, mais ils n'ont rien perdu ; ils ont encore le courage et la foi (1).

(1) Bosio et Vertot, lieux cités. Voyez aussi mon

Villiers de l'Isle-Adam était alors grand-maître ; il s'embarqua avec les restes de ses illustres compagnons , et après avoir long-temps erré de royaume en royaume , ils s'établirent à Malte , que leur concéda Charles-Quint à titre de souveraineté. Cette cession s'opéra en 1530. A cette époque la fièvre des croisades s'était calmée. Les hospitaliers de Saint-Jean durent modifier leurs statuts , d'après le changement survenu dans les relations politiques de l'Orient et de l'Occident : mais en abandonnant l'idée de reconquérir le saint Sépulcre , ou d'éterniser la guerre avec les infidèles , ils se vouèrent par degrés à la repression des pirates barbaresques, qui infestaient la Méditerranée , pillaient les trésors du com-

mémoire intitulé : Mémoire historique pour l'Ordre souverain de Saint-Jean de Jérusalem, suivi de considérations politiques et morales sur le rétablissement de cet ordre, publié par la Commission des trois langues françaises. Paris, Égryon, 1816.

merce , et osaient descendre sur les côtes qu'ils dépeuplaient et rançonnaient. Ces corsaires audacieux , cachés dans les rochers d'Alger , de Tunis et de Tripoli , ne pouvaient point être combattus à force ouverte ; il fallait des croisières permanentes , des hostilités passives , et une guerre de blocus , d'observation et d'embuscade. Les hospitaliers avaient si bien étudié les farouches habitudes de ces forbans , qu'ils parvinrent à les contenir dans leurs repaires , et le commerce de la chrétienté fut tranquille et florissant sous l'étendard de la croix. Mais cet ordre souverain signala son utilité par de nouveaux services. Malte offrait un lieu de relâche et de repos aux grandes navigations européennes , et les équipages du levant , infectés de vapeurs pestilentielles , venaient éteindre dans les lazarets de cette île généreuse les germes enflammés d'un mal contagieux. C'était d'ailleurs un spectacle touchant de retrouver à-la-fois dans cet ordre déposit-

taire des plus beaux souvenirs de notre histoire, une image vivante de la chevalerie à côté de la fleur des noblesses de France, d'Espagne, d'Allemagne et d'Italie. Malte devint une école de marins d'où sortirent les Suffren, les Tourville, les d'Aubusson, les Châteaurenou, et tant d'autres vaillants amiraux, sous qui le pavillon des lys fut couronné de palmes navales (1).

(1) Voyez, sur l'état actuel de l'ordre souverain de Saint-Jean de Jérusalem, mon mémoire précité, et la note du 28^e Récit, à la fin du volume.

TRENTIÈME RÉCIT.

SAINT BERNARD, L'ABBÉ SUGER, ABAILARD
ET HÉLOÏSE.

REVENONS maintenant dans la France pour y contempler les illustres personnages qu'elle offre à notre admiration , et qui remplissent majestueusement la scène de son histoire. Les premiers qui se présentent sont saint Bernard et l'abbé Suger ; par leur mérite personnel ils surent gouverner leurs contemporains , s'élever au-dessus de leur siècle , et rallier autour d'eux l'espérance , l'amour , le respect et l'admiration de tout l'Occident.

L'un, nourri dans le désert, y développe son caractère indépendant et fier , ses vertus âpres et sévères , et cette éloquence

irrésistible qui le rendit l'effroi de toute puissance illégitime (1).

L'autre élevé près des rois, et de bonne heure appelé dans les cours, y conserva toujours sa pureté ; doux et insinuant dans son langage, affectueux dans ses manières, et cependant ferme dans les occasions décisives, il fit connaître le premier en ces siècles barbares le talent délicat des négociations, cet art de saisir avec adresse les circonstances qui semblent d'abord les plus insignifiantes, et qui étudiées par un esprit scrutateur, opèrent des résultats imprévus (2).

Le premier, étranger à ces habiles combinaisons, et ne suivant que l'impulsion de son âme, tout ensemble fougueuse et tendre, s'emparait d'abord des esprits étonnés. Il eût été prophète sous les règnes de Pharaon et de Baltazar, apôtre, sur les

(1) Fleury, *Hist. ecclés.*, t. 14, liv. 66 et 68.

(2) Sug., *Lud. Gros.*, p. 310.

traces de Jésus - Christ , destructeur des idoles pendant les persécutions de l'église , et glorieux martyr dans le cirque sanglant des Domitien et des Galérius. Il sut maîtriser son siècle (1), et prendre sur les peuples et les rois un ascendant qui naît de cette force intérieure , conscience du génie et de la foi ; il ressemblait dans sa solitude au torrent rapide, qui s'élançant du haut des rochers déserts , entraîne les barrières qui traversent son cours.

Le second , permettant à la vie des illusions et des plaisirs , trouvait même dans l'éblouissant appareil de l'opulence , un moyen heureux de forcer le respect des peuples , et dans des fêtes magnifiques un éclat dont les cours avaient besoin ; né pour être ministre et conseiller des rois , il eût été Sully sous Henri IV , et Colbert

(1) Manriquez, *Vita S. Bernardi*. — Les historiens appellent saint Bernard , *la grande Merveille du 12^e siècle*, *la Lumière de l'Église*.

sous Louis XIV ; et dans ses vastes conceptions on peut le comparer au fleuve qui , de détours en détours , promène longtemps l'abondance , et mine insensiblement les obstacles qui nuisent au développement de ses belles eaux.

Ces deux grands hommes , morts depuis plus de six cents ans , devraient être jugés sans passion ; et cependant l'injustice ou la calomnie ont tenté de défigurer leurs traits (1). D. Gervaise a accusé Suger de vanité , d'ostentation , d'égoïsme , d'igno-

(1) Outre l'ouvrage de D. Gervaise , voy. M. Dauvigni , Histoire des Hommes illustres , t. 1 , page 6. Ces deux auteurs ont été les plus injustes détracteurs de Suger. Quant à saint Bernard , il a été en butte aux censures de presque tous les philosophes ; cependant Gibbon , philosophe lui-même , mais avant tout , impartial et digne appréciateur du mérite , accorde à saint Bernard presque tout ce que j'ai dit dans son éloge. Voyez Gibbon , Décad. de l'Emp. rom. , t. 11 , ch. 49 , p. 417 et suiv. de la traduction française.

rance ; et lorsque l'académie française acquittant une dette trop arriérée envers ce bienfaiteur du peuple , proposa son éloge , plusieurs écrivains , scandalisés qu'on pensât dans le siècle de la philosophie à louer un moine de Saint-Denis , voulurent venger les principes du jour , en répétant les reproches que lui fit son premier détracteur. Quant à saint Bernard , on a plus d'une fois essayé de le signaler à la postérité comme un être fanatique et turbulent qui , sous une feinte humilité , cachait l'ambition inouïe de commander à tous les rois de l'Europe , au souverain pontife , et à l'église entière.

Qu'importe ces vaines clameurs ? Suger et l'abbé de Clairvaux feront toujours la surprise et l'admiration de ceux qui , parcourant les monuments de notre histoire , rencontreront au milieu de l'ignorance et de la superstition du douzième siècle , ces hommes éclairés et généreux qui consacrè-

rent toute leur vie à corriger les mœurs, et à détruire les abus.

On peut même le dire avec assurance, saint Bernard considéré du but qu'on se propose dans cet ouvrage, est le caractère le plus étonnant et le plus sublime que l'histoire ancienne et moderne puisse offrir aux méditations d'un écrivain profond, ou d'un poète ardent et sensible.

Voici quelques traits de sa vie qui pourront en convaincre les lecteurs, quels que soient d'ailleurs leur secte, leur religion, et leur pays.

Bernard naquit à Fontaine près de Dijon. Il était de cette illustre maison de Châtillon, qui eut des héros pour toutes nos batailles. On disait que son père était issu des ducs de Bourgogne, et qu'Alette de Montbard, sa mère, comptait des aïeux parmi les rois de Portugal (1). La famille de Ber-

(1) Villefore, Hist. de S. Bernard, un vol. in-4°, p. 3.

nard avait une fortune égale à sa noblesse et à ses dignités. Pour comble de faveur, le jeune héritier de tant de puissance avait reçu de la nature une incomparable beauté, et des grâces touchantes (1). Mais pourquoi parler de ces avantages que Bernard apprit de bonne heure à mépriser ? Dès son enfance emporté par un attrait impérieux dans l'épaisseur des bois et dans les vallons déserts, il s'y oubliait des journées entières, et souvent le silence et les étoiles l'y retenaient encore pendant la nuit. La lecture des livres saints et des pères de l'église lui donna bientôt le secret de son âme; il se sentit dès lors entraîné vers les choses du ciel par tout l'effort de son intelligence. Dans l'entretien des prophètes, des psalmistes et des anges, ses idées s'élevèrent, et son langage devint parabolique et solennel.

Tandis qu'il apprenait à voir en pitié les biens d'ici-bas, ses frères et sœurs parés

(1) Villefore, lieu cité, p. 3 et suiv. — Manriquez, ann. 1110.

pour les fêtes et les cours voulaient en vain l'emmener avec eux , et s'étonnaient que Bernard s'écartât du monde , dont ses talents et ses charmes l'eussent facilement rendu l'idole ; mais il avait ses jouissances et ses voluptés que les autres ne connaissaient pas , et qui le rendaient dédaigneux pour tout le reste.

Tel, si l'on pouvait supposer qu'un habitant du ciel se trouvât pour quelques jours exilé sur la terre , nous le verrions préoccupé des délices dont il est saintement enivré, traverser avec indifférence notre séjour obscur , rester insensible à la vue de nos prétendues merveilles , s'étonner de notre joie qu'il ne connaît pas, et s'asseoir distrait et rêveur à nos grossiers festins.

• C'est ainsi que Bernard , froid spectateur d'un monde qu'il abjure, ne respire que pour l'Eternité.... Mais quel danger imprévu va troubler son essor ? Le jeune élève des prophètes, de la religion et de la nature, traversant au lever du soleil une prairie, rencon-

tra une femme dont le regard alla à son cœur (1). Ses vœux, ses espérances, ses pensées, qui s'élevaient ensemble vers le ciel, retombèrent un moment sur cet objet, comme ces légères vapeurs exhalées de nos rivages, et qui après s'être confondues avec le firmament, redescendent en rosée sur la fleur printanière, quand l'aurore vient l'entrevoir de ses rayons tremblants.

O vue trop fatale pour le repos de l'ardent solitaire ! quel trouble fais-tu succéder en lui à la paix sacrée de la céleste alliance ? quel feu sombre as-tu allumé dans ses yeux, que le sommeil ne ferme plus ? Cette belle âme qui montait comme la colombe vers les régions d'azur, détournée dans son vol par un tourbillon orageux, et rejetée soudain vers la terre, va donc faire naufrage sur les écueils du monde !

(1) Villefore, Vie de S. Bernard, p. 11, et Guill., in *Vita S. Bern.* — Bernard était né sensible : on dit que dans sa jeunesse il composa des chansons.

Ah ! si quelque passion était permise au sage, sans doute que la beauté aurait des droits sur son cœur ; s'il pouvait se fier aux plaisirs qu'on goûte ici-bas, ceux d'un fidèle amour auraient ses hommages. Etre sensible et doux, ô femme ! est-ce donc se perdre dans les voies terrestres que de suivre tes traces parfumées ? Est-ce mésallier son âme que de s'unir à toi ? Rien de ce qui est intellectuel et mystérieux ne peut t'échapper ; loin de nous engager dans les liens d'une existence matérielle et vulgaire, tu épures nos désirs aux flammes du sentiment, et pour nous appeler à toi, tu nous élèves au-dessus de nous-mêmes, tu nous fais soupirer pour la gloire et les vertus. Non, tu n'as rien de commun avec le tumulte et les erreurs du monde, toi qui nous fais chercher l'espace du désert et dédaigner l'opulence et les grandeurs ; toi, dont on rencontre l'image jusques dans les extases et le vague des songes fugitifs, jusque dans le nuage d'encens qui fume pour la divinité.

Aussi le jeune Bernard ne craint-il point que le naissant amour qui l'agite nuise à ses vastes conceptions , à ses penchants solitaires ; mais il craint que cet amour puissant n'oppose une idole à celui que les Isaïe et les David lui ont peint terrible et jaloux. Il ne faut d'ailleurs à son âme immortelle que d'immortelles amours ; rien de ce qui est périssable et passager ne saurait l'arrêter. Le bonheur lui semble si peu compatible avec notre fragile existence, qu'il ne pourrait le goûter que dans l'appréhension d'un piège ou d'un poison secret ; et puis (faut-il le dire à des hommes que leurs goûts mondains ont trop amolli pour le comprendre ?), c'est que les privations que s'imposait Bernard étaient pour lui une jouissance plus pure et plus douce mille fois que les plaisirs dont il aurait pu s'enivrer (1). Dans un état habituel de continence, l'âme qui n'est plus distraite par d'importunes sensa-

. (1) Villefore , p. 25.

tions et par d'aveugles désirs, recouvre le domaine sublime qu'avaient usurpé les sens ; elle s'agrandit, s'élève, se purifie chaque jour davantage, aucune vapeur ne l'offusque, nulle voix impie n'ose la rappeler vers la terre. Déjà dans la plénitude de ses mystères et de ses inspirations, elle découvre sans ombre l'éternelle vérité, pénètre les causes et le but de notre existence, atteint à la perfection religieuse, et savoure d'avance son immortalité, bercée par les concerts angéliques et le bruit des sphères qui roulent dans l'immensité (1).

« Dieu, s'est écrié Bernard ! fais que je m'oublie pour ne penser qu'à toi ! Elle est belle, sans doute, la douce créature qui est sortie de tes mains, ornée de ses charmes et de sa pudeur ; mais la continence et la chasteté sont encore plus belles, et les récompenses réservées à ces vertus sont préférables à des plaisirs rapides. Que dis-je ? Ah ! c'est trop peu de te ser-

(1) Guill., in *Vita S. Bern.*

vir par crainte ou par espérance, il faut t'aimer par dévouement et par amour ; c'est trop peu d'abjurer le monde, il faut uniquement s'attacher à toi. Une âme chaste est par vertu ce que l'ange est par nature ; il y a plus de bonheur dans la chasteté de l'ange, mais il y a plus de courage dans celle de l'homme. » Il dit, et verse des larmes qui ne peuvent, hélas ! éteindre le feu, dont un seul regard a su l'embrâser. Etonné de la passion qui résiste et combat en lui, il descend à grands pas de la colline comme pour éviter un ennemi puissant ; il voudrait fuir l'image qui le poursuit et l'obsède, il voudrait se fuir lui-même, indigné de ce que sa raison et sa piété ne lui rendent pas assez vite le calme qu'il implore ; et pour faire cesser la lutte qui l'ébranle, il se jète tout-à-coup dans un lac profond, dont il parcourait en gémissant les bords mélancoliques (1) ; l'onde presque glacée le prive

(1) Guill., *Vita S. Bern.* — Villefore, p. 11.

de la chaleur et de l'activité ; prêt à périr , il est sauvé par des pâtres qui , sur un lit de roseaux , le ramènent évanoui dans le château de ses pères (1).

Bernard se rendit à Cîteaux pour y vivre dans le recueillement (2) ; les deux premiers ouvrages qu'il y composa , furent sur l'humilité et l'amour de Dieu (3).

Pour peu qu'on soit familier avec la latinité de ce siècle , on remarquera aisément la supériorité que ces ouvrages ont , tant par le style que par le fond des pensées , sur tous ceux du même temps. La langue des Romains n'était plus sous la plume des légendaires et des annalistes , qu'un jargon barbare que Cicéron et Tite-Live auraient difficilement compris.

Saint Bernard , par le seul instinct du génie , sentit ce que cet idiôme avait de défectueux

(1) Villefore , lieu cité.

(2) Villefore , p. 25.

(3) Opusc. 7 et 8. — Fleury , t. 14 , l. 67 , p. 559.

et de corrompu ; il lui rendit son élégance et sa pureté. Ce qui prouve combien le goût et l'aptitude à l'harmonie lui étaient naturels, c'est que la verve et l'entraînement avec lesquels il écrivait , ne permettent pas de croire que ce véhément orateur se soit appliqué par un travail minutieux et mécanique à épurer lentement ses phrases , à leur donner de l'accent et du nombre. Sa diction coulait d'abondance , claire et pure dès sa source même.

Mais il trouve bientôt une nouvelle occasion de faire connaître à-la-fois le talent de l'écrivain et le zèle de l'apôtre.

Depuis long-temps , comme on l'a déjà vu , les mœurs du clergé s'étaient corrompues , et de pieux réformateurs donnaient en vain dans quelques monastères l'exemple des vertus évangéliques.

Les tributs que d'indignes ministres de l'autel avaient prélevés sur la superstition et l'ignorance des fidèles , la rançon des pénitences , l'adoration des reliques , l'impôt

des miracles, le revenu des prières, avaient comblé les trésors de l'église (1). Le seul monastère de Saint-Riquier avait dans ses domaines la ville de ce nom, forte alors de deux mille cinq cents maisons, treize autres villes de moyenne grandeur, trente villages et un grand nombre de métairies, dont le produit était incalculable ; en outre les offrandes faites au tombeau de saint Riquier, s'élevaient à quinze mille six cents livres d'or pesant, ce qui fait plus de quinze cent soixante mille francs (2).

On voit dans un ancien cartulaire, intitulé : *Voici les hommages du seigneur archevêque de Besançon*, que les richesses de ce

(1) *S. Bern., Epist. cum not.* — Mabillon, *Notæ Cris. in Apolog.* — Bullet, *Dissert. sur l'état des évêques en France.*

(2) Bullet, *Dissert. précitée.* (Elle se trouve dans son *Recueil de Dissert. sur la Mythologie française*, p. 274.) — *Voyez aussi le Rec. des Bolland*, 18 fév. et Saint-Foix, *Essais sur Paris.*

prélat surpassaient la fortune des plus grands princes de nos jours (1).

Tant d'opulence avait fait perdre au clergé ses vertus primitives ; il n'offrait en général qu'un hideux mélange de fanatisme, d'intempérance et de brutalité (2).

Les évêques, les abbés, oubliant l'esprit de leur paisible institution, chaussaient l'éperon des chevaliers, couraient la campagne la lance au poing (3), levaient des troupes et se plaisaient à les faire manœuvrer (4). Le cheval de parade d'un prélat fut estimé deux hommes et trois femmes (5).

(1) Bullet, lieu cité, p. 294, rapporte cette pièce intéressante. — Voy. aussi Dunod, Hist. de l'Eglise de Besançon, t. i, p. 116.

(2) Fleury, t. 14, l. 66, 68, 69. — Extraits des Poésies des Troubadours, dans leur Histoire littér. par l'abbé Millot.

(3) Saint Bernard, Apolog., t. 25, ch. 104.

(4) *Epist. Fulb., ap. Bong.*, t. 10, p. 479.

(5) Saint-Foix, Essais sur Paris, t. 5, p. 198.

Ils n'allaient visiter leurs diocèses et leurs abbayes qu'en partie de chasse, portant l'épervier et précédé de chiens et veneurs. Les simples presbytères et les cloîtres n'étaient plus que des tavernes et des lieux de rendez-vous, où l'on passait la nuit à boire et à chanter des paroles licencieuses (1). Les vins étaient parfumés, les mets les plus exquis se servaient en profusion (2). Dans ces orgies, les femmes étaient souvent admises, et plus d'un religieux leur persuadait que la dîme des plaisirs du mariage lui était due (3). La conversation des moines

(1) Lettre de Rich., arch. de Cantorb., à Alex. III, t. 10, Concil., n. 25.

(2) Voyez le tome 4 de la Gaule Poétique, 20^e Récit.

(3) Ceci avait lieu particulièrement au-delà des Alpes et en Catalogne; le clergé de ce pays était encore plus dépravé qu'en France. Chassaneux, Comment. sur la Cout. de Bourg., art. 1, col. 501. — Supplément des Chron. de Chassaneux, l. 14. — Duradier, Récréat. hist., p. 169.

était si scandaleuse, qu'un auteur contemporain rapporte qu'en les entendant, on se croyait dans les marchés publics.

A peine au milieu de ces désordres songeaient-ils à louer Dieu : ce devoir leur était si pénible, qu'il fallait, pour le leur rendre plus facile, entourer la prière de la licence des temps ; il fallait, par exemple, doubler leur pitance, ou instituer des régals et des fêtes ; afin, disait-on, que les moines ce jour-là fussent plus dévots à l'office, et qu'ils s'y rendissent de bonne volonté. A certains jours de l'année le chapitre de Notre-Dame, à Paris, ne voulait se nourrir que de jambons et de porc frais. Cet usage fut l'origine de cette fameuse foire aux jambons, qui datait depuis un temps immémorial au Parvis de la cathédrale (1).

(1) Legrand d'Aussy, notes sur le fabliau des trois Larrons, t. 5, p. 308.

Dans le dénombrement que l'abbé Heric fait des biens de son monastère et de sa vaisselle d'or , on lit que les treize fours établis dans l'un des fiefs de ce monastère devaient chacun trente gâteaux dans le temps des litanies (1). On trouve ce vœu singulier dans l'une des oraisons du temps : « Seigneur , faites en sorte que » nous ne soyons jamais réduits à boire de » l'eau (2). »

(1) *Chronicum Centulense*, l. 3, c. 3.

(2) *Fac ne potu puteali conveniat uti*. Le testament qui ne contenait pas des libéralités au profit de l'église , était déclaré nul comme testament imparfait et vicieux. Velly , t. 6, p. 144. — Les évêques et les gros abbés qui n'exigeaient pas le droit de coucher la première nuit avec la nouvelle mariée , droit que souvent ils réclamaient, ainsi qu'on l'a vu plus haut , le remplaçaient par un impôt levé sur les trois premières nuits des nouveaux mariés ; ce qui fait dire à Montesquieu que ce choix était bon , parce que les époux n'auraient pas été disposés à payer pour les nuits suivantes. Les époux étaient

L'ignorance était extrême, et il suffisait qu'un religieux eût plus de penchant que les autres à la piété ou à l'étude, pour se faire de ses confrères des persécuteurs et des ennemis irascibles, capables de tout pour s'affranchir d'un censeur importun (1). Pour satisfaire leur basse jalousie, ils distillaient leur venin sur toutes les réputations dont l'éclat pouvait les offusquer. On vit un moine de Saint-Germain d'Auxerre ramper le long des autels et des sépultures de son église, pour y effacer les inscriptions en vers dont Glaber les avait décorés (2).

Les prêtres, coupables de meurtres et

tenus d'acquitter cette taxe, sous peine d'excommunication. Voyez M. Fournel, *Histoire des Avocats*, t. 1, ch. 10, § 5, p. 112.

(1) *Ex Hist. Hasnon monast.*, ap. Bouq., t. 10, p. 110.

(2) D. Bouquet, *Recueil des Hist. de France*, t. 11, préf., p. 235.

de sacrilèges, étaient simplement privés de leurs bénéfices, tandis qu'on crevait les yeux aux pauvres varlets qui faisaient du bruit à la porte d'un monastère (1). Un moine de Beauvais, accusé d'avoir enlevé la femme d'autrui, fut seulement condamné à la rendre dans la quinzaine (2).

C'est contre de pareils excès et beaucoup d'autres, que le jeune Bernard eut le courage de se prononcer, avec la chaleur de l'indignation, dans une lettre qu'il écrivit à l'un de ses frères pour l'engager à sortir de Cluny, dont il craignait pour lui la contagion : il blâmait les mœurs de cette maison (3), ceux qui la composaient, s'en plaignirent amèrement ; mais l'intrépide Bernard fit, sous le titre de son apologie,

(1) *Epist.* 161, *ap. Chesnium*, p. 544. — *Epist.* 67, *ib.*, p. 508.

(2) Velly, *Hist. de France*, t. 4, p. 67.

(3) *S. Bern., epist.* 1, *cum not.* — *Mabill., notæ fus. in Apol.* — Fleury, l. 67, p. 369.

un tableau des abus et des dissolutions du clergé (1) ; il y dénonçait le luxe et les occupations mondaines de ces parjures, de ces apostats, si peu fidèles à leurs vœux d'humilité et de pauvreté.

Sa vigoureuse éloquence, et surtout l'exemple de sa vie, qui, plus que ses discours, accusait les désordres de l'église, attirèrent bientôt sur lui l'attention publique, et l'on admira à-la-fois son génie, son courage et ses vertus. A peine avait-il vingt-quatre ans, que déjà d'anciens évêques, touchés de ses remontrances, lui demandaient humblement des conseils et des règles de conduite (2).

A la mort d'Honorius II, il y eut un schisme à Rome entre Innocent et Anàclet ; nommés tous les deux à la chaire pontificale, ils voulaient s'y maintenir l'un et l'autre.

(1) S. Bern., *opusc.*, t. 1, p. 525, c. 10, 11, 12.

(2) Mabill., *ad mon.*, *ad opusc.* 2, S. Bern.

Le roi de France convoqua le concile d'Étampes pour y juger leurs prétentions (1). Après plusieurs séances, on convint de s'en rapporter à la décision de Bernard, qui siégeait, sans caractère public, parmi les princes de la cour et les puissances de l'église (2).

Il avait été lié autrefois avec Anaclet, et ce dernier, proclamé à Rome, soutenu par la noblesse et par le peuple de cette ville, et en possession de l'église de Saint-Pierre, comptait en outre sur l'appui des rois de Sicile et d'Angleterre (3). Mais Anaclet ne devait ces avantages qu'à son intrigue, tandis que le pape Innocent ne devait les suffrages de son parti qu'à sa

(1) Suger, *Vita Lud. Grossi*, p. 317. — *Vita S. Bern.*, c. 1. — Fleury, t. 14, l. 68, p. 420.

(2) *Vita S. Bern.*, l. 11.

(3) *Chron. Benev. et diplom.*, apud Baron. — *Chr. Cass.*, t. 4.

piété et à ses vertus éminentes (1). Bernard prononce donc en faveur d'innocent, et l'assemblée, persuadée par cet oracle, en ratifie la décision (2).

Bernard veut achever son ouvrage, en réconciliant avec l'église tous ceux que ce schisme avait écartés. Il traverse la mer pour arracher le roi d'Angleterre à la cause d'Anaclet. Le monarque hésitait encore, lorsque Bernard lui dit, avec cet ascendant qui soumet les cœurs les plus rébelles :
 « Que craignez-vous ? est-ce de commettre
 » une faute en obéissant au pape Innocent ?
 » *Ah ! songez seulement comment vous*
 » *rendrez compte à Dieu de vos autres*
 » *péchés, je me charge de celui-ci* (3). »
 A peine a-t-il convaincu le roi d'Angleterre,

(1) Fleury, t. 14, l. 68, p. 419. — Villefore, l. 3, n. 5. — Le P. Racine, Abr. de l'Hist. ecclés., t. 5, art. 8, p. 35, n. 2.

(2) Fleury, *ib.*, p. 421. — Concil., t. 10, p. 989.

(3) *Vita S. Bern.*, l. 11, c. 1.

qu'il revient en France, d'où il écrit à tous ceux qui soutenaient encore Anaclet. Ses lettres éloquentes et victorieuses étaient autant de foudres qu'il lançait, contre l'esprit de trouble et de sédition (1).

Témoins de son inébranlable fermeté, tous les opprimés qui, depuis long-temps, demandaient en vain justice, et dont la voix était étouffée par les menaces de leurs tyrans féodaux, viennent en foule s'adresser à ce défenseur du genre humain (2), que nulle puissance de la terre ne pouvait intimider. La cause des malheureux présentée par lui aux plus fiers potentats, triomphe de tous les obstacles; souvent les plus foudroyants adversaires de Bernard, restant atterrés après l'avoir entendu, ne pouvaient articuler un seul mot (3).

(1) *Epist.* 124, *S. Bern.* — *Epist.* 125, 126, 127.

(2) Fleury, t. 14, l. 68, p. 426.

(3) Il atterra avec tant de force Abailard, qui cependant passait pour le plus grand docteur de son

La ville de Pise l'invite à son concile. A son approche, tous les citoyens sortent de leurs murs pour contempler et féliciter ce grand homme; des évêques et des prêtres veillent à sa porte, afin de contenir la multitude (1): c'était l'arche sainte, l'arche des oracles et du salut, gardé par les lévites.

Bernard se rend à Milan, où le schisme poussait encore des murmures (2). Les Milanais volent à sa rencontre; ils sèment sur ses pas des fleurs et des feuillages, et baissent la poussière où la trace de ses pieds

temps, que celui-ci ne put répondre. Au surplus, les disputes théologiques de saint Bernard avec plusieurs de ses doctes contemporains, sont les moindres titres de sa gloire; et peut-être dans cette partie de sa vie ne s'est-il pas montré assez supérieur à son siècle. *Voyez Bern., epist. 190, opusc. 11. — Abail., Théolog., p. 991. — Fleury, t. 14, l. 68.*

(1) *Vita S. Bern.*, l. 11. — *Fleury, t. 14, l. 68, p. 466.*

(2) *Vita S. Bern.*, l. 11, c. 1, n. 9.

est empreinte (1). Il apprend, dans cette ville, que Lothaire et Conrad se disputaient l'empire; il interpose son autorité entre leurs dissensions, et juge d'un seul mot leur querelle importante. Il apprend que pendant la guerre de Pise on avait rempli de captifs les prisons de Milan où ils languissaient injustement, et d'un seul mot il fait tomber leurs fers.

La foule est émerveillée devant cet homme extraordinaire, dont la voix portait à l'âme un sentiment plein de mystère et d'amour, et qui semblait avoir plutôt les traits d'un ange que ceux d'un simple mortel.

Le clergé est attendri en admirant tant de jeunesse et tant de vertus; des larmes coulent de tous les yeux, en voyant la pâleur de cet être céleste, qui, dans sa faiblesse, accomplissait de si grandes choses; tous le suppliaient de régner parmi

(1) Fleury, l. 68, p. 468.

eux , en montant sur le siège épiscopal de Milan ; mais le royaume de Bernard n'est pas de ce monde , et , refusant cette dignité , il en fait revêtir Anselme , qui en avait été dépouillé pendant les derniers troubles de l'église (1).

A son retour d'Italie , Bernard passe en Aquitaine , où le duc Guillaume IX entretenait les désordres du schisme. A l'aide de ce prétexte , il commettait les plus coupables excès pour satisfaire sa vengeance et son intérêt personnel ; les plus douces réprimandes n'avaient pu fléchir le cœur de ce prince , qui avait juré une haine mortelle à l'évêque de Poitiers. Bernard va droit à lui , et l'engage à se réconcilier avec ce ministre de l'église. Guillaume ose résister ; alors Bernard , plein de la terrible éloquence des prophètes , marche à l'autel où fumait l'encens , et en

(1) Villefore , n° 20.

apportant l'hostie symbolique , il s'écrie avec véhémence : « Vous avez été sourd à » nos paroles et aux larmes de ce peuple , » voici maintenant le fils de Dieu qui vient » à vous , celui au nom duquel on fléchit » le genou dans le ciel , sur la terre et dans » les enfers , c'est votre juge ; votre âme » va tomber dans ses mains , osez donc le » mépriser comme ses serviteurs (1) ! »

Le duc , saisi d'un tremblement soudain , tombe aux pieds de son vainqueur ; Bernard le poussant du pied , lui commande de se tenir debout pour écouter le jugement de Dieu qu'il allait prononcer ; il lui ordonne ensuite d'aller donner le baiser de paix à son ennemi. Le souverain d'Aquitaine obéit à l'instant , mais rentré dans son palais , encore troublé des accents de l'étonnant Bernard , il fut saisi d'une fièvre délirante , et mourut peu de jours après.

(1) Fleury , t. 14 , l. 68 , p. 476.

Revenu dans sa retraite , Bernard jète les yeux sur les abus et les vices qui étaient encore à réprimer ; tantôt il écrit à un roi pour l'avertir de ses torts , et lui imposer la pénitence ; tantôt il instruit les ministres , les cardinaux et le pape lui-même de ce qu'ils ont à faire en telle ou telle occasion ; il adresse une exhortation aux templiers , et dans l'éloge qu'il fait de cette milice religieuse , l'âme héroïque de l'ardent Bernard laisse échapper une pensée de gloire et de triomphe (1).

Roger, roi de Sicile, soutenait une guerre injuste contre Rainulfe, duc de Pouille. Il avait porté le fer et la flamme dans les états de son ennemi. Les cris des peuples désolés ont fait tressaillir le cœur de Bernard ; il repasse en Italie , aborde le roi de Sicile, et lui prédit que s'il combat, il

(1) Opusc. 6, c. 1 et 3.

sera vaincu, et cette parole prophétique fut réalisée (1).

Anaclet était mort, mais les schismatiques avaient élu à sa place le cardinal Victor. Celui-ci était déjà revêtu des ornements pontificaux, lorsque Bernard vint le trouver au milieu de la nuit, et le conduisit aux pieds du pape Innocent pour qu'il déposât la tiare, et c'est ainsi que le schisme fut éteint (2).

Bernard n'avait encore que trente ans, et il n'y avait pas en Europe une seule église qui n'eût eu recours à ses lumières, pas une seule nation qui ne l'eût choisi pour médiateur, pas une seule puissance qui n'eût imploré son suffrage et son autorité (3). Fléau des hérésies, effroi des mauvais princes et des pontifes irréligieux

(1) *Vita S. Bern.*, l. 11.

(2) *Chron. Cass.*, c. ult.

(3) *Gibb.*, t. 11, ch. 59, p. 418, trad. franç. de M. Guizot.

qui recevaient humblement ses censures apostoliques ; missionnaire , prophète et saint, il avait arrêté par sa seule présence des armées victorieuses (1), et cependant il n'était encore qu'à la moitié de sa carrière.

Mais quand cet homme extraordinaire exerçait une si grande influence sur ses contemporains , quand il faisait déposer ou nommer les évêques et les magistrats, quand il voyait un de ses élèves monter, sous le nom d'Eugène, au trône du Vatican (2), lui simple et pauvre, vivait au fond du désert. Sorti de Citeaux avec quelques hommes pieux , pour chercher une humble solitude , il s'arrêta dans la vallée de Clairvaux , qu'on nommait alors la *vallée de l'Absinthe* (3), soit parce que cette plante

(1) Baronnus , ann. 1137.

(2) *S. Bern.*, *epist.* 257.

(3) Cette vallée est sur la rivière de l'Aube. Voyez Fleury, *Hist. ecclés.*, t. 14, in-4°, l. 66, p. 205. — Villefore, *Vie de St. Bernard*, p. 41.

y croissait en abondance , soit par la terreur que causait cet inculte séjour , repaire affreux où les voleurs se retiraient entre des rochers et des buissons (1).

Ayant comparé cet endroit à la caverne où saint Benoît avait été trouvé par des bergers , il voulut s'y fixer.

Défriché par les mains de Bernard et de ses compagnons , ce lieu perdit par degrés son horreur et son aspect sauvage ; mais il inspirait toujours une douce tristesse et une émotion qui faisaient couler des larmes involontaires (2).

Ah ! c'est dans le sein de la solitude qu'il faut contempler un grand homme ! S'il vit au milieu du monde , malheur à ses talents , malheur à ses vertus ! Il n'a pas seulement à craindre que l'attrait des grandeurs et les tentations de la fortune ne substituent des considérations sociales , et

(1) *Vita S. Bern.* — Fleury , lieu cité.

(2) Villefore , Vie de saint Bernard , p. 41.

d'ambitieux projets, aux libres inspirations de sa conscience. En supposant même qu'il reste incorruptible, pourra-t-il, lorsqu'il fut en butte à l'envie, à l'injustice, aux sourds complots de l'intrigue, lorsqu'il fut témoin des procédés pervers d'une génération insensée; ah! pourra-t-il encore sentir battre son cœur au seul nom de l'humanité, et se plaire à servir ceux qu'il apprit à mépriser? Quand les distractions, le tumulte, les soucis, dévorent ses rapides instants, pourra-t-il concentrer dans le foyer de la méditation le feu d'un talent qui s'évapore, et voir mûrir sous le ciel orageux où s'écoule sa vie inquiète, les fruits de l'étude qu'un tourbillon emporte dans leurs fleurs? Retrouvera-t-il l'élévation de ses pensées qu'il a laissé ramper si long-temps sur les sentiers battus de la multitude? Dompté par de nouveaux besoins, connaîtra-t-il encore cette indépendance, où l'âme se retranche, quand il le faut, et trouve un ressort puissant pour

se soustraire aux pièges du vice , et s'élancer vers la vertu ?

Il voit de trop près les hommes , et de trop près il en est vu. Dans ses relations habituelles avec ses contemporains , une foule de circonstances puériles et de détails vulgaires , associés au souvenir qu'il laisse , dissipe le prestige dont l'imagination l'avait entouré ; alors il perd de sa majesté aux yeux même de la postérité , qui ne le voit point assez hors du siècle , et dégagé des ignobles accessoires qui of-
fusquent une partie de son éclat.

Mais le grand homme est lui seul et lui-même dans le sanctuaire de sa retraite inviolable ; comme il n'en veut point aux honneurs et aux récompenses , sa modestie fait supporter son mérite , et sa simplicité l'a rendu respectable devant les rois qui , ne pouvant ni l'éblouir ni le corrompre , n'ont plus qu'à lui rendre hommage : pour lui , le présent , par une exception trop rare , est aussi impartial que l'avenir , et

lui paye, pendant sa vie, un tribut d'éloges qui presque toujours n'est déposé que sur le tombeau des citoyens illustres. Possédé du plus noble orgueil, celui d'influer sur le bonheur des hommes, sans daigner venir chercher au milieu d'eux le prix de ses généreux travaux ; celui d'être tout et de n'être rien, de remplir l'univers de sa gloire, et de n'habiter qu'un coin du désert, il ne s'est point fait l'homme d'une secte, d'un parti, d'une contrée, c'est l'homme de tous les siècles, de tous les pays ; il peut n'être point ou prince, ou ministre, ou magistrat, mais c'est un grand homme dont les leçons règlent la conduite des princes, des ministres, des magistrats ; comme l'invisible Divinité, il ne révèle son existence que par les merveilles de ses œuvres, et sa mâle éloquence, nourrie dans le mystère et le silence, ne déchire la nue où elle se cache que lorsqu'elle tonne et foudroie.

Roulez maintenant à votre gré, destinées

humaines, plus mobiles que l'onde ; vicissitudes de la grandeur et de la fortune , consternez à présent les amants de vos brillantes chimères ; le sage est calme et impassible au milieu des révolutions , son âme plane au-dessus de tous les évènements terrestres , sa pensée a surmonté les ruines....

C'était surtout dans les temps dont on trace ici l'histoire , que la retraite imprimait aux mortels illustres un caractère plus qu'humain. On croyait alors que l'éloquence et le savoir du cénobite étaient un des miracles de la religion à laquelle il s'était consacré , et l'on n'aurait pu concevoir comment un être qui ne voulait rien posséder sur la terre eût pu , du fond du désert , dicter la conduite des nations et des rois , si Dieu dans un secret entretien ne l'eût pas fait l'interprète de ses volontés.

Aussi l'empire qu'un tel personnage obtenait sur son siècle , l'élevait-il au-dessus de toutes les puissances temporelles. Sans trésor , sans force , et sans autre appui que

sa confiance en Dieu , il gouvernait à son gré des générations entières.

En ces temps-là devait-on agiter dans une diette , dans un concile , des intérêts de la plus haute importance pour la prospérité des états ou pour le triomphe de la foi ? il en était instruit , soit par le récit de quelques voyageurs égarés sur ses bruyères , soit dans un songe prophétique , soit par quelques lignes tracées miraculeusement sur le granit des rochers voisins , ou par le message que laissait échapper du haut des airs la colombe fatiguée. Frappé des grands résultats qu'une telle délibération peut avoir sur la constitution politique et morale du royaume , il en saisit tous les éléments et se forme une opinion décisive qu'il revêt des charmes de l'éloquence , en errant sur les mousses odorantes de sa thébaïde. A chaque pas qu'il fait le long des forêts sonores , et sur les bords du torrent que le soleil enflamme de ses derniers feux , il sent affluer dans son esprit des

expressions hardies, élevées, neuves et profondes, des images pleines de mouvement et de grandeur; rien ne le trouble, tout entretient ses conceptions dans la magnificence d'une nature où l'on entend pour tout bruit le vent dans les feuillages et l'onde contre les récifs. Ce n'est pas assez pour lui d'être énergique et véhément, il veut des pleurs et non des applaudissements; il veut attendrir bien plus qu'étonner. Eh bien! heures paisibles des nuits, si propices au recueillement d'une âme tendre! astre ami de la terre, qui plus rapproché d'elle que les autres constellations, cherches à éclairer de tes pâles rayons ceux que le génie ou le malheur arrachent au sommeil, versez dans le sein du fervent orateur une mélancolie aussi douce que sa vertu! Oh! qu'il est sublime, lorsqu'attendri par l'espoir d'être utile à tout un peuple, il rêve dans le silence et dans l'extase, et quand ses yeux levés au firmament se remplissent de larmes qu'il ignore! C'en est

fait, un discours qui ne périra point dans la mémoire des hommes est prêt à s'échapper de ses lèvres inspirées. Dès l'aurore, il se rend vers la cité où l'on s'assemble ; ce front vénérable que d'abjectes passions n'ont point tourmenté, ces traits que la paix du cœur et la contemplation ont presque divinisés, tout en lui commande le respect et la confiance. Il monte à la tribune, où s'étaient déjà succédé vingt docteurs qui, selon la scolastique épineuse et bizarre de ces siècles, ne disputaient que sur de vaines subtilités. Le solitaire parle avec calme, parce qu'il n'est point gêné par la misérable inquiétude de l'amour-propre ; avec onction et abondance, parce qu'il est convaincu, et que son opinion remplit toute sa conscience. Sa parole renverse en courant les puériles argumentations et les sophismes spécieux de la controverse (1). La poussière de l'école, les

(1) Deslandes, Hist. crit. de la Philos., liv. 4,

nuages d'une dialectique obscure , se dissipent devant la lumière qu'il présente ; l'évidence et la raison l'emportent sur l'opiniâtreté des rhéteurs. Mais c'est peu de convaincre , il entraîne , il attendrit ; l'émotion visible qui l'exalte , échauffe , embrase tous les cœurs ; l'incendie des larmes se communique en un instant à la foule attendrie , et la leçon donnée au genre humain doit hâter sa civilisation , et concourir à sa félicité.

L'enthousiasme qu'il excite transporte l'auditoire ; les princes espèrent , à force de trésors et de dignités , s'attacher un si beau génie , pour lui faire composer leur panégyrique et les annales de leur règne ; les pères du concile , les membres des corporations théologiques et savantes , veulent lui adresser des diplômes et l'inviter à

ch. 22 , n^o. 7. — Crevier , Hist. de l'Univ. de Paris ,
l. 2 , § 2. — *Collect. Veter. scrip. Marten. et Durand* ,
t. 2.

venir disputer avec eux sur les graves questions des *universaux* (1), sur les sciences que doivent comprendre le *trivium* et le *quadrivium* (2). Ils veulent lui demander où était Dieu avant la création du monde ; si en engendrant son fils , il s'est engendré lui-même ; si Jésus-Christ pouvait prendre le sexe féminin , si l'idée des choses était différente des choses mêmes (3), et cent

(1) Camusat, in *Antiq. Tricass.*, etc. — Bayle, Dictionn. crit., v°. *Abailard*. — Dupin, Bibl. des Antiq. ecclés., 12^e siècle. — Andrés., *Orig. e progress.*, c. 11 et seq.

(2) Le *trivium* était le premier cours d'études ; il comprenait la grammaire, la rhétorique et la dialectique. Le *quadrivium* était le second cours d'études, qui embrassait les arts libéraux. Voyez Roquefort, Glossaire de la Langue romane, tome 2, lettre T et lettre Q.

(3) Voyez le livre des Sentences de Pierre Lombard, liv. 1, sect. 4 et 6 ; liv. 3, sect. 12. — *San Raphael, Piemontesi illustri*, t. 1. — *Hiamb. Corniani, i Secoli della letteral.*, etc., t. 1, p. 133.

autres solutions , qui tout abstraites et futiles qu'elles paraissent , causèrent des dissensions et des meurtres , formèrent des sectes fougueuses , et furent la matière de thèses et de commentaires seuls capables de remplir une grande bibliothèque (1).

Hommes d'un jour ! respectez assez le vrai mérite , pour ne point prétendre l'assimiler à vous ! celui que vous cherchez s'est dérobé à vos empressements. Déjà , pour retourner dans sa retraite inconnue , il traverse sur la pirogue du pêcheur la rivière qui borde sa solitude , sans penser à l'admiration qu'il cause. Il se plaît , comme un simple enfant , à regarder les violettes du rivage , et le héron qui se tient parmi les roseaux.

(1) Le seul livre des Sentences de Pierre Lombard compte deux cent quarante-quatre commentateurs. Voyez le P. Racine, Hist. eccl. , t. 5, art. 11, p. 141.

Cependant ses avis sont devenus des bienfaits, la réputation de son expérience et de son savoir se répand au loin ; il est à son insu l'objet de l'entretien général. Eh ! quel est donc, se dit-on, quel est cet homme surprenant dont on raconte toutes ces choses ? Ceux qui briguent ses suffrages et observent ses préceptes, sont riches en domaines et en clientelles, et lui a été vu couvert d'une simple bure et descendant seul de la colline isolée ? Ses éloges partent de tous les cœurs, son image décore les palais, la beauté toujours éprise de la gloire, soupire en proférant son nom ; les rois seraient honorés de le voir à leur table, et tandis que mille vœux l'appellent, assis peut-être à cette heure au pied d'un peuplier, il partage son repas frugal entre les fauvettes et les mésanges.

Quelques mois après, des pèlerins et des chevriers causant ensemble dans le carrefour d'une grande ville, captivent la foule par un récit extraordinaire. Ils disent que

vers le mont Saint-Enard, sous les arbres lugubres du Sappé, un jeune homme infortuné, pâle et les yeux hagards, est venu dévoré par le remords, se jeter dans le sein du solitaire qui avait paru dans l'assemblée des peuples, et qu'après l'avoir entendu, le pénitent vagabond releva son visage trempé de larmes, et sourit d'un air consolé.

A quelques mois de là, des pêcheurs attroupés vers le pont, à l'arcade rompue, apprennent au sénéchal et au grand échançon qui faisaient halte avec leurs gens, que dans l'asyle de ce même solitaire on a trouvé sa dépouille mortelle couverte de palmes et de jacinthes, que les infirmes allaient toucher ces vêtements et revenaient guéris, que toute la nuit on avait entendu des voix célestes, et vu des lumières éblouissantes.

Voilà ta vie et ta mort, être sans tache, être aussi pur que le plus pur rayon du jour !
Le souffle corrompu du monde n'a pas flétri

les lys de ta gloire solitaire; l'imagination t'a toujours admiré dans un lointain auguste, et ne t'a point ravalé au niveau de l'humanité, dont tu n'offris jamais les tristes marques et les faiblesses. O toi! qui n'as été grand que forcé par ton génie, et non point pour faire servir ta renommée à de présomptueux desseins, voilà ta vie, ta mort et ton immortalité! Tu n'es pas une créature idéale, une vaine image tracée par un écrivain sensible; tu es le modèle des Benoît, des Bruno, des Norbert et de l'éloquent cénobite de Clairvaux, ce disciple des chênes et des hêtres, l'oracle de son siècle et l'arbitre des rois.

Mais ce qui redoublait encore l'étonnement de ceux qui voyaient Bernard, c'est qu'ayant reçu de la nature une faible complexion, une santé variable et chancelante, il pût à-la-fois se livrer aux travaux d'une étude continuelle, et vivre dans les austérités de la pénitence (1).

(1) *Vita S. Bern.*, c. 7, n. 52.

Un pain amer pétri avec l'orge et l'ivraie, des feuilles de hêtre bouillies, quelques racines, étaient sa seule nourriture (1). Il priait nuit et jour et debout; ses membres délicats étaient couverts d'un cilice, une simple natte était sa couche, et pour tout logement il n'avait qu'un toit de feuillages en été, et dans les mauvais jours une cellule que traversaient le vent du nord et les froides pluies d'automne (2). Son corps débile rebutait une vie aussi dure, et rejetait ses tristes aliments (3); mais la pâleur, les maladies, les souffrances aiguës, ne pouvaient le contraindre à tempérer toutes ces rigueurs; à chaque instant il fléchissait sous le joug qu'il se plaisait à porter, et les témoins de son sacrifice le comparaient à un agneau attaché à la charrue (4).

(1) *Vita S. Bern.*, l. 1, c. 9. — Fleury, l. 66, p. 204 et 206.

(2) Villefore, *Vie de S. Bernard*, p. 44.

(3) Guill., *Vita S. Bern.* — Fleury, lieu cité.

(4) Fleury, *ib.*, page 233.

C'est cependant au milieu de toutes ces douleurs qu'il composa des traités, des discours sublimes, et plusieurs volumes d'épîtres ; qu'il entreprit de nombreux voyages en Italie et en Allemagne ; qu'il fonda cent soixante monastères, et qu'il gouverna pour ainsi dire l'Europe entière par la force de son esprit et l'autorité de sa vertu (1).

Ah ! quelle émotion, quels transports ne devaient pas exciter parmi les peuples cet être surnaturel, lorsqu'il sortait du fond du désert, inspiré par les grandes vérités dont il s'était rempli dans ses méditations contemplatives (2) ?

(1) Guill., *Vita S. Bern.* — Villefore, Vie de S. Bernard, l. 1, 2 et 3, vol. in-4°. — Gibbon, t. 11, c. 59, p. 418.

(2) *Vita prima*, l. 1, c. 2, p. 1252 — *Vita secunda*, c. 16, n. 45, p. 1583. — M. Garat, Eloge de Suger, t. 2, p. 558 du Recueil d'Eloges, publié en 1812, à Paris, chez Chaumerot, libraire, 2 vol. in-8°.

Sur ses nobles traits, dont l'abstinence et les larmes n'avaient pu éteindre l'admirable beauté, une divine espérance se trouvait confondue avec les ombres d'une indicible mélancolie, et tous les cœurs étaient pénétrés de respect et d'admiration (1).

Les habitants des villes et des campagnes venaient en foule lui demander sa bénédiction ; on lui présentait les aveugles, les sourds, les muets, les moribonds ; et si l'on en croit les annales du temps, il les guérissait avec une seule parole (2). Il est certain que Bernard, nourri des saintes écritures et des préceptes de l'évangile, pensait

(1) *Vita Lud. II*, c. 5, n. 25 et seq. — Le P. Racine, *Abrégé de l'Hist. eccl.*, l. 5. p. 49, n° 16, et p. 50.

(2) *Vita Lud. II*, c. 10; l. 6, c. 6, l. 3. — Otto Fris., *Gest. Frid.*, c. 59. — Le P. Racine, lieu cité. Philippe, archid. de Liège, qui accompagnait saint Bernard dans un de ses voyages, fit une relation des miracles de ce saint ; il en compte jusqu'à trente-six par jour.

qu'avec de la foi on était capable de tout (1). Il se rappelait que Jésus-Christ avait dit à ses disciples qu'avec cette vertu on pouvait transporter les montagnes : il disait aux malades et aux infirmes , *vous êtes guéris* ; et souvent ils l'étaient, parce qu'ils croyaient l'être.

La seconde croisade fut pour le solitaire de la vallée d'Absinthe une nouvelle occasion de faire admirer ce don de la parole qui seul eût suffi pour le mettre au-dessus de tous ses rivaux (2).

Ce n'est pourtant pas lui, comme le disent les historiens, qui conseilla cette expédition fatale, dont peut-être son génie ne s'était point dissimulé les dangers. Quand on lui proposa d'inviter les peuples chrétiens à se

(1) *Vita S. Bern.*, c. 9, 43. — Fleury, t. 14, l. 66, p. 254 et suiv. ; l. 68 et 69, p. 462, et l. 69, p. 642.

(2) *Joannes Vifoduranus, Chron., ap. Eccard.*, *Corpus, Hist. medii ævi*, t. 1, p. 1746.

liguer une seconde fois , Bernard , quoique peu accoutumé à agir d'après les sentiments d'autrui , crut devoir en cette occasion déroger à ses habitudes indépendantes , et il déclara qu'il fallait soumettre cette importante entreprise à la décision du pape (1).

A la vérité , lorsque Eugène III eut applaudi à ces armements religieux , Bernard sut en hâter l'exécution ; jamais il ne fut même plus éloquent et plus persuasif qu'au parlement de Vezelai , où il prêcha cette seconde croisade (2). Après l'avoir entendu , le roi qui était près de lui se prosterna à ses genoux en implorant l'honneur de recevoir la croix de ses augustes mains. Les princes

(1) *Vita S. Bern.*, l. 5, c. 4. — Fleury, t. 14, l. 69, p. 616.

(2) Velly, Histoire de France, tome 5, p. 122. — Manriquez, *Vita S. Bern.*, c. 4. — Othon de Frisingen dit que saint Bernard était regardé par les peuples de France et de l'Allemagne comme un prophète et un apôtre. *Oth. Fris., de Gestis Frederici imperator.*, l. 1, c. 34.

et les seigneurs imitèrent l'exemple du monarque. Bernard leur partagea son manteau, et ils en firent des croix qu'ils placèrent avec vénération sur leurs vêtements.

Il parcourut ensuite l'Allemagne pour y concilier quelques potentats, et pour engager l'empereur Conrad à joindre ses drapeaux aux bannières de Louis-le-Jeune.

Il prêcha la croisade dans les villes et les campagnes, et l'élocution de ce missionnaire était si poétique et si véhémence; son accent, ses gestes et ses regards étaient si expressifs, que les peuples flegmatiques d'Allemagne répandirent des ruisseaux de larmes, bien qu'ils n'entendissent pas le langage de l'orateur. On ne put résister à ses exhortations, et l'on embrassa le projet des croisades avec autant d'empressement qu'on avait témoigné d'insouciance pour ce voyage avant d'avoir entendu le héros chrétien (1).

(1) Oth. Fris., *de Gestis Fred.*, c. 59. — Fleury, *Hist. eccl.*, t. 14, l. 69, p. 625.

Le zèle qu'il excita devint même en quelques endroits une véritable frénésie. A Cologne et à Mayence des fanatiques crurent devoir préluder à la croisade en exterminant les juifs (1). Bernard indigné s'empressa d'arrêter leur fureur aveugle. *Arrêtez, cruels, arrêtez, s'écrie-t-il, le triomphe de la religion n'est point d'égorger, mais de convertir; l'église ne doit employer pour ses armes que les prières et la raison* (2).

Plusieurs faits prouvent que cette âme fougueuse et pleine de flamme, n'était point étrangère aux doux sentiments de la nature.

(1) Oth. Fris., 1.

(2) *Opera S. Bern.*, *epist.* 365, p. 329. — Saint Bernard, qu'on a taxé d'ambition et de fanatisme, recommandant au cardinal d'Emery une affaire à laquelle il s'intéressait vivement, lui écrivait : « Faites ce que vous pourrez, sans toutefois donner atteinte aux lois de la justice; car dès qu'il s'agit de les violer, regarder seulement un ami, devient un crime. » *Opera S. Bern.*, t. 1, p. 34, *epist.* 15. — *Vita S. Bern.*, l. 6, c. 1.

Le chef-d'œuvre de ses écrits est l'éloge funèbre de son frère; et il exprima sur son tombeau les seuls regrets que les affections humaines ayent pu lui arracher ouvertement (1).

Il avait une prédilection remarquable pour le Cantique des Cantiques. Les scènes d'amour et de volupté dont cette poésie orientale est remplie ne paraissaient, il est vrai, à ce religieux commentateur, qu'un symbole mystique des plaisirs qu'on goûte en adorant l'Éternel (2); mais du moins le charme qu'il éprouvait à cette douce lecture, et les divers opuscles qu'elle lui inspira, prou-

(1) Serm. 26, n. 5. — Fleury, t. 14, l. 68, p. 512.

(2) *Opera S. Bern.* — Saint Bernard prenait le Cantique des Cantiques pour un traité pratique de l'amour divin : cette pieuse interprétation rappelle que les dévots musulmans, très-faciles à édifier, regardent aussi comme un traité de l'amour divin les œuvres d'Hafiz, le poète le plus licencieux de la Perse.

veront toujours que si Bernard avait quelquefois le zèle amer des prophètes et la gravité des premiers solitaires de l'Orient, il gardait au fond de son cœur un secret de tendresse et de sensibilité qui lui coûta peut-être bien des larmes qu'on ignore.

Suger mérite à son tour un tribut de reconnaissance et d'admiration; l'éloge de ce grand homme peut également inspirer l'éloquence et la poésie.

Selon un touchant usage souvent pratiqué au douzième siècle (1), Elimand, vieillard obscur et pauvre, conduisit aux pieds des autels de Saint-Denis, son enfant à peine âgé de dix ans; après avoir versé une larme d'adieu sur l'innocent qu'il consacrait à l'Eternel, il se retira en soupirant, et disparut pour toujours (2).

(1) Hist. génér. des Cérém. relig., t. 7, p. 274.—
D. Bouquet, Recueil des Hist. de Fr., t. 11, p. 396.

(2) Suger, *Constit. 1 et Testam.* — Félibien,
Hist. de S. Denis, p. 152.

Dieu agréa l'orphelin , et il en fit le grand Suger.

L'abbé de Saint - Denis ayant reconnu d'heureuses dispositions dans cet enfant abandonné , en prit un soin paternel , et cultiva son esprit.

Les études étaient alors bornées aux puériles subtilités de la scolastique , et aux commentaires plus ou moins abstraits des passages des livres saints ou des pères de l'église. On dédaignait , pour les absurdes productions des temps modernes , pour des légendes , des sermons ou des relations superstitieuses , les divins écrits de l'antiquité. Mais Suger les a devinés au milieu du fracas gothique et poudreux des manuscrits de l'abbaye ; il a découvert les œuvres d'Horace , de Cicéron , de Tacite ; son esprit , engourdi par des études assoupissantes , s'électrise et s'enflamme à la lecture de ces modèles (1).

(1) *Gentilium verò poetarum ob tenacem memo-*

Maintenant que l'admiration générale préconise ces livres devenus classiques et élémentaires de toute littérature ; maintenant que nos instituteurs nous familiarisent dès notre première jeunesse avec leurs beautés exemplaires, et qu'il n'est plus permis d'ignorer Virgile , Horace , Cicéron , Tacite ; les connaître n'est point sans doute la preuve d'une intelligence supérieure ; mais si l'on se rapporte au siècle où vécut Suger , on avouera qu'il fallait à ce jeune ami des lettres , un goût inné , un sentiment exquis du vrai beau , pour trouver sans guide et sans avis les chefs-d'œuvre de l'esprit humain , pour les arracher au chaos du moyen âge , en faire l'objet favori de ses veilles et de ses méditations (1).

riam oblivisci usquequaque non poterat , ut versus horatianos usque ad videnos , sæpè ad tricenos memoriter recitaret. Vita Suger. , l. 1 , n. 4.

(1) C'est par suite de son goût pour l'étude que Suger engagea Louis-le-Gros à fonder les écoles de

L'époque où parut Suger était pleine de ténèbres et de superstitions ; de son temps, et bien des années encore après lui , un livre était une chose fort rare. Grece , comtesse d'Anjou , donna pour un recueil d'homélies deux cents brebis , un muid de froment, un de seigle, un de millet et douze peaux de moutons. Louis XI ne put emprunter un petit volume qu'en déposant de la vaisselle d'argent , en présentant un seigneur pour caution , et en comptant une très-forte somme. On sent qu'à ce prix , et avec ces onéreuses formalités , il était très-difficile de se composer une bibliothèque ; c'était une chose si admirable de savoir écrire et lire , que de pareils

la cathédrale et de S. Victor , qui bientôt devaient concourir à fonder l'université. Voyez Pasquier , Rech. sur la France , l. 3, ch. 29 , p. 274. — Ce fut lui aussi qui forma le premier corps d'histoire , en rassemblant avec ordre et méthode tous les titres obscurs et les vieilles annales sous le nom de *Chroniques de Saint-Denis*.

L'institution des Cours d'amour a donné lieu à une foule de pièces bizarres que l'on suppose émanées de ces galants tribunaux. Voici quelques-uns des actes attribués à cette singulière juridiction : nous ne les rapportons que parce qu'ils donnent une idée de l'esprit du temps.

Assignation d'un amant à sa maîtresse.

« L'an de persévérance, le neuf du mois d'assiduité, en vertu des contraintes du bureau d'amour, et à la requête de Tircis, amant fidèle, demeurant rue du Sacrifice, paroisse de Sincérité, à l'enseigne de la belle Passion, où il s'est domicilié ; j'ai Nicolas de Bonne-Foi, huissier audiencier ordinaire, immatriculé, exploitant par tout le royaume de Tendresse, l'un des officiers de Cupidon, juge de l'île de Cythère, soussigné, donné assignation à demoiselle Phylis, fille de cruauté et de tyrannie, en son domicile, rue des Rigueurs, paroisse de Dureté, à l'enseigne du Cœur de Rocher, parlant à son aimable personne, à comparoir, deux heures de relevée, en la chambre d'engagement, par-devant monseigneur Cupidon, prince de la Constance, lieutenant-

» général de la Fidélité, marquis de la Complai-
 » sance, scul juge du royaume d'amour; pour se
 » voir condamner ladite Philis, et par corps, à
 » donner dans le jour, et sans délai, son cœur
 » audit Tircis, conformément à la promesse ver-
 » balc qu'elle en a faite; lui déclarant que, fautc d'y
 » comparaître, elle sera atteinte et convaincue du
 » crime d'infidélité; que défenses lui seront faites
 » à l'avenir de plus hanter personnes du sexe mas-
 » culin, s'en étant rendue indigne; sur les peines
 » portées par les ordonnances et réglemens du
 » royaume d'amour; et en outre, pour l'infidélité
 » par elle commise, et avoir faussé sa promesse
 » audit Tircis, qu'elle sera pareillement condamnée
 » à une insensibilité perpétuelle; et à cette fin,
 » permis audit Tircis de donner son cœur à qui bon
 » lui semblera; comme de raison, requérant dé-
 » pens, dommages et intérêts, attendu les chagrins
 » et inquiétudes causés par ladite demoiselle audit
 » Tircis, et lui ai déclaré que M. Charles Lai-
 » mant, procureur, occupera pour ledit Tircis,
 » en la chambre du bureau d'amour, et ai, à ladite
 » demoiselle, parlant comme dessus, laissé copie
 » de la présente, pour sûreté du tout. Contrôlé en
 » l'ile de Cythère, au bureau de l'Amitié, le jour de
 » la Discorde, l'an de Rupture. »

Bail à terme.

« *La belle Chloris, bourgeoise de la ville de Chypre, loue pour dix ans l'Amour; et Daphnis, aussi bourgeois de la ville de Chypre, un cœur à elle appartenant, etc.*

Ces actes insipides et ridicules, que plusieurs auteurs ont donné comme des pièces singulières et curieuses, se trouvent dans le *Conservateur*, septembre 1758, dans le tome 97 des *Nouveaux Choix de Mercure*, et dans la *Bibliothèque des Romans*, novembre 1785.

NOTE, 4, PAGE 66.

Si durt cette vie et ces amourettes, grant pièce (long-temps) jusques à tant que le plus de ceux en furent morts et péritz de froit, car plusieurs transissaient de pur froit, et mouraient tous roydes de lez leurs amyss, et aussi leurs amyess de lez eulx. En parlant de leurs amourettes, et en eulx mocquant et boudant, de ceux qui estaient bien vestus; et aux autres il convenait de sirrer les dents de cousteaux et les chauffer, et frotter au feu comme rïdes et engellez.... Si ne-doubte-point que ces Galois et Galoises qui moururent en cet estat, ne soient martyrs d'amour, etc. (Voyez le chevalier de la Tour, dans l'ouvrage de M. La

curne Sainte-Palaye, *Mém. sur l' Anc. Chev.*, t. 2, pag. 62.)

En hiver, dit le même auteur, une petite cotte simple et une cornette longue et mince composait tout leur vêtement; dans cette saison rigoureuse, c'eût été une honte de trouver du feu dans leurs maisons; il n'y avait alors dans la cheminée que de la verdure. Durant l'été, ils allumaient de grands feux, où ils se chauffaient vêtus d'amples manteaux et de chapperons doublés, etc. Voyez Lacurne de Sainte-Palaye, lieu cité.

NOTE 5, PAGE 74.

Tous les chants de ce Troubadour sont empreints de sa passion romanesque. *J'aime*, dit-il, *un objet que je n'ai point vu, à qui je n'ai pu expliquer mes sentiments, ni demander l'explication des siens. Mais, je le sais, parmi les beautés sarrasines, juives ou chrétiennes, il n'en est aucune qui l'égale...* Chaque nuit je m'endors plein de son image, et des songes enchanteurs s'offrent à moi. Le réveil, hélas! dissipe cette illusion; je n'ouvre les yeux que pour apprendre qu'il m'est impossible de la voir; je me souviens alors qu'elle habite une terre étrangère, qu'un espace immense me sépare d'elle..... Cet espace, je le franchirai; mon voyage pourrait-il

n'être pas heureux ; amour sera mon guide ?... Celle que j'adore me verra donc avec un bourdon de pèlerin et un habit de toile. Ah ! si pour l'amour de Dieu elle daignait m'accorder l'hospice dans son palais !... Non , il suffira à mon bonheur d'être prisonnier chez les Sarrasins ; je serai plus près des lieux qui la possèdent. O mon Dieu , transportez-moi dans ses jardins ou dans ses appartements ; faites du moins que je la voye..... C'en est fait , je pars ; puisse-je seulement ne pas mourir avant qu'elle ait su ce que l'amour m'a fait entreprendre !

NOTE 6 , PAGE 122.

Marie de France est Française, ainsi que l'indique son nom ; cependant elle quitta la Normandie, où elle était née, et passa en Angleterre , qu'elle adopta comme sa seconde patrie ; elle composa tous ses ouvrages dans cette île , qu'elle habita jusqu'à sa mort. C'est donc une assez grande licence de ma part que de la faire assister dans la Cour d'amour de Romanin , où elle ne parut jamais. Toutefois on me pardonnera cette petite inexactitude , puisqu'elle m'offre l'occasion de dire quelque chose de cette femme célèbre, la première de son sexe qui ait fait des vers français. Nous savons peu de chose de sa vie ; ses nombreux ouvrages ne donnent aucune par-

ticularité à cet égard. Les Trouvères anglo-normands gardent le silence sur la femme qui les illustra par ses talents, et qui osa faire entendre aux rois, et aux princes de son temps, de courageuses vérités. Cependant, d'après les renseignements recueillis dans quelques écrivains, on peut dire de Marie de France qu'elle naquit aux premières années du XIII^e siècle. Lorsque Philippe-Auguste se rendit maître de la Normandie, plusieurs familles normandes, attachées par affection ou par instinct aux Anglais, s'expatrièrent avec ces derniers. Marie de France appartenait à l'une de ces familles; elle reçut une éducation brillante et solide en Angleterre, et devint savante en peu de temps, dans la littérature latine et dans les langues armorique et anglaise. Ses poésies furent reçues avec enthousiasme des nobles et des dames de la Grande-Bretagne, et l'on doit le croire d'autant mieux que ce succès est attesté par *Denis Pyrames*, le seul poète anglo-normand qui ait parlé de Marie, dont il était le contemporain et le rival.

Les premières productions de Marie de France sont une collection de lays en vers français. Ces lays, qui se trouvent en petit nombre dans les mss. de la bibl. royale, et en grande partie dans le *Museum Britannicum*, renferment les prouesses et les aventures galantes de quelques vaillants cheva-

liers; Marie de France en puisa Les sujets dans les romans de chevalerie des anciens Gallois ou des Bas-Bretons. Marie joignait beaucoup de goût à une grande sensibilité. Le titre seul de quelques-uns de ces lays suffit pour donner une idée de son penchant aux idées romantiques, *le Lay du Chèvre-feuille*, *le Lay de l'Épine*, *le Lay du Fresne*, *le Lay des Deux Amants*, etc., laissent dans l'âme du lecteur un doux sentiment de mélancolie. La plupart des Biographes, et notamment *Fauchet*, *la Croix du Maine*, *du Verdier*, *Pasquier*, *Massieu*, n'ont rien dit des lays de Marie de France; ils paraissent n'avoir connu que ses fables. Cette production de Marie de France, est en effet son premier, son plus beau titre de gloire; ses apologues sont écrits avec une grâce piquante, un aimable enjouement, dont le secret fut transmis à La Fontaine, qui probablement étudia davantage Marie de France, qu'Esopé et Phèdre; c'est l'opinion judicieuse de M. Roquefort, qui prépare une excellente édition de ces fables, avec des notes, que sa grande connaissance de nos antiquités rendra fort intéressantes. Je renvoie à ce savant pour connaître davantage Marie de France.

Clémence Isaure , riche héritière des comtes de Toulouse , naquit au milieu du XV^e siècle ; elle aimait les lettres , et dota de ses bienfaits le collège de la gaie science de Toulouse , où l'on décernait annuellement les fleurs du savoir ; en sorte qu'on la regarde généralement comme la fondatrice des Jeux Floraux. Cependant l'institution des Jeux Floraux existait long-temps avant cette fille célèbre , ainsi qu'il résulte des registres de la ville de Toulouse. Plusieurs auteurs ont contesté l'existence de Clémence Isaure , et ont traité de fable tout ce qu'on a écrit sur elle. M. Lacurne , dans un discours prononcé au conseil de la ville de Toulouse , prétendit faire prévaloir cette opinion , et prouver que la ville de Toulouse et les Capitouls pouvaient seuls revendiquer l'honneur d'avoir fondé et enrichi l'institution des Jeux Floraux. Il est vrai que Caseneuve , dans son *Traité de l'Origine des Jeux Floraux* , ne dit rien de Clémence Isaure , que Laloubère semble hésiter à reconnaître cette bienfaitrice des poètes Tolosains , et que Lafaille et Catel ne lèvent point ces doutes ; mais le silence que gardent ces écrivains , est bien suffisamment compensé par les mille et mille autorités qui garantissent la munificence et

le mérite de la fille des comtes de Toulouse. *Jean Bodin*, *Drandius*, *M. de Thou*, *Pierre Dufaur* (dans son *Agonisticæ*, l. 3, p. 312); *Alexandre Bodius*, poète écossais (dans un recueil de poésies latines); *Papire Masson Godolin* (dans ses poésies gasconnes); *Barthélemi de Gramont* (dans son *Histoire de France* imprimée en 1643); *Du Boulay*, *Hist. de l'Univ. de Paris*), *etc.*, *etc.*, parlent tous avec plus ou moins d'étendue de Clémence Isaure, et la regardent ou comme la fondatrice, ou comme la bienfaitrice des Jeux Floraux. Mais ce qui parle encore mieux de l'existence de cette aimable savante, c'est sa statue, placée par les Capitouls dans le grand consistoire de Toulouse; c'est l'inscription gravée au pied de cette statue, et dans laquelle vit l'éternel souvenir de ses bienfaits; c'est le mausolée qu'on lui érigea au temple de la Daurade, et qui ne disparut qu'en 1549. (*D. Vayssette*, *Hist. du Languedoc*, t. 4, p. 566, aux notes.) C'est cet usage, dont la tradition subsiste encore, et qui entraînait le peuple de Toulouse sur ce tombeau célèbre, pour y répandre des roses. (*Voyez* dans les arch. de Toulouse, les procès-verbaux depuis 1515 jusqu'en 1641.) C'est enfin un grand nombre de délibérations solennelles, d'actes authentiques et d'éloges prononcés en public, qui tous ont pour objet de constater les vertus, les talents, les bien-

faits de Clémence Isaure. (*Voyez* le registre rouge, fol. 291, 114, 226, 251, 257, 271, 282, 319, 327, 341. — Les lettres-patentes de 1694, et l'édit de 1773 d'août, en faveur des Jeux Floraux.) Guillaume-Benoît, jurisc., conseiller de Toulouse, en 1500, parle dans la deuxième partie de son ouvrage, des bienfaits de Clémence Isaure. Par les statuts des Jeux Floraux, l'éloge de cette femme doit être prononcé annuellement. Cette obligation fondamentale a donné naissance à une volumineuse collection d'éloges. Antoine Vinhalibus prononça le premier en 1526, et depuis on en composa chaque année.

TRENTE-QUATRIÈME RÉCIT.

NOTE 1^{re}, PAGE 177.

Quelques auteurs ont cru voir dans le règne de Louis IX un beau sujet de poème épique, mais je ne pense pas qu'aucun des événements de ce règne, du reste si admirable par les vertus et les malheurs du saint roi, réunisse les qualités requises pour le sujet d'une épopée. Ce qui a fait penser le contraire à plusieurs littérateurs, c'est probablement le poème de Saint-Louis par le père Lemoine que l'on a, ce me semble, vanté outre mesure. Il serait injuste, sans doute, de contester à ce jésuite du mérite et peut-être même le génie poétique. Mais si

quelquefois il fait pressentir Corneille, par la hauteur de sa pensée et l'élévation de ses sentiments, il offre, presque à chaque page, des fautes de goût et les grossièretés d'une langue qui n'était pas encore entièrement purgée des dialectes et des locutions barbares. Ces vices de composition qui nuisent de loin en loin à l'effet sublime que produisent les scènes admirables du premier tragique français, rendent tout-à-fait insupportable la lecture du poème de Saint-Louis.

Quant à la conception de cet ouvrage, elle pèche encore plus, contre les règles du goût, que la versification elle-même.

Et d'abord, quelle que soit la piété du lecteur, je doute qu'il s'intéresse vivement à l'événement qui fait le sujet du poème. En effet, la conquête de la couronne d'épines n'est tout au plus que le sujet d'un beau sermon et ne doit figurer que sur les registres du monastère consacré à recevoir ce précieux dépôt. Et quand on ajoute que ce sujet, lui-même, n'est pas fondé sur l'histoire, puisque Louis IX ne doit pas au succès de ses armes l'acquisition des vénérables reliques qu'il fit placer dans la Sainte-Chapelle, on sent que cette fiction, délayée dans 18 chants, n'a aucun des beautés qui peuvent la faire excuser.

Le bon jésuite a senti qu'il fallait des épisodes

pour égayer l'austérité de son sujet. Il a donc fait intervenir l'amour, personnage obligé de toute composition poétique; mais le révérend père se conforme à cette obligation avec une gaucherie et une maladresse qui fait honneur à son état.

Etranger aux mouvements, aux accès de la passion dont il parle, il a suppléé à la peinture fidèle du sentiment, à la chaleur de son langage, à sa grâce, à sa volupté, par des catastrophes et des aventures inouïes, merveilleuses, invraisemblables et bizarrement entassées. Dès le second chant, par exemple, on trouve un de ces monstrueux épisodes plus incroyable à lui seul que les Mille et une Nuits et tous les contes arabes et persans. On en jugera par cette courte analyse.

Alphonse, frère de saint Louis, vient joindre ce roi en Egypte; mais, chemin faisant, il est assailli par une tempête furieuse qui disperse sa flotte. Le vaisseau qu'il montait, balotté sur les flots mugissants pendant trois jours, est à la fin poussé sur la côte de Ptolémaïs.

Le prince met pied à terre avec sa suite. A peine eurent-ils fait quelques pas hors du navire qu'il trouve dans un parc de palmiers un tigre mort, un chasseur en pièces et une panthère qui luttait contre une femme charmante. Cette dame vigoureuse était la belle Lisamante, née des princes de Foix.

Alphonse la délivre galamment du terrible animal; mais Lisamante, peu sensible à la vie, se jète sur les tristes restes de son époux déchiré par la dent des bêtes féroces. Cependant, la douleur ne lui ayant point ôté la parole, elle se relève et conte son histoire aux guerriers chrétiens qui durent être un peu étonnés d'apprendre, dès les premiers mots, que Lisamante est *sortie d'une morte et naquit sans mère*; elle explique cette miraculeuse origine en disant que *la mort accompagna la vie à sa naissance*.

Et le destin voulut, pour les mettre d'accord,
Que la fille eust la vie, et la mère eust la mort.

Grâce à cette explication, les auditeurs soupçonnèrent que la mère de Lisamante était morte en couche. Mon père, dit-elle, fut inconsolable.

Il dit tout ce que peut inspirer la douleur;
Il accusa le ciel, il plaignit son malheur;
Ses yeux de deux ruisseaux par deux fois me lavèrent;
Ses lèvres par deux fois de baisers m'essuyèrent.

Cela fait, on vint lui annoncer que des barbares attaquaient son château. Ce brave homme y court, se bat en désespéré, et le corps percé de cinq ou six blessures, revient fidèlement expirer sur le cercueil de sa femme.

Lisamante apprend qu'elle survécut à ses parents,

mais ce ne fut pas sans courir plus d'un danger , car les barbares , ayant pris d'assaut le château et la ville , pillaient , égorgeaient et répandaient l'incendie et la désolation. L'écuyer Osmine trouve au milieu du carnage la fille de ses maîtres , la sauve à travers les dards et les flambeaux , et arrive dans un vallon traversé par un torrent. Comme ce pauvre écuyer ne savait pas nager , il posa son fardeau sur le bord afin de sonder les flots et de chercher un gué. Mais tandis qu'il côtoyait la rive , voilà qu'un aigle , aussi fort que celui qui enleva le beau Ganymède , fond sur l'enfant , attiré par ses langes de pourpre que cet animal carnassier prenait pour de la chair fraîche , l'enlève dans l'air et le transporte sur l'autre bord. Il s'apprêtait à faire curée de cette proie lorsqu'une couleuvre qui se trouvait là , par hasard , fond sur l'aigle pour avoir sa part du festin. Osmine , qui a vu et qui a trouvé un gué , accourt vers le lieu du combat ; il prend parti contre la couleuvre qu'il tue , et l'aigle reconnaissant le suit comme son libérateur.

Cet aigle rendit de grands services à l'écuyer et à Lisamante. Osmine s'étant écarté pour cueillir des branches de palmier afin de tresser une corbeille en forme de berceau , un loup cervier qui guettait l'enfant profita de son absence et se jeta sur lui pour le dévorer , mais l'aigle était là , et cet oiseau géné-

reux n'hésite point à crever les deux yeux du féroce quadrupède.

A peine le loup est-il mort qu'une lionne sort du bois en poussant des rugissements plaintifs. Elle venait de perdre son lionceau , et en voyant Lisamante elle songea à l'adopter et à la nourrir pour se distraire et se consoler. Elle l'emporta donc dans sa tanière et l'allaita ; mais Osmin , peu rassuré par ces bons procédés, vint la chercher pendant que sa nourrice était allée giboyer et se sauva à toutes jambes à travers la campagne. Cet écuyer, dont le sort était de rencontrer toutes les bêtes du pays , se vit entouré d'une meute de chiens aboyants. Il se rassura toutefois en entendant le bruit du cor et en voyant des piqueurs et des guerriers ; leur chef était Horace, ami intime de feu le père de Lisamante. Il fit donc conduire dans son château cette jeune orpheline, la présenta à Ermine son épouse, et ils voulurent l'élever comme leur propre fille.

Cette bonne œuvre porta bonheur aux deux époux. Ermine accoucha d'un fils beau comme le jour et qu'on nomma Dorisal ; on le destina à Lisamante , et dès-lors ces deux enfants eurent les mêmes goûts et les mêmes penchans.

Devant un jour avoir une même fortune ,
Nous eûmes dès ce temps toute chose commune :

Et par un mesme poids, l'instinct de nos esprits,
 A nos affections donna les mêmes plis.
 Nous crûmes, nos amours avecque nous s'accrurent ;
 A leur accroissement les astres concoururent :
 Et du ciel, dans nos cœurs je ne sais quoi coula,
 Qui nos humeurs unit et nos âmes colla.

Cependant Horace et Ermine moururent, Dorisal et Lisamante restèrent ensemble, ils s'épousèrent et vécurent dans la plus douce union jusqu'au jour où Dorisal fut déchiré, aux yeux de son épouse, par un tigre furieux.

Lisamante, après avoir ainsi raconté ses aventures aux chevaliers français, les pria d'assister au convoi de Dorisal, ce qu'ils firent avec plaisir. Ces chevaliers français, après avoir mis le défunt en terre, prièrent à leur tour la belle veuve de s'embarquer avec eux, ce qu'elle fit avec grâce et complaisance.

A peine Lisamante se fut-elle revêtue des habits d'une amazone qu'elle se sentit de grandes dispositions pour la guerre. Son courage trouva bientôt l'occasion de s'exercer. Avertie que des brigands voulaient enlever du rivage prochain une jeune et belle guerrière, elle y court avec Alphonse et les paladins de ce prince, et pour coup d'essai elle fait voler à bas :

Les testes, les armets, les escus et les bras.

blissent une sorte de solidarité entre eux tous ; ils semblent sur cette terre d'esclavage tenir à la même chaîne, et sentir la commotion que l'un d'eux peut éprouver.

Après avoir visité les provinces de la France (1), Abailard vint à Paris, et suivit les leçons de Guillaume de Champeaux, qui enseignait depuis long-temps avec succès (2) ; mais le nouveau disciple étonna bientôt et confondit l'ancien professeur, qui chagrin d'être dépossédé de l'admiration publique par son jeune rival, lui suscita des embûches (3).

Contraint de quitter Paris, Abailard fut successivement s'établir à Corbeil, à Meulan, où résidait la cour ; à Laon, où professait Anselme, dont la réputation était alors

(1) D. Rivet, *Hist. littér. de France*, t. 12, p. 87.

(2) D. Rivet, t. 12, p. 88.

(3) *Abæl., Oper.*, p. 3-4. — Dupin, 12^e siècle, sur Ab. — D. Gervaise, t. 1, l. 1, p. 9 et 10.

florissante (1); mais partout il surpassa ses maîtres, ses concurrents, et s'en fit d'implacables ennemis, que peut-être il eût moins aigris, si trop convaincu de son mérite, son orgueil n'eût point rendu leur défaite plus humiliante et plus amère (2).

Il revint à Paris, où la principale chaire était vacante; il l'obtint, et s'y élança plein d'ambition et de joie (3).

L'enseignement public n'était point alors ce qu'il est de nos jours; tout respectable que nous paraisse actuellement un homme qui consacre ses veilles à l'éducation de la jeunesse, il n'est plus entouré de ce prestige qui environnait les docteurs du douzième siècle. A cette première époque de la renaissance des lettres, une inquiétude dévorante faisait fermenter les esprits; au sortir d'une

(1) *Abæl.*, *Op.*, p. 7. — *Hist. de l'Univ. de Paris*, t. 1, p. 125.

(2) *D. Rivet*, t. 12, p. 88 et suiv.

(3) *Abæl. Op.*, in-4°, *Paris*, 1616, p. 7.

longue nuit d'ignorance, on était émerveillé de cette aurore ; après avoir traversé des temps arides incultes et sauvages, on se précipitait altéré d'instruction aux sources des connaissances ; ceux qui ouvraient ces sources à la foule empressée, semblables aux fleuves dont l'antiquité défiait les urnes fécondes, parurent à la génération reconnaissante les bienfaiteurs de l'humanité, des êtres supérieurs investis d'une mission sublime. Dans l'obscurité qui régnait encore, le moindre savoir jetait un vif éclat sur ces rhéteurs, et ceignait leur front d'une sorte d'auréole. Leurs disciples éblouis se prosternaient devant eux, et croyaient voir dans leur éloquence une émanation de la lumière incréée (1).

Abailard ajouta de nouveaux transports à cet enthousiasme général, par son éloquence, sa grâce, et son esprit.

(1) Histoire de l'Univ. de Paris, t. 1, 2 et 3. —
D. Rivet, Hist. litt. de la France, t. 12.

Sa réputation s'étendit jusques dans les royaumes étrangers; on vint en foule d'Angleterre et d'Allemagne écouter cet oracle (1). Les élèves enchantés suivaient partout ses pas pour recueillir ses moindres paroles; un souverain n'avait pas un cortège plus nombreux, et ne recevait point plus d'hommages (2).

Mais au milieu de sa gloire, un récit vient la troubler tout-à-coup et faire succéder de mornes rêveries à ses leçons éloquentes. On lui apprend que dans Paris habite une jeune beauté, qui du fond de sa retraite modeste partage avec lui l'admira-

(1) *Opera Ab. Fulco., ad. Ab.* — D. Gervaise, t. 1, l. 2, p. 111. — D. Rivet, t. 12, p. 91. — Parmi les élèves d'Abailard, on distinguait surtout le fameux Salisbury. — Voyez Salisb., Jon. Suresb., *Metalogic. à Codic. mss. Cantabr.*, l. 2, c. 17, p. 55.

(2) D. Gervaise, t. 1, l. 1 et 2. — Lobin., *Hist. de Bret.*, t. 1. — *Fulco., Epist. ad Ab.*

tion publique ; on la disait la plus belle des Françaises, mais on vantait surtout son esprit et ses connaissances (1). Pierre de Cluni racontait que jamais plus de talents ne s'étaient alliés à plus d'attraits (2). On la nommait *Héloïse* ; quelques-uns croyaient que le beau sang des Montmorenci coulait dans ses veines (3). Son oncle Fulbert la retenait près de lui dans le cloître de la cathédrale, loin du monde, dont elle eût été l'ornement et l'idole.

Abailard écoute en silence ces éloges sou-

(1) Elle savait le latin, le grec, l'hébreu, et toutes les sciences alors connues en France. *Abail.*, ep. 1, 10. — *Hugo S. Ant. mon.*, t. 2, p. 348. — Oderic., *Hist. eccl.*

(2) *Petr. Clun.*, *Ep. ad Heloïs.* — D. Gervaise, t. 1, l. 1, p. 43.

(3) On n'a cependant que des conjectures sur la naissance d'Héloïse. Voyez, à cet égard, Papire Masson, *Annal.*, l. 3, p. 259. — Bayle, *Dictionn.*, art. *Héloïse*. Voyez aussi ce que disent d'Amboise et D. Gervaise.

vent répétés ; pour la première fois il sent la vanité de la science qu'il méditait ; il soupçonne qu'il est d'autres succès et d'autre bonheur que ceux où son âme avait jusqu'alors aspiré. « Quel est donc , se dit-il , quel est ce privilège d'un sexe dont le regard arrête au milieu de sa course le vainqueur le plus dédaigneux et le plus fier ? Quel est surtout ce prodige , que des adorateurs importuns semblent , par un concert d'éloges , vouloir faire conspirer contre ma gloire et mon repos ? Que dis-je , ce qu'il est ? Ah ! son nom l'indique assez , la langue de l'hébreu qu'ont parlée les anges de Jacob et de Tobie , appelle la divinité du doux nom d'*Héloï* ; n'en doutons plus , Héloïse est une divinité , déjà mon cœur est devenu son temple(1). »

(1) On rapporte qu'en effet le nom d'Héloïse frappa Abailard , familiarisé avec la langue des Hébreux , et que , par allusion au sens de ce nom , il appelait Héloïse sa divinité. D. Gervaise , Vie d'Abailard , t. 1 , c. 1 , p. 43.

Mais tandis qu'Abailard cherche les moyens de parvenir jusqu'à son amante ; celle-ci , prévenue par la réputation du fils de Bérenger , ne voyait que lui sur la terre digne de plaire et d'être aimé (1). Elle se peignait cet homme extraordinaire , pareil au fabuleux Apollon qu'elle avait contemplé dans Homère. Abailard , il est vrai , semblait réaliser les illusions d'Héloïse ; car non seulement il était doué de toutes les qualités de l'esprit ; mais sa taille , sa jeunesse , ses traits , ses yeux doux et brillants , en faisaient un être accompli , et les auteurs de sa vie disent qu'il était le plus bel homme de son siècle (2).

Héloïse et Abailard se virent enfin. Bientôt l'imprudent Fulbert servit les mutuels désirs de ces deux amants au-delà même de leur espérance , en souhaitant que sa

(1) *Heloïs.*, *epist.* 1 *ad Abæl.*

(2) *Heloïs.*, *epist.* *ad Abæl.* — *Oper. Abæl.*, *epist.* 1. — D. Rivet , *Hist. litt. de Fr.*, t. 12 , p. 92.

nièce reçût des leçons d'Abailard (1). Celui-ci prétextait, pour voir avec plus de liberté son élève, que ses travaux et ses occupations le retenaient tout le jour loin d'elle, et qu'il ne pouvait lui consacrer que les heures du soir (2). Au moyen de cet arrangement, ses visites nocturnes ne surprenaient point la maison de Fulbert, et il trouvait ainsi l'occasion d'entretenir Héloïse sans témoins dans ce cloître paisible, où dès le crépuscule on goûtait le repos du sommeil. Tandis que les passereaux faisaient entendre leurs derniers chants sous les pampres des deux tourelles qui ornaient le réduit gothique, le flambeau de la veillée, allumé dans la chambre solitaire d'Héloïse, invitait à l'étude le couple amoureux. Le silence profond, l'ombre que sillonnaient de mourantes clartés, inspirait à-la-fois le sentiment et le génie.

(1) *Oper. Abæl., epist. Calamitatum Abæl.*

(2) *Ep. Calamit. Ab.* — D. Gervaise, t. 1, l. 1, p. 48.

Abailard, animé par la présence de son amante, se surpassait lui-même dans ces leçons mystérieuses. Selon qu'il expliquait à son écolière les auteurs sacrés ou profanes, il était tour-à-tour véhément, sublime, tendre et sensible ; dans son rapide essor, il entraînait Héloïse, et lui faisait parcourir tous les siècles illustrés par l'éloquence et la poésie (1). Tantôt le souffle impétueux des prophètes d'Israël les poussait sur les sommets d'Horeb et de Sinâï et près du Cédron, où ils écoutaient dans l'extase la harpe de David et les cantiques de Salomon ; tantôt le génie des Jérôme, des Augustin, des Ambroise, les portait à travers les thébaïdes et les catacombes jusqu'aux pieds d'un divin rédempteur ; tantôt guidés par le chantre d'Hector, ils erraient sur les bords du Scamandre, s'élevaient sur le mont

(1) *Epist. Calamit. Ab.*, c. 6. — D. Gervaise, l. 1 et 2. — D. Rivet, *Hist. litt. de la France*, t. 12, p. 630.

Ida, et souriant à cet Olympe idolâtre, planaient sur un océan de lumière.

Ainsi l'éloquent Abailard, initiant son Héloïse aux chefs-d'œuvre de l'antiquité, la conduisait de merveille en merveille jusqu'au foyer du génie; comme l'aigle qui saisissant le fruit de ses mâles amours l'enlève jusque vers le soleil pour l'accoutumer à regarder fixement cet astre radieux.

D'autres fois il expliquait à son élève les poètes légers et gracieux; ensemble ils se mêlaient aux concerts des bergers d'Arcadie et des pêcheurs siciliens; mais en entendant Catulle chanter Lesbie; Properce célébrer Cinthia dans ses vers; Ovide soupirer pour Corinne; Tibulle, pour Lesbie, et Gallus, pour Lycoris; il leur semblait que l'amour et les talents étaient inséparables. Abailard, profondément ému, sent en effet que sa destinée est de vivre et de mourir pour la beauté qu'il adore; il saisit une guitare, et chante lui-même sa tendresse (1). Tous les

(1) *Heloïs., epist. 1 ad Ab. — Ab., epist. Calam.*

sons de sa voix mélodieuse viennent se fondre dans le cœur d'Héloïse ; éperdus dans leur trouble mutuel , l'heure fuit , le flambeau s'éteint ; Abailard plein d'ivresse veut du moins sentir dans ses bras celle dont il ne voit plus les traits ; hors de lui-même , et dans l'ombre complice qui les environne , il respire l'haleine embaumée d'une amante : un cri étouffé par les baisers est le dernier accent de la pudeur (1).

Cependant Abailard , absorbé par ses nouveaux sentiments , se livrait avec moins d'ardeur à ses travaux publics (2) ; le souvenir d'Héloïse l'occupait sans relâche ; s'il lisait , il s'arrêtait en rêvant sur la page oubliée , la parcourait vingt fois sans la comprendre , et sans chercher à la comprendre ; s'il parlait au milieu de ses disciples , la phrase expirait sur ses lèvres , et suspendait involontairement son discours ,

(1) *Heloïs.*, *epist.* 1 et 2 *ad Ab.*

(2) *D. Gervaise*, t. 1, liv. 1 et 2.

il suivait dans le vague de sa passion la fugitive image des plaisirs de la veille , ou pensait à ceux que bientôt il allait goûter. Cet espoir colorait son visage d'un éclat inopiné , son front se dilatait , une lueur divine passait dans ses yeux comme un éclair ; puis s'apercevant tout-à-coup qu'il avait cessé de parler , il saisissait le sens interrompu avec une nouvelle éloquence , électrisé par l'espoir du prochain bonheur qu'il venait d'embrasser dans son extase , et par le désir de plaire encore davantage à sa belle maîtresse. Ses disciples étonnés de cet air préoccupé , de ces pauses imprévues , auquel succédaient un enthousiasme émulateur , une véhémence entraînante , croyaient qu'il venait d'avoir un entretien invisible avec des génies , et qu'il répétait ce qu'il en avait appris.

Quand le déclin du jour l'appelait à la demeure d'Héloïse ; lorsque , s'y rendant à pas précipités , il côtoyait les murs sacrés de la cathédrale , et qu'il entendait sous les

voûtes de cet édifice les derniers sons de l'orgue et le bruit des dernières prières ; quand il respirait en marchant le long du temple les vapeurs de l'encens que depuis l'aurore les fidèles faisaient fumer, l'imagination passionnée d'Abailard s'emparait pour son amour de ces pompes religieuses qui semblaient solenniser le sentiment dont il était rempli.

Mais lorsqu'il pénétrait dans l'appartement d'Héloïse, et que, rejetant son manteau, l'amant, le dieu, paraissait aux yeux d'Héloïse, cette jeune femme, subjuguée par un impérieux ascendant, tombait aux pieds de son vainqueur, en s'écriant avec délire, ô mon maître (1) ! et souvent, dans le désordre de ses sens, elle pâlisait en chancelant. C'était alors qu'il lui fallait un sourire, des concerts et des fleurs ; c'était alors qu'Abailard, accomplissant les rêves de la journée, couronnait sa beauté

(1) *Heloïs., epist. 1 et 2 ad Abel.*

des palmes dont ses élèves avaient orné sa chaire , ou qu'étendant ses mains sur la tête de ce prodige d'amour , il appelait le ciel en témoignage de ses serments.

Heureux, trop heureux sans doute, si pareille félicité n'eût pas dû cesser bientôt ! Mais trop rapide est sa durée ; elle est si douce, que la nature semble craindre de la faire connaître davantage aux humains pour qu'ils ne meurent point en des regrets violents, et qu'ils ne quittent pas la vie en poussant les cris du désespoir.

L'amour ne pouvait être long-temps un secret entre deux êtres célèbres que cernait pour ainsi dire l'admiration importune de la France entière ; et, d'ailleurs, tous deux trop pleins de leur tendresse, la révélaient dans leur langage expressif, dans leurs regards, dont le mystère trop évident n'était plus un mystère. Comme le feu qui fait évaporer les parfums, le génie divulgue les sentiments.

Abailard composa un poème sur la rose ; cette fleur était un emblème sous lequel il

célébrait Héloïse : ces vers qui , plus tard , entrèrent , dit-on , dans le fameux roman de la *Rose* (1) , furent bientôt appris de tous les amants de la capitale , qui les répétaient tous les soirs près du puits d'Amour. Abailard fit aussi quelques chansons érotiques ; il les chantait sur des airs qu'il composait (2).

(1) Il est certain qu'Abailard composa pour Héloïse un poème allégorique sur la rose ; la nièce de Fulbert en parle dans ses Lettres , et quelques critiques en font mention. Bayle, Dict. crit., article sur Abailard. Mais c'est à tort que plusieurs auteurs ont pensé que ce poème faisait partie du roman de la Rose , terminé par Jean de Meun. L'abbé Massieu détruit fort bien cette erreur dans son hist. de la Poésie française.

(2) *Epist. Calam. Abæl.—Ep. Heloïs. ad Abæl.* — Hist. de la Poés. franç., p. 114. — Lévêque — La Ravallière , de la *Langue franç.* dans l'édition des Chansons du roi de Navarre , t. 1 , p. 206. — Abailard et Héloïse parlant eux-mêmes de ces chansons badines , on ne peut en nier l'existence ; toutefois elles ne nous sont point parvenues , et c'est à tort que La Ravallière prétend qu'elles étaient en vers latins , rimés et mesurés. Voy. Goujet , t. 8 , p. 352.

Toute la France les chanta après lui, et sut ainsi que le fils de Bérenger et la nièce de Fulbert étaient épris l'un de l'autre.

Héloïse, aveuglée par son imprudent amour, loin de s'alarmer des échos indiscrets qui de tous côtés redisaient leurs soupirs, était fière de voir toutes les dames de la ville et de la cour envier, comme elle le dit elle-même, et sa joie et son lit. Cette orgueilleuse passion la fascinait tellement, que l'infortunée, même après la perte de ces rapides plaisirs, même au pied des autels, où sous la cendre de la pénitence elle en devait éteindre jusqu'à la mémoire, aimait encore à se les rappeler dans leurs moindres circonstances. « Que vous » aviez, écrit-elle de son cloître au malheureux Abailard, oh ! que vous aviez » surtout deux aimables talents ; celui de » parler avec grâce et de chanter avec mélodie ; non, personne jamais ne vous égalera dans cet art séducteur auquel une » âme insensible n'aurait pu résister un seul

» moment. C'est alors que charmant nos
 » loisirs, vous composiez ces vers amou-
 » reux et délectables dont le sujet et l'har-
 » monie plurent à toute la France, et firent
 » voler nos deux noms dans les champs et
 » dans les palais. Comme ces vers faisaient
 » allusion à nos plaisirs, nous excitâmes
 » l'envie par trop de bonheur ; mais, hélas !
 » qui pourrait maintenant me refuser ses
 » larmes et sa pitié ? »

Tout Paris s'entretenait ouvertement de l'union des deux amants ; l'oncle d'Héloïse fut le dernier à la connaître , mais son courroux n'en devint que plus terrible. En redoutant les effets pour sa maîtresse , Abailard la conduisit dans la Bretagne, où elle mit au jour un fils que sa grande beauté fit nommer *astralable*, c'est-à-dire astre brillant.

Cependant Abailard voulut essayer de fléchir le chanoine Fulbert ; il osa, fort de son amour et de son éloquence, affronter la colère du vieillard vindicatif, qu'il parut

d'abord adoucir, en lui demandant la main de sa pupille. Mais son étonnement fut extrême, quand Héloïse, se refusant à ce mariage, lui tint ce discours extraordinaire⁽¹⁾.

« Vous espérez vainement fléchir l'iras-
» cible Fulbert, en me faisant le sacrifice
» de votre liberté. Il est inexorable et dur ;
» sa réconciliation apparente n'est qu'un
» piège artificieux où sa vengeance vous
» attend. Mais, dût cette réconciliation être
» sincère, ne croyez pas que j'achète mon
» pardon et mon repos au prix de votre
» gloire, qui m'est plus chère que la vie.

» Vous le savez, mon ami, la pauvreté,
» l'exil, me paraîtraient plus doux avec vous
» qu'une couronne avec un autre ; Auguste

(1) Toutes les pensées de ce discours sont tirées des lettres d'Héloïse et de l'épître qu'Abailard écrivait à un de ses amis, dans laquelle il fait l'histoire de ses malheurs. Ainsi l'on peut regarder comme authentique ce que je mets dans la bouche d'Héloïse.

» reparaîtrait dans toute sa pompe, et m'in-
 » viterait à régner avec lui sur l'univers,
 » que je le dédaignerais pour venir essuyer
 » la poussière de vos pieds (1). Si je refuse
 » l'engagement que vous vous résignez à
 » former, ce n'est donc pas dans la crainte
 » de m'unir avec vous. Mais quand vous
 » êtes destiné par vos lumières à éclairer
 » vos contemporains et à faire l'admiration
 » de la postérité, puis-je me résoudre à
 » retenir, par des liens vulgaires, le vol
 » hardi qui doit se soumettre les siècles (2)?
 » Dois-je m'asservir celui que la nature a
 » créé pour le bien et l'instruction de la
 » multitude? Peut-être croyez-vous concier-
 » lier vos importants travaux avec les soins
 » obscurs d'un ménage; détrompez-vous,
 » votre âme, absorbée par les idées gros-
 » sières d'un amour sensuel, par les détails

(1) *Héloïs.*, *epist.* 1 *ad Abæl.*

(2) P. Alex., *Hist. ecclés.*, 12^e siècle, p. 188,
 2^e édit. — D. Gervaise, t. 1, l. 1, p. 62 et suiv.

» indiscrets d'une vie domestique et minu-
 » tieuse , saisira avec moins d'audace les
 » conceptions supérieures. Comment ac-
 » corder les devoirs de votre état avec
 » l'embarras d'une famille ? Quelle conve-
 » nance pouvez - vous trouver entre des
 » livres et des fuseaux , des disciples et des
 » servantes(1) ? Un savant, un sage, plongé
 » dans ses méditations profondes, s'entrete-
 » nant mentalement avec Platon et Pytha-
 » gore , assistant aux derniers moments d'un
 » Socrate ou d'un Phocion ; discourant avec
 » Aristote , et se perdant avec le sensible
 » Philon dans les charmes de la vie contem-
 » plative , entendra - t-il paisiblement les
 » cris des enfants , les chansons des ber-
 » ceuses , et tout le tracas journalier d'une
 » maison vaquant à des soins vulgaires (2) ?

(1) *Epist. Calamitatum Abælardi.*

(2) Abailard , dans sa lettre à son ami , dit qu'Héloïse lui rapporte , pour le détourner du mariage , tout ce qu'ont écrit sur ce sujet Théophraste , Cicéron et Socrate. *Epist. Calamitatum Abælardi.*

» Interrogez vos oracles , vos philoso-
 » phes de tous les siècles , de tous les
 » pays ; ils vous représenteront le mariage
 » comme un joug sous lequel s'appé-
 » santit le génie et végètent les succès.
 » L'apôtre vous dira qu'il est incompatible
 » avec la recherche de la vérité. Joseph
 » vous apprend que les Pharisiens , les
 » Saducéens et les Esséens ne se mariaient
 » jamais. Saint Ambroise a vanté les avan-
 » tages du célibat , et saint Augustin fait
 » observer que les plus grands hommes de
 » l'antiquité en ont fait profession (1), si ce
 » n'est Socrate, dont on connaît les chagrins
 » domestiques ; si ce n'est Alcibiade, qui se
 » sépara de l'épouse qu'il avait imprudem-
 » ment choisie.

» Ainsi donc, noble fils de Bérenger et
 » de Lucie , fidèle amant de la fidèle
 » amante , ne différez point en cela des

(1) *Epist. Calamit. Abælardi.* — D. Gervaise,
 l. 1, p. 65.

» grands hommes qui sont vos modèles,
 » ou plutôt vos égaux. Aimez-moi , parce
 » que je suis Héloïse ; aimez-moi , parce
 » que l'amour est l'une des plus douces
 » récompenses de la gloire ; mais qu'une
 » femme ne soit pour vous qu'une mai-
 » tresse toujours passionnée , et sans cesse
 » occupée à vous tresser des couronnes , à
 » vous préparer des parfums , à vous en-
 » chanter par la douceur de sa voix et la
 » volupté de ses caresses ; que rien de ce
 » qui est commun aux liaisons vulgaires ;
 » ne vienne ravaler nos divins transports ,
 » faire un pacte d'un sentiment , et substi-
 » tuer peut-être le dégoût , la satiété , les
 » langueurs , aux rêves de notre imagina-
 » tion , et aux ardeurs de nos désirs sans
 » cesse renaissants (1). »

(1) D. Gervaise , lieu cité. — Ce discours d'Hé-
 loïse donna l'idée au Champenois Paul Caillet , avo-
 cat au parlement , de faire un ouvrage divisé en cinq
 chapitres , dans lequel il examine les raisons pour et

Ce discours singulier étonna d'abord Abailard , mais ne le persuada pas ; il insista pour épouser Héloïse ; il ne l'y détermina qu'avec peine , et à condition que leur mariage serait secret. Cette condition déplut à Fulbert ; il en prit occasion d'associer à sa vengeance les parents d'Héloïse ; ayant gagné le valet d'Abailard (1), et s'étant introduit pendant la nuit dans sa maison , les barbares le mutilèrent (2).

contre. Ce singulier livre a pour titre : *Le Tableau du Mariage représenté au naturel*, enrichi de plusieurs rares curiosités, figures, emblèmes, histoires, lois, mœurs et coutumes de diverses nations, et illustré des fleurs poétiques et oratoires des plus célèbres auteurs. Orange, 1635, in-18. — Il existe un autre ouvrage du même genre, intitulé : *Sylvæ nuptialis, libri sex*, la Forêt nuptiale. Lyon, 1572, in-12.

(1) Ce valet appelait Abailard , *son doux maître*.

(2) On fit une justice exemplaire de ceux qu'on put saisir, et le public se montra fort sensible au malheur d'Abailard. Voy. Fulco., *Epist. ad Abæl.*
— Duchesne, *not. ad Hist. Calamit. Abæl.*

Abailard évanoui , baigné dans son sang , n'est rappelé à la lumière que pour connaître sa honte et ses outrages. La veille il était presque un Dieu , maintenant il n'est pas même un homme ; il va cacher son désespoir dans le cloître de Saint-Denis (1) ; mais avant de prononcer des vœux qui doivent à jamais le séparer du monde , il souhaite qu'Héloïse fuyant elle-même le monde , se consacre à Dieu dans le monastère d'Argenteuil (2).

Agée de vingt-deux ans , pleine d'attraits , objet des hommages publics , Héloïse avait toujours témoigné une invincible répugnance pour la vie monastique (3).

Mais Abailard l'invite à ce sacrifice , elle ne veut pas balancer un instant à le consommer , malgré les prières de ceux qui

(1) D. Rivet , Histoire littér. de France , t. 12 , p. 92.

(2) *Op. Abæl.* , p. 18.

(3) *Epist. Helois. ad Abæl.* — D. Gervaise , l. 2 , p. 94.

l'entourent , et qui la conjurent au nom de ses charmes, de ses talents et de sa jeunesse, de renoncer à de tristes projets (1) ; elle vole à l'autel en récitant , les larmes aux yeux , ces vers du poète Lucain , par allusion à sa propre destinée (2).

*O maxime conjux ,
O thalamis indigne meis , hoc juris habebit
In tantum fortuna caput ! cur , impia nupsi ,
Si miserum factura fui ? Nunc accipe pœnas ,
Sed quas sponte luam* (3).

O mon illustre époux ! du destin qui m'opprime,
Devais-tu donc , hélas ! être aussi la victime ;
Fallait-il que l'hymen à mon sort vînt t'unir ?
Tes maux sont mon ouvrage , et je vais m'en punir.

Cependant Abailard , languissant dans l'abbaye de Saint - Denis , sentait encore s'accroître ses peines et ses misères par le

(1) D. Gervais , t. 2 , p. 101.

(2) D. Rivet , t. 12 , p. 632 et suiv.

(3) Phars. , l. 8 , v. 99.

spectacle de la licence et des débordements de cette maison. Il ne put dissimuler son étonnement et son indignation aux religieux qu'irritèrent bientôt les remontrances de leur nouveau frère (1). Persécuté par eux, il s'éloigne de leur abbaye, et revient professer à Paris (2). Ses succès réveillèrent les envieux que ses malheurs et son éloignement avaient assoupis. Roscelin, Alberin et Rotulphe, se liguent contre lui, et cherchent dans l'ouvrage qu'Abailard avait composé sur les Mystères de la Trinité, un moyen d'interprétations astucieuses et malveillantes (3) ; car, en matière de religion, celui qu'on accusait était

(1) *Hist. Calamit. Abæl.*, c. 8, in op. ej. — D. Gervaise, l. 2, p. 111.

(2) *Fuler., Ep. ad Abæl.*

(3) On l'accusait, entr'autres choses, d'avoir écrit que Dieu le Père est le seul tout-puissant ; mais saint Athanase l'avait dit avant lui : *Et tamen non tres omnipotens, sed unus omnipotens* (In Symb. S. Anath.)

par cela seul convaincu chez un peuple incapable de juger avec impartialité des questions qu'il ne pouvait comprendre.

Abailard est cité au concile de Soissons (1). Les habitants de cette ville croient voir en lui un hérétique, un monstre indigne de la lumière, et dont la présence peut attirer sur ceux qui la souffrent, la peste et les feux dévorants (2).

Après l'avoir arraché avec peine aux mains qui voulaient le lapider (3), on le traduit devant les pères du concile, qui lui ordonnent de brûler lui-même son livre, et le font enfermer au monastère de Saint-Médard (4).

(1) *Abæl., Ep. Calam.*, c. 9. — Le P. Alex., Dissert. sur ce sujet, 12^e siècle de son Hist. eccles. — Lobin., Hist. de Bret., t. 2, p. 142. — M. d'Amboës, préf. sur Abailard.

(2) *Abæl., ep. Calam.*, c. 9. — D. Gervaise, l. 2.

(3) *Abæl., ib.*

(4) *Gall. Chr.*, t. 4, p. 656. — D. Rivet, t. 12, p. 94.

Abailard, pour mêler quelques douceurs à tant d'amertumes, veut du moins, dans sa prison, essayer les consolations de l'étude; il apprit dans les œuvres de Bède, que saint Denis l'aréopagiste n'était pas comme on le croyait alors, celui qui le premier prêcha l'évangile dans les Gaules, et qui fut martyrisé sur la colline de Lutèce (1). Ce dernier, en effet, n'était venu dans les Gaules que plus de cent après la mort du premier, ce que tous les savants historiens ont reconnu depuis (2). Abailard crut donc

(1) *Ep. Calam.*, c. 10.

(2) C'est Hilduin, abbé de Saint-Denis, qui, dans le 9^e siècle, fit croire que saint Denis l'aréopagiste était l'apôtre des Gaules; erreur qu'ont victorieusement combattue les historiens modernes. Voyez les *Valesiana*, p. 163. — Dissertation sur le temps où la religion chrétienne fut établie dans les Gaules, par M. de Chiniac. (Elle se trouve dans l'*Hist. des Celtes*, par Pelloutier, t. 6, p. 253.) Le P. Sirmond, *Dissertat. sur les deux Denis*. — Tillemont, *Mém. ecclés.*, t. 4. — Baillet, *Vie des Saints*, aux 5 et 9 d'octobre. — Le P. Dubois, *Hist. de l'Eglise de Paris*, t. 1.

pouvoir relever ce fait comme une simple observation historique ; mais on l'accusa d'avoir voulu flétrir la gloire de l'église gallicane , et par conséquent attenter à la sûreté de l'État , inséparable de la religion. Cette imputation le fit considérer comme atteint du crime de lèse - majesté (1). Déjà les bruits les plus sinistres circulaient autour de lui , lorsque des religieux , émus sur le sort de cet homme opprimé , facilitèrent son évasion (2).

Errant pendant la nuit , redoutant le jour et l'approche des hommes , il suit les chemins les moins frayés , et arrive enfin sur les bords de l'Ardusson , non loin de Nogent-sur-Seine , dans un désert qui , par son aspect stérile et sauvage , lui parut le digne

(1) *Op. Abel.* , p. 26. — Le P. Alex. , *Hist. eccl.* , 12^e siècle , dissert. 7 , art. 4.

(2) D. Rivet , *Histoire littér. de France* , t. 12 , p. 94.

dépositaire de ses jours proscrits (1). Là, vivant de fruits après qu'il partageait avec les oiseaux, couché sur la roche dépouillée, la seule image de son adorable Héloïse suspendait ses souffrances, et quelquefois, hélas ! cette vue ne faisait que les redoubler encore, en nourrissant dans son cœur une plaie incurable dont nul baume ne pouvait amortir les feux cuisants (2).

Il ne resta pas long-temps inconnu dans cette retraite. On dirait qu'une étoile, qu'une flamme céleste suit le grand homme dans ses courses, dans son exil, et marque l'endroit qui le recèle. Ses disciples vinrent le trouver, en le suppliant de leur faire encore entendre ces paroles nourrissantes dont leur esprit est affamé (3). Contents d'habiter près

(1) *Oper. Abæl.*, p. 28 et 29. — *Epist. prim. Heloïs. ad Abæl.* — Gervaise, t. 1, l. 2.

(2) *Epist. Calam.*, c. 10. — Ce fut dans ce séjour qu'il composa son *Traité de Morale*, qu'il intitula : *Connais-toi toi-même.*

(3) *Ep. Ca'am.*, c. 11.

de leur maître sous des abris de roseaux, et de vivre dans l'abstinence et les privations, ils lui construisent, de leurs propres mains, un asyle commode (1), labourent eux-mêmes ces champs épineux qui, fiers d'être cultivés par les nobles et les savants du siècle, se hâtent de produire en abondance des fruits et des fleurs (2).

Tandis qu'Abailard habitait, au milieu de ses élèves, l'espèce de monastère qu'il avait nommé *le Paraclet*, c'est-à-dire le consolateur, cette dénomination déplut à quelques docteurs; l'on y chercha la matière d'une hérésie, et ce fut le motif d'une nouvelle persécution (3).

Cependant Héloïse, élue par ses compagnes prieure de l'abbaye, est expulsée avec ses sœurs de cette maison dont l'abbé de

(1) *Ep. Calam.*, c. 11.

(2) *Ep. Calam.*, c. 11. — D. Rivet, *Hist. littér.*, t. 12, p. 95.

(3) D. Gervaise, l. 2 et 5.

Saint-Denis revendiquait la propriété en vertu d'un titre dont le pape avait reconnu la validité (1). Durement arrachées à leur asyle, Héloïse et dix religieuses, parmi lesquelles étaient Agathe et Agnès, nièces d'Abailard, errèrent de village en village, réduites à implorer la charité publique (2).

Abailard apprend ce nouveau malheur ; il va au - devant d'Héloïse , et après douze ans d'absence et d'infortunes, ils se rencontrent sur le chemin de l'exil et de la pauvreté. Abailard conduit Héloïse avec ses compagnes dans son nouveau séjour dont il leur fait l'abandon (3), en leur apprenant qu'il se nomme le *Paraclet*, c'est-à-dire le consolateur.

Cependant des députés du monastère de Saint-Gildas vinrent trouver Abailard, et lui

(1) Suger, *lib. de Reb. a se Gest. et in Vita Lud. Grossi.*

(2) Duchesne, *in not. ad Abæl.*

(3) *Epist. prima Heloïs. ad Abæl.*

apprirent que leur chapitre l'avait élu abbé de cette maison (1). Cette élection, qu'il devait à sa célébrité, paraissait lui ouvrir un port tranquille contre tant d'orages ; mais les moines de Saint-Gildas vivaient dans le désordre et les excès les plus scandaleux (2). Le seigneur de Ruys cherchait dans leur

(1) *Abæl.*, ep. 1, c. 13. — Duchesne, *in not. ad ep. 1 Abæl.*

(2) *Abæl.*, ep. 1, c. 13. — D. Gervaise, t. 1, l. 5. — Voici la peinture qu'Abailard fait de l'abbaye de Saint-Gildas, dans la lettre à son ami : « J'habite un pays barbare dont la langue m'est inconnue ; je n'ai de commerce qu'avec des peuples féroces ; mes promenades sont les bords inaccessibles d'une mer agitée : mes moines ne sont connus que par leur débauche ; ils n'ont d'autre règle que celle de n'en avoir point. Je voudrais, Philinte, que vous vissiez ma maison, vous ne la prendriez jamais pour une abbaye : les portes ne sont ornées que de pieds de biches, d'ours, de sangliers, de peaux hideuses, de hiboux ; les cellules sont tapissées de nappes de cerfs, etc. »

inconduite le prétexte d'envahir leurs biens (1). Abailard, voulant à-la-fois réformer les mœurs de ses religieux et réprimer l'usurpation d'un tyran, s'attira, de part et d'autre, la haine et les persécutions (2). Les moines, surtout, poussèrent le ressentiment jusqu'à vouloir se délivrer, par le fer ou le poison, d'un censeur importun. Leur main osa sans frémir empoisonner le vin du calice dont le malheureux Abailard devait se servir dans la célébration des mystères (3), et plusieurs fois ils armèrent contre lui des assassins. Leurs complots furent découverts : les plus criminels furent dégradés ; mais ils parvinrent à corrompre les autres, et tous ensemble, le poignard à la main, ils entrèrent dans l'appartement d'Abailard, qui précipita loin de ces monstres sa fuite miracu-

(1) *Abæl.*, *loc. cit.* — D. Rivet, *Hist. littér. de France*, t. 12, p. 96.

(2) *Op. Abæl.*, p. 38.

(3) *Op. Abæl.*, p. 28.

ieuse (1). L'infortuné, échappant à leur rage, vint donner dans d'autres écueils. Ses envieux étaient toujours déchainés contre lui, et ses derniers ouvrages furent dénoncés au pape qui les fit brûler et qui ordonna qu'on emprisonnât leur auteur (2).

Abailard vint en cette extrémité demander un asyle au monastère de Cluni, et se jeta dans les bras de Pierre le vénérable. Ce saint homme essuya les larmes de cet être proscrit et intercédâ pour lui (3).

Cependant un ami d'Abailard, que le sort n'avait pas non plus épargné, lui ayant écrit pour épancher ses douleurs et lui demander des consolations, l'amant d'Héloïse ne crut pas pouvoir lui en donner une plus grande

(1) *Op. Abæl.* — D. Gervaise, t. 2, l. 4.

(2) Oudin, *Scri.*, t. 2, p. 1166. — Otto. Fris., *de Gest. Frid.*, l. 1, c. 48. — Mabill., *in not. Min. ad ep.* 537. — Geoffrid. *Antissiod. in Apocal.*, et l. 5 *Vitæ S. Bern.*

(3) *Pet. Clun.*, l. 4, ép. 4.

que de lui faire le fidèle récit de ses maux (1).

Cette lettre touchante parvint jusqu'à la tendre Héloïse, dont les années, les larmes, les chagrins, l'absence, n'avaient pas diminué la constance et l'amour. Ce fut alors qu'elle écrivit à Abailard ces lettres latines dont nos poètes ont tant de fois essayé de faire passer dans leurs vers le sentiment et la chaleur (2).

Héloïse l'avoue dans ces épîtres éloquentes et passionnées : la religion et toutes les austérités ne pouvaient point contenir son cœur que le passé rappelait toujours à lui,

(1) C'est la lettre intitulée : *Historia Calamitatum Abælardi*. On la trouve dans peu d'éditions.

(2) Parmi les poètes qui se sont exercés à traduire ces lettres en vers, on remarque surtout Pope, Colardeau, Feutry, Dorat, Cailleau, Saurin, Mercier, de Beauchamps. Bussy-Rabutin les a traduites librement en prose, d'après les lettres originales, et Malherbe a inséré cette traduction dans sa grammaire française comme un modèle de pureté et d'élégance.

et ses sens encore émus de trop voluptueux souvenirs. Son sein, naguère caressé par les amours, recélait toujours des feux profanes; mutiné sous le cilice, il semblait repousser ce tissu rigoureux et palpiter pour les plaisirs.

« Le souvenir, écrit-elle à Abailard, le
 » souvenir de ces plaisirs délicieux aux-
 » quels nous nous sommes abandonnés l'un
 » et l'autre, est si présent à ma mémoire,
 » que je ne puis l'en écarter un seul instant;
 » partout il me suit, il m'obsède, et la nuit
 » il revient troubler mon sommeil avec des
 » illusions et des songes. Au milieu des so-
 » lennités et des mystères de l'église, alors
 » que la prière doit être plus pure, que
 » l'âme plus dégagée de la terre, doit,
 » libre de ses liens, s'élancer vers l'éternel,
 » ces désirs séditieux me captivent toute
 » entière, je n'entends plus la pieuse orai-
 » son et les hymnes des chœurs sacrés; je
 » ne vois plus les feux de l'autel ni l'en-
 » cens qui fume autour de moi; épouse

» adultère de Jésus-Christ, loin de gémir sur
 » mes fautes , j'ose regretter de ne pouvoir
 » plus en commettre ».

D'autre fois Héloïse demande à celui qu'elle appelle son seigneur ou plutôt son père, son époux ou plutôt son frère, des instructions et des avis; pour prier avec plus de ferveur, elle veut tenir de lui les prières; pour trouver quelques douceurs dans l'amertume de la pénitence, elle veut recevoir de lui la règle qu'elle doit imposer à sa maison, et cette âme sublime et tendre veut épurer son amour pour pouvoir le conserver aux pieds même des autels.

Abailard lui répond à son tour; il lui trace la règle qu'elle demande, s'arrête avec plaisir aux moindres détails; il fixe l'heure du lever, des prières, des repas, les points de discipline, l'économie et l'administration des revenus, l'habit des religieuses, leurs divers emplois, et les soins qu'elles y doivent apporter.

Ensuite, tournant sur lui-même des yeux

pleins de larmes, il souhaite être inhumé dans les lieux où vivra Héloïse. C'est la seule réunion que désormais il ose espérer : voilà où désormais se bornent les vœux de son amour.

« Si le seigneur, dit - il, me livre aux
» mains de mes persécuteurs, et s'ils me font
» mourir ; ou si, loin de vous, je subis par
» quelque autre événement le sort commun
» à tous les hommes, je vous supplie, ô
» ma sœur ! de réclamer mon corps et de
» lui donner près de vous une sépulture.
» La vue de ma tombe excitera vos prières
» pour un infortuné, et il n'est point de lieu
» plus convenable à une âme affligée et re-
» pentante que celui qui porte le nom de
» consolateur. De toutes les sépultures chré-
» tiennes, les plus désirables sont celles que
» la religion accorde dans les cloîtres pai-
» sibles des femmes consacrées au seigneur.
» Ce sont des femmes qui, malgré l'odieux
» aspect des bourreaux, ont suivi Jésus-
» Christ sur le mont Golgotha pour laver

» ses plaies, l'embaumer, l'ensevelir, et
 » pleurer sur son sépulcre ; ce sont elles
 » qui témoignèrent le plus de douleur et
 » versèrent le plus de larmes sur la mort
 » de l'époux ; aussi furent - elles les pre-
 » mières consolées par l'apparition de
 » l'ange qui leur annonça la résurrection
 » du sauveur (1) ».

(1) *Quòd si me Dominus in manibus inimicorum tradiderit, scilicet ut ipsi praevalentes me interficiant aut quocunque casu viam universae carnis absens à vobis ingrediar: cadaver, obsecro, nostrum ubicumque vel insepultum, vel sepultum, vel expositum jacuerit, ad cimiterium vestrum deferri faciatis, ubi filiae nostrae, imò in Christo sorores, sepulcrum nostrum saepius videntes, ad preces pro me Domino fundendas amplius invitentur. Nullum quippè locum animae dolenti de peccatorum suorum errore desolatae tutiorem ac salubriorem arbitror, quàm eum qui vero Paracleto, id est Consolatori propriè consecratus est, et de ejus nomine specialiter insignitus. Nec christianae sepulturae locum rectius apud aliquos fideles, quàm apud foeminas Christq*

Après de nouveaux malheurs, Abailard mourut dans l'abbaye de S.-Marcel (1).

Héloïse en était séparée depuis vingt ans, et cependant la nouvelle épouse qui, à l'autel même de l'hymen, voit tomber à ses pieds son amant frappé de la foudre, ne laisse pas éclater plus de désespoir que n'en éprouva l'inconsolable Héloïse en apprenant la mort d'Abailard. Où pouvait être le sujet de tant d'afflictions ? Son Abailard

devotas consistere censeo. Quæ de Domini Jesu Christi sepulturâ sollicitæ, eam unguentis pretiosis, et prævenerunt et subsecutæ sunt, et circa ejus sepulcrum studiosè vigilantes. Primò ibidem de resurrectione ejus angelicâ apparitione et allocutione sunt consolatæ, et statim ipsius resurrectionis gaudia, eo bis eis apparente, percipere meruerunt, et manibus contrectare. Epist. 1 Abæl. ad Heloïs.

(1) Abailard mourut au prieuré de Saint-Marcel de Châlons-sur-Saône, âgé de soixante-trois ans, et dans les dispositions d'un vrai chrétien. *Petr. Cluq.*, l. 4, Ep.

était mort en héros chrétien (1), et, désormais à l'abri des persécuteurs, il se reposait de ses maux dans les bras d'un être clément et miséricordieux. Qu'avait-elle à regretter dans la perte de celui que, depuis si longtemps, elle était condamnée à ne plus voir, à ne plus entendre, et dont la vie n'était guère moins le néant que la mort même?

O fidélité, fidélité! toi qui, nourrissant l'amour d'un lait généreux, en fais une redoutable puissance capable de braver tous les obstacles; il est donc vrai que tu peux survivre à l'espérance, aux illusions, aux jouissances? Tu t'accrois dans les larmes, et tu partages avec la vertu le privilège de te fortifier et de t'anoblir au milieu des chagrins et des vicissitudes de la fortune.

Héloïse reçut le corps d'Abailard au son des instruments religieux et des chants lu-

(1) *Petr. Clun.*, l. 4, *Ep.* — D. Gervaise, t. 2, l. 6. — D'Amboës, *Præf.*, *Apolog. pro Abæl.*

gubres d'un clergé nombreux (1); elle resta évanouie une journée entière (2). Rendue à la lumière, elle demeura long-temps immobile; son regard semblait poursuivre jusqu'au fond du passé les vaines images d'un bonheur évanoui comme une ombre; elle était absorbée par le souvenir de tant d'événements divers et par le spectacle du naufrage qui, d'écueil en écueil, avait poussé jusqu'à ses pieds le corps livide et glacé de celui dont l'éloquence et les charmes eurent un empire si flatteur.

Héloïse ne revint que machinalement à la vie (3); dès-lors, et jusqu'à la fin de ses jours, une pâleur mortelle couvrit ses traits; on ne la vit plus ni dans les parloirs ni dans

(1) *Petr. Clun.*, l. 4, ep. 345.

(2) *D. Gervaise*, l. 6, t. 2, p. 269.

(3) Héloïse avait alors quarante ans et possédait encore tous les agréments de la jeunesse. *D. Gerv.*, liv. 6, p. 271; liv. 2.

les cloîtres et les jardins de son monastère (1).

Elle restait enfermée dans son appartement, ne sortant que pour aller gémir sur le tombeau de son cher Abailard, ou prier pour lui aux autels. Quand elle paraissait au milieu de ses compagnes, elle baissait son voile pour qu'on ne vit pas couler ses larmes (2). Sa fervente piété faisait l'admiration de toutes les personnes qui l'entouraient (3); mais cette piété exemplaire, c'était encore l'amour. Depuis qu'Abailard n'était plus sur la terre, tous les vœux d'Héloïse se tournaient vers le ciel, et l'espoir de rejoindre celui qu'elle voulait aimer toute l'éternité, lui faisait embrasser avec transport les promesses d'une religion con-

(1) *Petr. Cluniæ, Rob. Antissiod., Guill. Nangis et alii ap. Chesn., in not. ad Epist. Calam. Abæl.,* p. 1192. — D. Gervaise, t. 2, l. 6, p. 286.

(2) D. Gervaise, t. 2, p. 286.

(3) D. Gervaise et les auteurs précités.

solatrice. Elle s'éteignit ainsi dans les pleurs, et les derniers mots qu'elle proféra furent pour conjurer ses compagnes de l'inhumer avec son époux (1).

(1) Madame Roye de la Rochefoucault, abbesse du Paraclet dans le dernier siècle, demanda à l'académie des Inscriptions et Belles-Lettres une épitaphe pour faire graver sur le tombeau d'Abailard et d'Héloïse, en remplacement de l'ancienne, dont la basse latinité et les idées communes étaient indignes de ces deux amants. Voici l'épitaphe académique :

H I C

Sub eodem marmore jacent

Hujus monasterii ,

Conditor PETRUS ABELARDUS ,

Et abbatissa prima HELOÏSSA.

Olim studiis , ingenio , amore , infaustis nuptiis

Et pœnitentiâ ;

Nunc æternâ , quod speramus , felicitate

Conjuncti.

PETRUS ABELARDUS obiit vigesimâ primâ aprilis ,

Anno 1142 ;

HELOÏSSA decimâ septimâ maii 1165.

Quand on réunit dans le monument funèbre ces deux illustres amants, on dit qu'Abailard parut se ranimer et qu'il ouvrit les bras pour recevoir son Héloïse (1).

(1) *Voyez* sur cette fable , la Chronique de Tours , citée par Duchesne , dans ses notes sur les Lettres d'Abailard , p. 1195 , et D. Gervaise , t. 2 , l. 6 , p. 325. — Tertullien et Grégoire de Tours rapportent sérieusement de pareils miracles.

TRENTE-UNIÈME RÉCIT.

PHILIPPE-AUGUSTE.

Nouvelle Croisade. — Exploits de Richard Cœur-de-Lion. — Palais enchanté du Vieux de la Montagne. — Assassinat du jeune Artus. — Siège et pillage de Constantinople. — Croisade contre les Albigeois. — Guerre contre les Anglais. — Bataille de Bovines.

LE commandement et l'obéissance étant les résultats immédiats du pacte social, on ne peut dire de tel ou tel homme qu'il reçut de la nature les marques innées d'un pouvoir suprême, et cependant il en est qui dès leur enfance font présager de hautes destinées, respirent d'avance leur superbe avenir, et révèlent dans toutes leurs actions

le sentiment de leur noblesse et de leur supériorité.

Cette vocation royale n'est pas toujours l'impulsion d'un génie transcendant ; car le génie, loin d'être la preuve irrécusable d'une mission humaine, entraîne souvent celui qu'il inspire au fond d'une solitude ignorée, où loin des mortels il se fait un empire dans le ciel et dans son cœur.

Les Homère, les Virgile, et tous ces êtres divins qui traversèrent cette terre avec défiance et timidité, payant l'air qu'ils respirèrent en passant dans cette région étrangère par des chants harmonieux, n'auraient point su peut-être, au lieu de la lyre et des lauriers, soutenir le sceptre et le diadème.

Mais ceux qui semblent porter avec aisance et majesté le poids des grandeurs ; ceux qui sont doués de cette dignité habituelle, de cette grâce sérieuse, dont l'ascendant irrésistible subjugue sans effort et concilie le respect et l'amour, paraissent

au contraire appelés à gouverner leurs semblables , parce que ces qualités sont de l'essence de la souveraineté.

Parmi les grands hommes dont le trône seul pouvait être la place convenable ici-bas, l'histoire compte avec raison, CHARLEMAGNE, PHILIPPE-AUGUSTE et LOUIS XIV(1).

Philippe-Auguste surtout , dont nous allons parcourir le beau règne , a d'autant mieux fait paraître ses inclinations à la royauté , qu'il s'éleva parmi des circonstances peu favorables à sa puissance. Dans chacun de ses grands vassaux, il avait un rival toujours voisin de la révolte et de la sédition. Pour trouver au milieu de leur foule anarchique une attitude impérieuse et dominatrice, il fallait tout l'essor de son courage et de sa fierté.

(1) On pourrait employer, pour chacun de ces souverains, l'expression dont se sert, à l'égard de son héros, le vieil auteur du poème d'Alexandre-le-Grand, qui, dit-il, *fut roi*.

Avant sa naissance même, des oracles et des songes avaient fait pressentir aux peuples ravis quel maître leur serait accordé (1). Louis VII, après avoir fait des pèlerinages pour obtenir un héritier, vit pendant son sommeil un enfant sortir du berceau, tenant dans ses mains une coupe d'or pleine de sang qu'il offrit à tous les seigneurs de la cour (2). Cet enfant naquit et reçut, dans les bras de sa mère, le nom de *Dieu-Donné*, afin de consacrer ainsi les souhaits et les prières qui avaient précédé sa venue.

Dès son adolescence, il signala sa fermeté par des édits sévères contre les blasphémateurs, les hérétiques, les usuriers et les histrions faméliques, dont la pantomime effrontée, et les dialogues indécents, faisaient

(1) Hist. de Philippe-Auguste, en 2 vol. in-12, liv. 1, p. 7 et 8.

(2) Hist. de Philippe-Auguste, lieu cité.

de nos carrefours une école de libertinage et de dépravation (1).

La France était alors en paix, et la cour du jeune prince vit dans ce calme fécond se succéder des fêtes occasionnées par plusieurs alliances. Philippe maria sa sœur à Alexis César, fils unique de Manuel Comnène, empereur de Constantinople. Bientôt après, Pierre de Courtenay épousa la belle héritière de Nevers, qu'on appelait *la princesse aux cheveux d'or et aux yeux pers*. Robert de Dreux s'unit avec Joland, fille de Raoul et parente de la reine. Ces brillantes unions étaient célébrées par des carrousels, des tournois et des chasses. Philippe avait fait ceindre de murailles le grand bois de Vincennes, et le roi d'Angleterre, empressé de plaire à son suzerain, peupla cette belle solitude de cerfs et de

(1) *Philippidos* l. 2. — Mézerai, *Abbrégé chron.*, t. 5, in-12, p. 62.

biches qu'il avait fait prendre dans la forêt de Windsor et sur les bords de la Tamise(1).

En ce temps-là, Philippe qui surveillait attentivement les démarches de ses grands vassaux, eut à se plaindre du comte de Flandres et de Hugues, duc de Bourgogne. Ils furent punis et rejetés sous l'obéissance du roi (2).

Bientôt devaient éclater les guerres éternelles de la France et de l'Angleterre. Tout semblait autrefois devoir unir étroitement ces nations estimables ; mais depuis la conquête de Guillaume et la répudiation d'Éléonore, il en était autrement. La Normandie et les autres provinces que les Anglais possédaient dans l'enclos de notre territoire, devinrent de trop fréquents sujets

(1) Daniel, Hist. de France, t. 4, édit. in-4°.

(2) Rigord., p. 12. — Philip., *ib.* — Daniel, Hist. de France, t. 4, éd. in-4°, p. 10-18. — Velly, Hist. de France, t. 3, in-12, p. 279. — Hainaut, Abrégé chron. de l'Hist. de France, p. 102.

de division pour qu'on pût conserver avec eux une intimité durable.

Le vieil Henri eut à combattre sur la fin de ses jours les prétentions du roi français : et l'on répandait même dans la Grande-Bretagne une prophétie de Merlin, d'après laquelle Philippe devait soumettre ce souverain anglais (1). Après quelques hostilités, des esprits pacifiques désirèrent concilier les parties. *Alors que les deux rois, disent les annales contemporaines, s'étaient rapprochés pour traiter ensemble, la foudre, bien que le ciel fût serein en apparence, tomba entr'eux et effaroucha leurs chevaux qui les emportèrent loin l'un de l'autre* (2). La guerre allait se rallumer, lorsque des événements mémorables l'assoupirent pour quelque temps.

(1) *Rad. de Diceto*. — Maimbourg, *Hist. des Crois.*, li 5, p. 191.

(2) *Roger de Hoveden*. — Daniel, lieu cité, p. 45 et 46.

Trois ambassades consécutives vinrent apprendre à l'Occident les revers des chrétiens d'Asie, horriblement vaincus ou plutôt égorgés dans les détroits de Tibériade (1) par le sultan Saladin qui, poursuivant ses succès, recouvra toute la Palestine, et s'empara de Jérusalem dont il expulsa les fidèles consternés et désormais errants, sur des rives sanglantes (2).

Ces récits répétés en France par Guillaume de Tyr, qui en fut plus tard le véritable historien, n'avaient point trouvé les cœurs insensibles (3). Le monarque res-

(1) Guill. Tyr., liv. 22, c. 1 et 28. — *Epist. in Chron. Reichersp.*, ann. 1187.

(2) *Sanut.*, l. 3, part. 9, c. 6. — Si l'on en croit de vieilles chroniques, plusieurs miracles annoncèrent la prise de Jérusalem; un chevalier vit en songe un aigle tenant en ses serres sept javelots, en criant : *Malheur à Jérusalem!*

(3) Le pape en mourut de chagrin, et plusieurs princes se couvrirent la tête de cendres. *Guttlelm. Neubrig.*, l. 3, c. 23. — Herold et Hugues de Plagon, contin. de Guillaume de Tyr.

sentit comme toute sa noblesse le désir de délivrer une seconde fois la ville sainte.

Il eut dans cette entreprise un compagnon fameux, et qui répandit trop d'éclat sur les choses de son siècle pour ne point en faire ici la peinture. C'était un prince dans la force de l'âge, dont les traits étaient nobles et réguliers. Mais la fièvre secrète qui faisait toujours bouillonner son sang, et qui pétillait dans ses yeux pleins de feu, répandait sur son visage une pâleur extrême (1). Il était tellement entreprenant, impérieux et superbe, que des obstacles invincibles n'auraient pu contenir son cœur toujours bondissant. Du reste, sa bravoure et ses exploits, s'ils n'étaient attestés à l'unanimité par de judicieux annalistes, seraient rangés parmi les belles exagérations de la poésie et les créations imaginaires des temps fabuleux. Nul guerrier

(1) Voyez, sur le portrait de ce prince, Trivet, *la Ricard*. — Maimb., *Hist. des Crois.*, l. 6, p. 354.

n'eut plus que lui l'indomptable caractère d'Achille et ses dépits héroïques ; nul prince ne fit mieux que lui retrouver l'âme altière et généreuse d'Alexandre. Son courage et sa magnanimité le firent surnommer *Cœur-de-lion*. A ces traits on reconnaît cet illustre Richard¹, ce rapide conquérant, duquel on pourrait dire aussi que les royaumes semblaient pour lui le prix de la course autant que le tribut de la valeur.

Son ambition sans frein s'était essayée dans la maison paternelle qu'elle avait remplie de trouble et d'amertume. Henri II était mort du chagrin que lui causèrent ses enfants (1) ; Richard pleura sa faute et se montra sur la route où l'on menait le convoi funèbre de ce malheureux père, dont le cadavre, dit-on, jeta à l'approche du prince

• (1) *Benedict. abb.*, p. 541. — Paris, p. 107. — Roger de Hoved., p. 154.

coupable un sang qui jaillit sur lui (1). Les larmes passagères que ce fils répandit parurent, à cause de son inflexible orgueil, une preuve suffisante de repentir ; et les Anglais, épris d'ailleurs de ses belles qualités, le reconnurent avec joie pour souverain, et lui jurèrent une fidélité qui ne se démentit jamais dans le cours de ses étonnans malheurs.

Richard, devenu roi d'Angleterre, se trouvait, comme possesseur de la Normandie, l'un des grands vassaux de la France ; mais on le prévoit aisément, ce prince fougueux, que son épée seule eût rendu indépendant, fut encore moins disposé, lorsqu'il eut une couronne, à la soumission dont Philippe exigeait le prompt hommage de tous ceux qui relevaient de sa puis-

(1) *Benedict. abb.*, p. 547. — Brompton, p. 1151. — Dav. Hume, t. 3, in-12, p. 79. — Velly, t. 5, p. 332.

sance, et dès-lors on s'attend à voir ces deux rois opposés.

Cependant, soit que son avènement au trône d'Angleterre eût suffi pour l'instant à Richard, soit que Philippe lui eût inspiré une estime et une amitié véritables, ils furent d'abord étroitement unis, et le fils de Henri II, quelle que fût sa hauteur, se reconnut solennellement en plusieurs occasions le vassal du roi de France (1).

(1) A la fin du traité que firent les deux rois, on lit : « Telles sont les conditions auxquelles nous sommes engagés, moi, Philippe, roi des Français, envers Richard, roi des Anglais, mon allié et mon fidèle vassal ; moi, Richard, roi des Anglais, envers Philippe, roi des Français, mon seigneur et mon ami. » Rymer, Act. publ., p. 21. — Dans la chanson que Richard composa dans sa prison, il se plaint de ce que Philippe attaque ses provinces pendant son absence, et reconnaît néanmoins ce dernier pour son suzerain : *Le roi, mon seigneur, je le sais, porte le ravage dans mes terres, etc.* Millot, Hist. littér. des Troubadours, t. 1, p. 60.

Ces deux alliés joignirent leurs bannières pour se rendre en Syrie. Le bourdon de pèlerin que prit Richard rompit entre ses mains (1); le pont de Lyon, qu'il passa à la tête de ses légions, s'affaissa sous leur poids (2); mais à travers tous ces présages, que les peuples superstitieux remarquaient avec effroi pour lui, l'intrépide Anglais, incapable de peur, palpitait d'imp tience au seul nom de la Palestine, et appelait dans tous ses rêves le sultan et les émirs dont il devait abattre la prospérité.

Les deux flottes s'arrêtèrent en Sicile, où régnait Tancrede, qui retenait captivé la sœur de Richard. Il en fallait moins à celui-ci pour exciter sa colère. Ce pétulant monarque, sans attendre les réparations qu'il exige et qu'on lui promet, atta-

(1) Roger, *in Rich.* — Le P. Maimbourg, *Hist. des Crois.*, l. 6, p. 553.

(2) *Hist. de Philippe-Auguste*, t. 1, l. 1, p. 129.

que les Siciliens , et arbore son étendard sur les tours de Messine. Philippe , étonné de voir sur la ville qu'il habite le drapeau d'un vassal , ordonne à ses soldats de l'arracher. A la seule idée d'un pareil affront , Richard ne connaît plus de suzerain et d'allié ; la Sicile et la France unies contre lui ne pourraient l'intimider ; fût-il seul , il n'en serait ni moins arrogant , ni moins terrible. Mais le sage Philippe , plus grand que Richard , sait se vaincre lui-même ; il craint que des guerriers , partis pour combattre l'infidèle , ne tournent leurs propres armes contre des frères , et il devance en Orient son turbulent compagnon (1).

Depuis que la nouvelle croisade avait été prêchée en Europe , les chrétiens de Syrie avaient retrouvé le courage et l'espérance. D'abord fugitives , abattues et sans asyle , leurs troupes désolées s'étaient réu-

(1) Hist. de Philippe-Auguste , t. 1 , l. 2 , p. 146 et suiv.

nies sous la conduite de Guy de Lusignan , qui , non pour entreprendre une conquête , mais pour chercher un refuge , leur avait fait investir la forte ville de Ptolémaïs. Ce long siège fut le point de ralliement de tous les fidèles qui abordaient en Palestine. De vieilles bandes venues de la Frise et du Danemarck , les troupes du landgrave de Thuringe et du duc de Gueldres , des légions allemandes , restes déplorables de la magnifique armée de l'empereur Frédéric , dont la vie s'était éteinte dans les eaux glaciales du Cydnus (1), lorsque déjà il faisait trembler Saladin (2) ;

(1) Presque tous les historiens disent que Frédéric périt dans le Cydnus. *Voy. Chron. slav.*, l. 3. — *Benedict. abb.*, p. 1547. — Brompton, p. 1151. — Daniel, t. 4, p. 61. — *Epist. anon. in App. ad Rodov.*, etc. — Cependant M. Michaud, t. 2, p. 338, prétend que c'est dans le fleuve Sélef que cet empereur perdit la vie ; il se fonde sur l'autorité du professeur arménien Calahan de Cerbied.

(2) Tagenon., *Descript. Exped. Asiat.*

enfin, une flotte de seigneurs français, de qui la piété belliqueuse n'avait pu souffrir la lenteur de l'armement royal : tels étaient les nouveaux secours, qui d'une foule éparsée et misérable, poussée par le désespoir sous les murs de Ptolémaïs, avaient fait par degrés une armée nombreuse et menaçante.

Mais combien redoubla la confiance des chrétiens, quand ils virent arriver le roi de France et l'élite de ses sujets ! A la vue de l'oriflamme et des deux étendards que Philippe avait reçus solennellement à l'abbaye de Saint-Denis, et qui, selon la croyance des temps, jetaient la terreur et l'épouvante parmi les ennemis de la foi (1), les assiégeants poussent des cris de joie, et demandent l'assaut de la ville. Le roi, ne voulant pas laisser évanouir cette ardeur martiale dans les vains transports de l'allégresse, fit sonner la charge par les trompettes des quatre royaumes ; tous les chrétiens atta-

(1) Rigord., p.^a 29. — Velly, t. 5, p. 339.

quèrent les remparts avec impétuosité ; déjà la brèche leur ouvrait une route pour s'élancer dans la place, lorsque Philippe, par un excès de candeur et de loyauté, qui peint la foi des chevaliers de son siècle, se souvint qu'il avait promis à Richard de partager avec lui l'honneur de l'entreprise. Fidèle à sa parole, il voulut attendre ce dernier, pour qu'il montât à ses côtés sur les débris des murailles foudroyées.

Cependant les soldats, auxquels on retirait, pour ainsi dire, la proie sur laquelle ils se précipitaient, rugissaient aux pieds de cette ville, dont, pendant un siège rigoureux, ils s'étaient promis la ruine et le pillage. Altérés du sang des Sarrasins, avides de l'opulence des Orientaux, ils lançaient des regards dévorants sur le chemin qu'ils s'étaient frayés, et dont une volonté puissante leur défendait l'accès (1).

(1) Les historiens anglais Brompton et Roger de Hoveden attestent ce trait de loyauté. Voyez aussi

Au reste, la délicatesse de Philippe fut contraire à ses armes. Les musulmans, durant cette suspension impolitique, réparèrent leurs fortifications, reçurent des renforts, et se défendirent avec une vigueur nouvelle, ranimés par l'inaction des chrétiens qu'ils croyaient affaiblis et découragés (1).

Que faisait cependant Richard, si lent à venir recueillir la part de la gloire qu'on lui gardait avec une générosité si fatale? Ce monarque, parti de la Sicile, après s'être réconcilié avec Tancrède, et l'avoir servi contre ses ennemis, fut jeté par la tempête sur les côtes de Chypre (2). L'usurpateur Isaac Comnène, qui s'y trouvait alors, traita avec barbarie les Anglais qui échouè-

Trivet, Maimbourg, t. 6. — Daniel, Hist. de France, t. 4, in-4°, p. 65. — Velly, t. 5, p. 555 et 554.

(1) Guillelm. Neubrig., l. 14, c. 19. — *Monach. Accohens.*

(2) Roger, in *Annal.* — Trivet, in *Chron.*

rent les premiers sur cette rive inhospitalière⁽¹⁾.

Richard, gardant, même au milieu des écueils, l'audace d'un conquérant, marche contre le tyran qu'il joint pendant la nuit. Ce dernier s'enfuit, effrayé, demi-nu, et suivi d'une armée en désordre. Richard le poursuit, harcèle ses légions, parcourt tout le royaume de Chypre, en soumet toutes les cités, écrase enfin l'armée des Grecs, charge Comnène de chaînes d'or⁽²⁾, le traîne à la suite de son char, et se présente sous les murs de Ptolémaïs dans le

(1) Trivet, *ib.* — Hist. de Philippe-Aug., t. 1, liv. 2, p. 164.

(2) Isaac était tombé dans un tel avilissement, qu'il se trouva flatté de porter des chaînes d'or, lorsque les autres captifs ne portaient que des chaînes de fer; il regarda cette distinction comme une preuve honorable du cas qu'on faisait de lui. Voyez Benedict. abb., p. 650. — Vinisauf, p. 228. — Will. Heming., p. 525.

fastueux appareil d'un triomphateur asiatique (1).

Les croisés, selon le goût des hommes pour le merveilleux, furent éblouis de la pompe du souverain anglais. Ses exploits surnaturels plurent aux armées alliées. Les trésors de la Sicile et de Chypre, prodigués à ses sujets par ses mains libérales, attirèrent sous ses drapeaux les soldats des autres chefs (2). Témoin taciturne de la puissance et de la gloire naissante qui lui dérobaient un vassal, et le lui cachaient sous des lauriers, Philippe, dit-on, ressentit contre le fils de Henri II des mouvements de haine et de jalousie. Sans accuser la grande âme de ce roi, de sentiments abjects, peut-être la conduite irréfléchie de Richard qui, non content d'avoir distrait, pour des expéditions personnelles, des

(1) Rigord., p. 52.

(2) Jacob. Vit. Hist. — Trivet, *in Chron.* —
Le P. Maimb., l. 6, p. 384.

forces qu'il devait à une association commune, étalait encore aux regards de son suzerain les preuves d'une victoire orgueilleuse, et se ménageait, par ses brigues et ses séductions, le commandement suprême ; cette conduite, si peu compatible avec les traités des deux monarques, justifie-t-elle assez la froideur que laissa paraître le successeur de Louis-le-Jeune contre l'altier feudataire de Normandie ?

Cette sourde mésintelligence nuisit, sans doute, aux opérations du siège (1). Toutefois, les Français tentèrent plusieurs assauts ; les pierres de Ptolémaïs, la colline du prophète, le lit desséché du torrent de Bélus, fumèrent souvent dans ces terribles combats du plus illustre sang de nos grandes familles. Rotrou, Thibaud de Champagne, comte

(1) Voy. à ce sujet, et pour et contre, Hoveden, p. 693. — Knyghton, p. 2405. — Guill. Armor., p. 76. — Rigord., p. 32. — Trivet, *in Chron.* — Le P. Maimbourg, liv. 6.

de Blois, Étienne de Sancerre, Guy de Châtillon, Geoffroi d'Aumale, le vicomte de Chatellerault, Florent d'Angers, Raoul de Couci, le jeune et intéressant Albéric, périrent la lance à la main.

La fureur était si grande de part et d'autre, que les femmes se mêlaient aux batailles journalières, et que les enfants luttèrent contre les enfants au milieu des vieux guerriers. Les croisés conçurent le dessein gigantesque de transporter près des murs de Ptolémaïs une montagne d'une hauteur prodigieuse, afin de dominer la ville et de l'accabler sous leurs traits. Ils firent avancer cette montagne en en jetant peu-à-peu la terre devant eux. Les assiégés engagèrent un combat d'une nouvelle espèce contre ce colosse menaçant, et cherchaient, par des travaux hardis, à repousser la masse mouvante qu'ils ne voyaient point croître et venir sans effroi (1).

(1) Ce fait est tiré de l'arabe et rapporté par M. Michaud, t. 2, l. 8, p. 593.

Les Français poursuivirent sans relâche les opérations du siège ; parvenus jusqu'au pied de la tour *Maudite*, ainsi nommée , parce que ce fut dans son enceinte qu'on fabriqua les deniers qui soldèrent la trahison de Judas , ils en minèrent les fondements ; un pan de murs s'écroulant avec fracas , laissa voir des milliers de Sarrasins agités et pâlissans. Ils demandèrent à capituler , et , après un siège de trois ans , les chrétiens entrèrent à Ptolémaïs.

Ce succès pouvait ouvrir aux croisés toute la Palestine , mais les dissensions de leurs chefs amortirent leur sainte ardeur. Les querelles des rois de France et d'Angleterre avaient divisé l'armée en deux partis. Philippe fut assailli d'un mal corrosif qui dessécha sa peau , et la marqua de taches livides ; on crut reconnaître les effets du poison , et les ennemis de Richard le désignèrent comme l'auteur de cet attentat ; inculpation calomnieuse répétée indiscrètement par plusieurs de nos historiens , trop

empressés à faire planer sur une grande nation des reproches suscités par la haine aveugle. D'ailleurs, Richard, personnellement, rendait invraisemblables de pareils soupçons ; non point que ce prince violent, chargé des malédictions paternelles, ne fût incapable d'un crime ; mais c'était l'épée à la main, au grand jour, au milieu des périls, qu'il l'aurait pu commettre. Un forfait ténébreux, tel qu'en ourdit lentement un être pusillanime et dissimulé, répugnait, non seulement à l'âme élevée de Richard, mais encore à son caractère vif et emporté, qui ne souffrait aucun retard dans l'exécution de ses projets.

La langueur où le mal avait jeté Philippe rendait nécessaires à sa convalescence l'air de sa patrie et le repos des armes. Ce fut au moins le prétexte dont usèrent les seigneurs de sa cour pour l'arracher aux bords où ils redoutaient pour lui des embûches. Ces craintes devenaient moins chimériques par tout ce qu'on publiait alors en Orient

du Vieux de la Montagne , avec lequel on prétendait que Richard avait des intelligences.

Le Vieux de la Montagne était un cheik arabe (1) qui régnait sur une peuplade isolée

(1) *Cheik* signifie à-la-fois seigneur et vieillard. Voyez , sur ce singulier personnage , Guillaume de Tyr , l. 20 , c. 31. — Jacques de Vitry , c. 14. — Guillaume le Breton , p. 76-77. — Rigord , p. 55 et 56. — Brompton , p. 1243. — Will. Heming , p. 532. — Neubry , l. 5 , c. 14. — Le P. Maimbourg , p. 428 , t. 2 , l. 6. — Lettre curieuse de M. Jourdain , dans laquelle cet Orientaliste analyse ce qu'a dit , de la secte des assassins , le persan Mirkhoud , en son ouvrage intitulé : *Bouza Alsafa*. Cette lettre , adressée à M. Michaud , est rapportée par ce dernier dans les notes du tome 2 de l'Hist. des Croisades. La traduction française de ce passage de Mirkhoud se trouve aussi tome 9 des Notices et des Manuscrits de la Bibliothèque royale. Il paraît que l'histoire du Vieux de la Montagne était connue du peuple , en France ; dans le 15^e siècle ; car on trouve , dans les manuscrits des Troubadours , une chanson de Peguifain à sa dame , où il dit que le trait dont elle l'a

des états voisins ; ses domaines , resserrés dans les rochers de la Phénicie , et situés contre Tortose et Tripoli , n'avaient que peu d'étendue (1) ; mais la nature leur prodiguant tous ses charmes , en faisait une des plus délicieuses contrées qu'on pût imaginer. On eût dit une île de verdure et de fleurs ceinte d'une mer de sables arides (2). Ce prince , adroit et vindicatif , était parvenu à se faire craindre et respecter des autres souverains (3) , et les plus puissants

percé est plus terrible que ceux des assassins que ce Vieux envoie jusqu'en France tuer ses ennemis ; et son aveugle soumission pour elle est plus forte que ceux des mêmes assassins pour leur seigneur.

(1) Il ne comptait pas en tout 60,000 sujets , et n'avait qu'une vingtaine de bourgades.

(2) Voyez , sur la beauté de ces lieux , Bochart , *Descriptio Terræ Sanctæ in fine*. — Malte-Brun , *Précis de Géogr.* , tome 3 , p. 137.

(3) Jac. Vitr. , c. 14. — Rymer , vol. 1 , p. 71. — Maimbourg , tome 2 , p. 428 , l. 6. — M. Jourdain , dans sa lettre , lieu cité , p. 560 et suiv.

lui envoyèrent des tributs pour acheter son alliance ou son oubli. On ne lui connaissait pourtant ni légions, ni remparts, ni trésors ; mais au sein de la paix, sous les mille palmiers, au bord des deux cents fontaines de ses enclos fortunés, cet homme, aussi simple en apparence que le bon Alcinoüs, mais aussi artificieux que le perfide Ulysse, était plus redouté que les sultans de Damas et d'Égypte environnés d'armées formidables.

Il devait ce pouvoir miraculeux au dévouement sans bornes qu'il inspirait à de jeunes fanatiques, prompts à exécuter ses ordres, et dont l'adresse et le zèle accomplissaient tôt ou tard la mission qu'ils recevaient avec une obéissance aveugle, en sorte qu'aucune des victimes désignées à leurs coups ne pouvait s'y soustraire.

Patience, travestissements, ruses de toute espèce, rien par eux n'était épargné pour venir à bout de leur dessein. Plusieurs princes de Mossoul et de Damas tombèrent

sous leur poignard (1); ils frappaient les émirs au milieu des mosquées et des bazars, et la crainte qu'ils inspiraient était si grande, que souvent on n'osait point les arrêter ni les maudire. Le grand Saladin lui-même recula de frayeur devant l'un d'eux (2).

Quand des rois irrités des invasions du Vieux de la Montagne, envoyaient le menacer et lui déclarer la guerre, il faisait signe à quelques-uns de ses prosélytes de se jeter du haut d'une tour, ce qu'ils exécutaient aussitôt; ensuite il disait aux ambassadeurs de rapporter ce qu'ils avaient vu, et ajoutait qu'il avait plusieurs milliers de serviteurs semblables (3).

(1) *Bourseki, Mondoud, Albourski*, princes de Mossoul; *Taijelmoulk Bourî*, prince de Damas, furent assassinés par eux.

(2) M. Jourdain, lieu cité.

(3) Henri, comte de Champagne, ayant fait visite au Vieux de la Montagne, celui-ci le promena dans toutes les parties de son séjour. L'ayant conduit

Pour les amener à cette soumission absolue , le Vieux de la Montagne leur persuadait qu'il était le confident du prophète et l'unique dépositaire de ses lois ; il avait fait de ses sujets , qu'on appelait *Fedaïs* (1), les initiés d'une secte où l'on observait scrupuleusement cette maxime , qu'on se déshonorait en mourant dans son lit , et qu'on s'assurait une vie éternelle en expirant pour servir son maître (2). Il les recevait dès leur enfance dans son palais , et les élevait d'une façon toute merveilleuse , au milieu des prestiges et des visions. Après leur avoir donné un philtre assoupissant , il les

vers une tour élevée , sur les créneaux de laquelle se tenaient des hommes vêtus de blanc , il dit à son hôte : « Vous n'avez point de sujets aussi obéissants que les miens. » En même temps il fit un signe , et deux de ces hommes se précipitèrent du haut de la tour , et moururent à l'instant.

(1) On les appelait plus communément, Ismaéliens.

(2) M. Michaud , tome 2 , p. 72.

faisait transporter pendant le jour, dans ses jardins, où l'amaryllis des montagnes, l'oeillet du Liban, et le lys oranger, mariaient l'éclat de leurs couleurs à la brillante verdure des pruniers rampants (1). Là il faisait ouïr à ses disciples des chansons ravissantes, et des esclaves invisibles leur servaient des festins savoureux sur le bord des eaux courantes. Durant la nuit, leur maître habile ordonnait qu'on les conduisit endormis sous des pavillons mystérieux qui leur étaient inconnus, dans ces asyles décorés de tout ce que le luxe et la mollesse asiatique ont de plus brillant et de plus voluptueux (2); il les réveillait doucement au son des flûtes et à la lueur des cèdres, leur montrait à travers les gazes

(1) Cette description n'est point imaginée. Voyez Korte, Voyage en Palestine, p. 458 (en allemand). — Malte-Brun, t. 3, l. 50, p. 157.

(2) Marc Paul a un long passage sur les séductions exercées par le Vieux de la Montagne.

de Gölconde, et l'évaporation des parfums de la vallée arabique, des groupes de filles presque nues, dont les gestes et le sourire enflammaient les sens (1). Il leur disait que c'étaient les nymphes du paradis, et que la vie agréable dont ils jouissaient près de lui était la faible image des plaisirs qui les attendaient en un autre séjour. C'est là, continuait-il, que vous trouverez les houris qui vous ont enchantés, et c'est au milieu d'un pays de délices que leurs faveurs vous seront accordées, si vous mourez en servant votre souverain sans délais et sans murmures; c'est là que j'ai réservé à ceux qui suivent mes lois les plus grandes joies du paradis. Ils y entreront par huit portes d'ambre qui mènent à autant d'enclos, où ils trouveront soixante-dix mille prairies de safran, et dans chaque prairie soixante-

(1) Tous les auteurs précités. Voyez, en outre, Daniel, t. 4, in-4°, p. 77. — Velly, t. 3, in-12, p. 363.

dix mille habitations de nacre et de corail, et dans chacune de ces demeures soixante-dix mille palais, avec pareil nombre de galeries de topaze, où se multiplie à l'infini des salons d'or, des tables somptueusement servies, des sources de lait et de miel, et des pavillons de pourpre, abris d'une foule innombrable de beautés, dont l'âge touche à l'adolescence, et dont le sourire entretient un printemps éternel. Dans cet asyle, on ne connaît ni les infirmités, ni les pleurs, ni les prières, ni les jeûnes (1). A ces mots fallacieux il leur donnait un breuvage fait avec une plante enivrante propre à exalter leur courage (2). Impatients d'un trépas

(1) Cette singulière description du paradis, dont je ne donne qu'un léger extrait, est conforme au Coran : elle est rapportée en entier par M. Jourdain, qui l'a traduite de pièces orientales.

(2) Cette boisson était faite, dit-on, avec la plante de *Haschich*. Le savant M. de Sacy veut faire dériver du nom de cette plante celui d'assassin, sous

dont la récompense les séduisait , et qu'ils regardaient comme une œuvre méritoire, ils se précipitaient dans les dangers les plus éminents, s'arrachaient les ordres de mort, chantaient au milieu des tortures, et conservaient, dans les plus horribles supplices, un front calme et radieux (1).

Le Vieux de la Montagne venait d'envoyer à Tyr un de ses dangereux agents, qui, selon l'ordre de son maître, avait assassiné le prince Conrad dans la place publique de cette ville (2). On persuada au roi de

lequel on désigne communément les sujets du Vieux de la Montagne. Cette étymologie ne paraît pas avoir été goûtée.

(1) M. Jourdain, lieu cité. — On prétend qu'il existe encore dans les montagnes du Liban, plusieurs familles d'Ismaéliens, et l'on rapporte, à l'appui de cette opinion, des renseignements donnés par M. Rousseau, consul général de France à Alep.

(2) Voy. les détails de cet assassinat dans Diceto, p. 680. — Neubrig, l. 5, c. 14. — Jac. Vitry, c. 14. — Maimbourg, t. 2, l. 6, p. 428 et suiv.

France qu'un pareil sort lui était réservé (1), et ce fut pour s'en garantir qu'on créa la première garde qu'eurent nos souverains ; elle était composée de douze cents archers , armés de massues d'airain et de carquois dorés (2).

Toutefois ce ne furent point d'ignobles craintes qui déterminèrent Philippe à quitter l'Asie ; mais il sentit trop bien que malgré sa modération, il ne pouvait éviter avec Richard des contestations scandaleuses pour la chrétienté ; il partit donc laissant presque toutes ses troupes sous les drapeaux de ce prince , trait bien rare d'une loyauté

(1) Les ennemis de Richard persuadaient à Philippe que ce dernier avait engagé le Vieux de la Montagne à assassiner Conrad ; mais ce chef arabe s'accuse lui-même de ce forfait , et déclare que Richard y est étranger. *Voy. Rymer*, vol. 1, p. 71. — *Diceto*, p. 680.

(2) *Stat. Philipp. VI*, ann. 1285. — *Daniel*, *Milices françaises*, t. 3, l. 9, ch. 12.

que de secrètes inimitiés n'avaient pu rompre.

Prêt à s'embarquer , Philippe reçut de magnifiques présents du sultan Saladin , qui admirait ses vertus , et l'avait proclamé dans les murs de Tyr le premier roi de l'Occident. Arrivé dans la ville de Rome , le roi français alla prier sur le tombeau des martyrs , et reçut solennellement les palmes dues aux héros chrétiens ; et après son glorieux pèlerinage , il fit son entrée dans Paris aux cris de joie de tout son peuple.

Quant au monarque des fiers insulaires , comme son cœur de lion dut tressaillir de joie et d'orgueil , lorsque le départ de Philippe eut livré toute la Palestine à sa fougueuse ambition ! Plus de rivalité qui puisse désormais prélever à son préjudice une moitié des emplois de l'armée chrétienne ; plus de conseil et d'ordre suprême pour contredire ses avis belliqueux , et balancer sa fureur ! La chaîne qui retenait ce

superbe léopard était rompue , et la Syrie devenait sa proie.

Richard mène ses troupes au combat du côté de Césarée ; Saladin , caché dans les montagnes , en descend à l'improviste pour tomber sur l'armée des croisés, alors séparée de ses meilleurs bataillons par un fleuve dont on opérait le passage. Malgré le désavantage de cette position , et le tumulte causé par cette surprise ; malgré les forces des Sarrasins, qui marchaient au nombre de trois cent mille contre quarante mille chrétiens , le roi d'Angleterre promet la victoire à tous ceux qui voudront le suivre et l'imiter.

Il traverse toute l'armée ennemie, changeant tantôt d'armes et tantôt de coursier. D'un coup de lance il renverse en passant le grand Saladin, et comme si ce n'était pas assez pour sa gloire d'avoir abattu cet illustre sultan , il ne daigne pas même s'arrêter pour jeter un coup-d'œil sur tant de grands vaincus (1). L'on compta sur le

(1) Roger de Hoveden, Guill. Neub., Math. Paris.

champ qu'il avait ainsi parcouru , les cadavres de vingt-deux émirs et de vingt-cinq mille musulmans (1).

Richard s'empare de Jaffa , d'Ascalon et de Gaza ; il apprend un jour qu'un convoi de huit mille chameaux , escortés par douze mille arabes , avait été rencontré vers Emmaüs ; il y vole avec quinze cents guerriers , et ramène la caravane prisonnière. Une autre fois se promenant à l'écart , il s'arrêta sous un cèdre , et s'endormit. Surpris par sept mille Sarrasins , il s'éveille , tire son épée , et fait un horrible carnage de cette foule qu'il disperse en peu d'instant(2). Les historiens anglais se plaisent à raconter mille autres faits , tellement invraisemblables , qu'on croirait ces narrations enflées par une vanité

(1) Les historiens anglais en comptent quarante mille. Hoveden , p. 698. — David Hume , tome 3 , p. 136.

(2) Hist. de Philippe-Auguste , t. 1 , l. 2 , p. 192. — Mézeray , Abrégé chron. , t. 5 , p. 90 et 91.

nationale, si la prodigieuse valeur de leur roi favori n'était pas affirmée par des annalistes étraugers. Selon ces derniers, le seul nom du roi d'Angleterre répandait en Asie un effroi si général, que les femmes des mahométans faisaient taire leurs enfants qui criaient, en les menaçant *dupreux Richard*.

Cependant on eût dit que le seul désir de ce prince était de se jouer des périls, et de se repaître du sang des infidèles, tant il éludait la fin de la guerre qu'eût aisément terminée la prise de Jérusalem, dont les portes ébranlées par la bruyante renommée de ce vainqueur se seraient ouvertes à son approche (1). Mais pour Richard, toute ville défendue et fortifiée valait Jérusalem, et la sainte cité n'eût attiré ses pas, qu'en lui promettant plus d'obstacles que les autres villes de la Syrie.

Ces batailles sans but lassèrent une armée qui souhaitait ardemment la délivrance du

(1) Marin, Vie de Saladin, vol. 2, p. 560 et 561.

sacré tombeau. L'indifférence que Richard témoignait pour une expédition rendue si facile par ses précédents succès, et la générosité qu'en plus d'une rencontre il avait noblement exercée envers Saladin, persuadèrent aux croisés que le roi d'Angleterre avait fait un pacte secret avec ce sultan. On osait même couvrir le front de ce jeune héros d'une pénible rougeur, en répandant hautement qu'il respectait dans ce chef des Sarrasins l'amant qu'avait autrefois choisi sa mère Eléonore. Tous ces bruits fomentés dans l'armée aigriront bientôt les esprits, et firent éclore des semences de trouble et de révolte (1). Plusieurs seigneurs, et entr'autres le duc de Bourgogne et Léopold d'Autriche, quittèrent le camp de Richard. Ce monarque écoutait les murmures, et souffrait les désertions avec un calme méprisant (2).

(1) Vinisauf, p. 380.

(2) Histoire de Philippe-Auguste, tome 1, liv. 2, p. 194 et suiv.

Confiant dans ses Anglais et dans son épée , il n'avait jamais compté sur d'autres secours pour l'exécution de ses projets , ainsi qu'il l'avait prouvé en Sicile , en Chypre , et maintefois en Palestine , où , suivi de quelques centaines de ses archers , il défit des armées levées à grands frais.

Au reste , cet homme qui s'agitait si fort dans l'univers , parut pour le moment rassasié de la gloire sanglante dont il s'était montré jaloux. Entouré de débris , de trophées , d'esclaves , il semblait rêver à d'autres chimères ; parfois s'élevaient du fond de sa grande âme des tristesses infiniment mystérieuses , un dégoût subit des choses d'ici-bas , et des velléités de repos qui sauvaient les nations. C'était-là comme un frein caché , dont celui qui fait taire les flots orageux des mers avait voulu contenir ce courage superbe pour l'empêcher de tout envahir.

Richard avait assez entendu crouler autour de lui les forteresses et les remparts de

l'émir et du satrape. A l'éclat toujours brillant et pur du ciel syrien , il commence à préférer le nébuleux climat d'Albion , où peut-être son imagination inquiète aimait à chercher les tendres souvenirs qui lui firent naguère dédaigner , pour une première amante (1), cette princesse Alix , dont Philippe son frère pressait avec ardeur l'hymen toujours rebuté (2).

Au milieu de son ennui , la patrie lui apparut tant de fois , qu'il ne pensa plus qu'à la rejoindre. Il s'embarqua pour l'Europe , et fit naufrage dans le golfe de Venise. Poussé sur le rivage , il résolut de traverser l'Allemagne pour se rendre en Angleterre ;

(1) On voit percer cette passion de Richard , dans une chanson qu'il composa dans sa prison , et qui est rapportée par Millot , hist. littér. des troubles , t. 1 , p. 58. Il termine cette chanson par ces mots : *Comtesse Soir, Dieu garde votre souverain mérite et celle que je réclame, pour qui je suis prisonnier.*

(2) Benedict. abb. , p. 521. — Hoveden , p. 652.

mais il fallait passer dans les domaines de Léopold (1), et le duc d'Autriche se souvenant que son étendard planté sur les murs de Ptolémaïs, en avait été arraché avec ignominie par Richard, était devenu son irréconciliable ennemi (2). N'importe, celui-ci ose s'engager dans le fatal trajet ; Léopold le sait, et promet des récompenses à ceux qui pourront lui livrer le monarque anglais. Richard instruit de ces dispositions perfides, mais trop avancé pour revenir sur ses pas, croit se soustraire aux recherches exactes d'une foule de satellites et d'agents secrets, en ne voyageant que la nuit, par des routes infréquentées ; et sous un habit emprunté, il prend successivement le costume d'un chevalier du Temple, d'un pèlerin et

(1) Il se détourna de son vrai chemin, en Allemagne, parce qu'il fut poursuivi par le gouvernement d'Istrie. Rymer, vol. 1, p. 70.

(2) Hist. de Philippe-Auguste, t. 1, l. 2, p. 215.

d'un palefrenier (1). Nonobstant ces précautions , il fut reconnu et conduit à Léopold , qui oubliant les droits des nations et des gens, et tous les sentiments d'humanité, le fit enfermer dans un cachot profond , où souvent des bourreaux venaient tourner contre son sein découvert la pointe de leurs épées.

L'empereur d'Allemagne, l'avare et lâche Henri VI , apprend la captivité de Richard et veut en jouir à son tour , pour satisfaire ses ressentiments personnels ; car ce prince avait pris parti contre lui en faveur de Tancrede. Léopold lui ayant donc cédé son captif , moyennant une somme d'or , il le fait conduire dans la forteresse de Worms (2).

(1) Voy. les détails de son arrestation dans Hoveden, p. 717. — Will. Heming, p. 555. — Brompton, p. 1250. — Math. Paris, p. 251.

(2) Legendre , Hist. de France , t. 2 , p. 377. — Velly, t. 3 , p. 374.

Là, ce roi magnanime, encore fumant du sang des infidèles, portant encore sur son cœur cette croix, marque sacrée d'un vœu héroïquement accompli, est traité par des chrétiens comme un obscur et méprisable esclave ; mais ces traitements, tout atroces qu'ils étaient, il les supporte avec fermeté. Il n'a en cette circonstance funeste, ni l'arrogance qui messied au malheureux que le ciel veut éprouver, ni l'abattement indigne d'une âme royale. Le poids des chaînes ne fait point plier son courage ; il s'abstient de plaintes et de prières, et n'oublie pas un instant qu'il est Richard. . . . Oh ! que de fois les grandeurs humaines ont mérité la pitié ! Tandis que la fortune de cet invincible conquérant était arrêtée dans un cachot ignoré, le grand et puissant rival qu'il avait laissé en Asie, Saladin, mourait en même temps dans la ville de Damas ; et frappé du néant de sa gloire, il ordonnait en expirant qu'on portât dans les rues de cette capitale son drap mortuaire, en disant : Voilà ce que

Saladin , vainqueur de l'Orient , emporte de ses conquêtes (1).

Dès qu'on eut appris le sort de Richard en Angleterre , ses sujets répandirent des pleurs , car il était aimé ; mais son frère , cachant une joie féroce , voulut profiter de cet événement. Ce frère criminel était le prince Jean , surnommé *Sans-Terre* , parce que son père ne lui avait point accordé d'a-panage. Réparant cet oubli , Richard , en montant sur le trône , l'avait fait comte de Mortain ; mais les liens de la reconnaissance n'étaient pas plus forts que ceux du sang dans cette âme abjecte et sordide.

La monarchie anglaise n'offre point un second exemple d'un tel assemblage de turpitude , de lâcheté , de ruses et de dissimulations. Ses yeux hagards , son front bas et ténébreux , son teint plombé , ses cheveux en désordre , annonçaient un être réprouvé,

(1) A la fin de la Vie de Saladin.

qu'à ces marques hideuses on devait abhor-
rer et fuir.

Ce prince corrompit quelques seigneurs d'Angleterre, et s'empara de plusieurs places de ce royaume, dont il usurpa la souveraineté. Désirant se faire un appui dans son usurpation, il flatta Philippe, et ce roi (pourquoi l'histoire doit-elle être véridique?) devint l'allié, ou plutôt le complice de *Jean-Sans-Terre*, et de concert avec lui, voulut dépouiller de ses états un héros infortuné (1). Sans doute que Philippe avait contre Richard de justes motifs de vengeance; sans doute que les provinces dont il tenta de le déposséder faisaient partie intégrante de la France, et devaient naturellement lui appartenir; sans doute enfin que l'héritier de Louis-le-Jeune en était le suzerain, et pouvait les ressaisir sur un vas-

(1) Guill. Neubrig, l. 4, ch. 52 et 54. — Trésor des Chartres, dans Du Tillet, p. 16. — Velly, t. 3, p. 376. — Leibnitz, Cod. diplomat., p. 4.

saï qui avait plus d'une fois bravé son autorité ; mais alors ce vassal était dans les fers. Pourquoi son adversaire n'a-t-il pas attendu que , libre et armé , il ait pu défendre ses domaines ? pourquoi surtout crut-il convenable à ses projets l'occasion que l'infâme *Jean-Sans-Terre* avait choisie lui-même pour l'exécution d'un dessein spoliateur et fratricide ? Il était impossible que Philippe, si loyal et si équitable, ne fût pas bientôt éclairé sur ces procédés blâmables. Il arrêta tout-à-coup les progrès de son invasion , et congédia ses troupes.

Cependant Richard était toujours étroitement gardé dans une forteresse ; on ignorait même le lieu de sa captivité , et l'Europe insouciant e semblait peu s'intéresser à le connaître , lorsqu'un troubadour d'Arras , le généreux Blondel (1), loin d'oublier le prince

(1) L'aventure de Blondel , dont on a fait un opéra , est tirée d'une vieille Chronique d'Angleterre , dont un passage relatif à ce Troubadour est

infortuné, dont il avait été l'ami (1), voulut parcourir l'Allemagne pour découvrir sa prison. Arrivé sous les murs d'un château fort (2), où des villageois lui dirent qu'un grand seigneur était renfermé, il prit sa harpe et chanta le premier couplet d'une romance qu'il avait naguère composée avec Richard, et qu'ils chantaient ensemble

rapporté par Fauchet, liv. 2, Origine de la Langue et Poésie françaises, au mot *Blondiaux*. Cette anecdote que rejettent quelques historiens critiques, a été adoptée par Massieu, p. 157. — La Borde, Essai sur la Musique, t. 1, p. 115. — Du Moulin, Hist. de Normandie, p. 457. — Sinner, Extr. de quelques Poésies, etc., p. 14-15. — Nostradamus, hist. de Provence. — L'abbé Millot, hist. litt. des Troubadours, t. 1, p. 54 et suiv.

(1) Baillet, Jugement des Savants, t. 4, p. 285. — La Borde, t. 1, p. 215, dit que Blondel fut le maître de musique de Richard; et Lacroix du Maine, tome 1, p. 88, le met au nombre des plus célèbres joueurs d'instruments.

(2) Dans le village de *Losenstein*.

en des jours plus heureux. Le roi, dans sa tourelle obscure, tressaillit en entendant ces vers connus, et chanta de suite le second couplet; Blondel, pouvant à peine modérer sa joie, vint apprendre son secret à l'Angleterre. Les grands de ce royaume firent d'inutiles efforts pour délivrer ce héros, quoique les princes de l'Empire blâmassent hautement cette détention arbitraire et barbare, leurs murmures n'effleuraient qu'à peine l'âme égoïste de Henri VI; il fallait pour l'ébranler enfin les efforts surnaturels dont une mère seule est capable.

Eléonore essayait depuis long-temps de délivrer son fils, tantôt en s'adressant à la cour de Rome, et tantôt à l'empereur lui-même (1). Après un an de menaces, de prières, de sollicitations, elle obtint que Richard serait entendu. Il parut dans la

(1) Rymer, Act. publ., t. 1, p. 25 et suiv. — *Inter Epist. Petri Blesensis*, 144, 145, 146.

diète convoquée à cet effet, et parla avec une grande éloquence (1) ; mais sur la fin de son discours sa voix parut altérée. Tout ce qu'avait fait pour lui sa tendre mère, le souvenir de sa gloire passée, la vue de ce soleil tant de fois témoin de ses actions héroïques, cette assemblée de princes où il devait siéger en maître quand il comparait en coupable, mille sentiments confus s'élevant à-la-fois dans son cœur contristé émurent vivement ce roi malheureux et lui arrachèrent quelques larmes (2). Les assistants ne purent voir sans gémir eux-mêmes des pleurs sortir de ces yeux terribles et foudroyants que la nature semblait n'avoir point faits pour en répandre. L'empereur fut vaincu lui-même, et néanmoins il ne consentit à la liberté de son captif qu'au prix d'une forte rançon qu'Éléonore ne put payer qu'en épuisant l'épar-

(1) Goldart, t. 3, p. 364. — Daniel, lieu cité.

(2) Daniel, lieu cité.

gne royale, les finances de l'Angleterre, et en convertissant en monnaie les vases et les ornements des églises (1); mais enfin Richard est libre, et c'est assez pour une mère. Il est libre, mais ce n'est pas assez pour lui, dont la fureur guerrière rallumée par la vengeance a le prompt besoin des combats; c'est à Philippe, c'est à Jean-Sans-Terre qu'il veut d'abord se montrer. Ce dernier, tremblant au bruit du retour de son frère, quitte les bords de la Tamise et vient se réfugier en Normandie. Il espère apaiser Richard en lui prouvant qu'il est le mortel ennemi du roi de France. Aussitôt il se rend à Evreux, invite à un festin splendide tous les chevaliers français qui défendaient le château fort de cette ville. Au signal qu'il donne, des milliers de satellites se précipitent sur les convives

(1) *Ann. Waverl.*, p. 164. — Will. Heming, p. 538. — M. Paris, p. 122.

désarmés et les égorgent tous (1). Jean-sans-Terre fait exposer les têtes de trois cents victimes autour des murs d'Evreux, et les mains ensanglantées par ce meurtre éclatant, il se croit digne du pardon ; Richard avoue qu'il l'a mérité et l'embrasse avec horreur. A la nouvelle de ce massacre, Philippe accourt le fer et la flamme à la main. Le roi d'Angleterre se jète au-devant de lui, et les deux rivaux se firent, avec des succès variés, une guerre longue et furieuse. Les cités étaient saccagées, réduites en cendre, et leur population passée au fil de l'épée. Les villages, les moissons, les vergers, étaient également livrés à l'incendie, et l'on ne voyait de toutes parts que du sang et des débris (2).

Mais pendant ces horreurs, un des re-

(1) *Philippid.*, l. 4, p. 143. — Rig., p. 57.

(2) Guill. Armor., *ib.* — Hist. de Philippe-Aug., t. 1, l. 2, p. 235. — Velly, t. 3, p. 385.

tours inopinés qui , comme on l'a vu déjà , arrêtaient quelquefois Richard dans la carrière de ses triomphes , vint le désarmer tout-à-coup. Une main divine parut maîtriser ses emportements et le pousser aux pieds de Philippe , qui reçut sa foi et hommage et de nouveaux serments d'amitié (1). Pendant que les deux rois conféraient ensemble à l'écart , un énorme serpent , sorti du creux d'une yeuse , s'élança au milieu d'eux (2). L'on se souvint qu'autrefois , en pareille circonstance , la foudre tombée entre les rois de France et d'Angleterre , avait fait présager la rupture prochaine du vain traité qu'ils arrangeaient sans la volonté du sort. Ce nouveau phénomène réveilla les mêmes inquiétudes , et dès-lors on répandit avec regret qu'un accord serait désormais difficile entre deux nations dont le ciel

(1) Guill. Armor. , p. 73.

(2) Velly , t. 3 , p. 291. — Hist. de Philippe-Aug. ; t. 1 , l. 2 , p. 245.

proclamait ainsi la désunion. En effet, la trêve ne tarda pas à être violée ; mais Richard, qui assiégeait un petit château où l'on avait renfermé un trésor qu'il convoitait, fut mortellement blessé par une arbalète. Cette fin obscure eût été peu digne d'une si belle vie ; mais ce prince sut l'annobler en voulant qu'on pardonnât à celui qui l'avait frappé (1). Sa mort fut pleurée par tous les Anglais, que l'appréhension de son successeur rendirent inconsolables. Jean-sans-Terre se fit nommer roi d'Angleterre ; la couronne lui fut disputée par le bel Artus, duc de Bretagne, neveu de Richard et fils unique de Geoffroi, décédé l'aîné des trois enfants de Henri II (2). On

(1) Cet ordre généreux ne fut point exécuté après la mort du prince, et l'on fit périr ce soldat, appelé Gourdon. Voyez, sur la mort de Richard, Rigord., p. 403. — Velly, t. 3, p. 403. — David Hume, t. 3, 159.

(2) Outre les droits qu'Artus tirait de sa naissance, il paraît que Richard l'avait désigné pour lui succé-

né sait quels avis célestes, quels oracles, quelles traditions, recommandèrent aux peuples charmés la naissance de ce merveilleux enfant; mais les Bretons s'imaginèrent qu'il était appelé à relever l'antique gloire de leur nation, et dans cette espérance, ils lui avaient donné le nom du fameux Artus, dont il devait, disait-on (1), réaliser et surpasser un jour les exploits célèbres et romanesques.

Ce jeune prince, beau comme sa mère Constance, brave comme le héros qui lui donna le jour, bercé au bruit de ces récits prophétiques, croissait en force, en vaillance, en majesté. Ses sujets l'adoraient et marquaient l'instant où devaient s'accomplir, sous un règne favorisé du ciel, des présages flatteurs. Philippe, pressant dans ses bras ce rejeton adoré, lui promit la main

der. David Hume, t. 3, p. 168. — Roger de Hoved., p. 790.

(1) Hist. de Philippe-Aug., t. 1, l. 1, p. 77 et 78.

de sa fille , le secours d'une armée , et les éperons d'or des chevaliers (1). Les seigneurs d'Anjou , de la Touraine et du Maine , le reconnaissant déjà pour leur souverain , levaient leur bouclier sur sa tête sacrée. Comblé de tant de faveurs , fier de ses belles destinées , et s'élevant au niveau de son glorieux avenir , ce prince était impatient de combattre Jean-sans-Terre , qu'il regardait comme un usurpateur. Jamais le sort n'avait plus cruellement abusé de la crédulité des peuples ; car ce héros , auquel tant de puissance et tant de gloire semblaient promises , allait être moissonné dans sa fleur , et ne laisser , au lieu des monuments d'un grand règne , que les regrets de ses chers Bretons , qui maintenant encore gardent la mémoire de leur prince adoré , et conservent des hymnes en son honneur (2).

*Heu , miserande puer ! Si qua fata aspera rumpas ,
Tu Marcellus eris.*

(1) Roger de Hov. , p. 792. — Guill. Arm. , p. 82.

(2) Hist. de Philippe-Aug. , t. 1 , l. 1 , p. 77.

La guerre, dont la Bretagne accélérât les préparatifs, venait de se déclarer avec des circonstances comparables à celles qui soulevèrent autrefois la Grèce entière contre les Troyens. Jean-sans-Terre, invité aux noces d'Hugues-le-Brun et d'Isabelle d'Angoulême, était devenu amoureux de cette princesse, et l'avait enlevée au milieu du cortège qui la conduisait en pompe à l'autel (1). Hugues-le-Brun était un Lusignan; son nom, sa fortune, son courage, et surtout son amour, lui donnèrent le désir et le pouvoir de se venger d'un tel affront. Ses parents, ses alliés, ses amis et leurs vassaux, se réunissent à lui contre le ravisseur (2). Voilà le moment que souhaitait Artus, dont les vœux comblés par son récent hymen avec la fille du roi, par sa promotion au rang de chevalier et par les prix qu'il venait de remporter au

(1) Guill. Armor., p. 81.

(2) Hist. de Philippe-Auguste, t. 1, l. 1, p. 529.

carrousel , ne cherchaient plus que l'occasion d'exercer son courage contre un ennemi détesté. Il conduit ses soldats à Mirebeau , fait le siège de cette place , et l'emporte l'épée à la main (1).

Jean-sans-Terre suit furtivement les traces de son neveu. Il arrive de nuit devant Mirebeau, que lui ouvre une trahison. Il pénètre dans le palais où reposait Artus , s'en saisit et le fait conduire dans la forteresse de Rouen. Il rêve à ce qu'il ferait de ce prince , et n'y rêve pas long-temps. Minuit sonnait : il appelle Debray , capitaine de ses gardes , lui dit de prendre son épée, et l'entraîne au milieu des ténèbres vers la porte de la tour où était le duc de Bretagne : *Entre et frappe* , dit-il à Debray. Celui-ci frémissant d'indignation , lui répond qu'il est chevalier , mais non pas as-

(1) Guill. Armor., p. 82. — Hist. de Philippe-Auguste , t. 1, l. 5, p. 287 et suiv. — Anu. Marg., p. 215.

sassin (1), et il s'éloigne avec horreur du monstre que dès-lors il méconnaît pour souverain. Resté seul, Jean-sans-Terre pénètre dans le cachot d'Artus, qu'un rêve sinistre venait d'éveiller; il avait aperçu dans un songe un meurtrier qui venait au point du jour laver ses mains et ses vêtements ensanglantés dans les eaux d'un torrent. Troublé par cette vision, il ouvre les yeux et reconnaît Jean-sans-Terre à la lueur d'une lampe. Le roi promet au fils de son frère de lui rendre la liberté, s'il veut renoncer au trône d'Angleterre. « Tes craintes prouvent la légitimité de mes droits, réplique Artus, et ce n'est pas d'ailleurs dans les fers que je puis les aliéner; ma volonté serait libre si j'avais mes armes. Ose me les rendre, et je promets une

(1) Guill. Armor., p. 82. — *Philippid.*, p. 167. — Rigord., p. 64. — Math. Paris, p. 278. — David Hume, t. 3, p. 183.

prompte réponse aux offres que tu viens me faire ici (1). »

A ce refus, Jean-Sans-Terre veut tirer son poignard ; mais ce monarque superstitieux et visionnaire croit voir, au fond de sa prison, s'élever, l'une après l'autre, les deux ombres de Henri II, et de Geoffroi son frère. Il recule de terreur, et fait signe au duc de Bretagne de sortir avec lui. Artus croit que Jean-Sans-Terre accepte le défi qu'il lui propose, et s'élance avec joie sur ses traces. Tous deux marchèrent quelque temps en silence le long de la chaussée qui borde la Seine. Le roi d'Angleterre roulait mille projets confus dans son esprit. Tout-à-coup, effrayé de voir poindre le jour, et voulant profiter des dernières ombres pour disposer, sans témoin, de sa proie, il se retourne brusquement, et plonge son épée dans le sein d'Artus. Blessé à mort du pre-

(1) Histoire de Philippe-Auguste, tome 1, l. 4, p. 340.

mier coup , l'infortuné tombe sans proférer un seul mot, et ne peut que jeter un dernier regard vers le ciel qui l'abandonne , et dont il récuse les vains oracles. Il expire ; le barbare qui l'a tué le traîne par sa belle chevelure , et le plonge dans les abîmes du fleuve (1).

Des circonstances délatrices , et qui sont pour ainsi dire les vestiges du crime que fait voir le flambeau de la justice divine , conduisirent tous les soupçons jusqu'à Jean-Sans-Terre. La mère et la sœur d'Artus , suivies de tous les seigneurs de Bretagne , vinrent en habit de deuil demander vengeance à Philippe (2).

Vengeance , s'écrie le roi , en ordonnant que la cour des pairs soit aussitôt assemblée ! Ce monarque va donner à l'Europe l'étonnant , l'unique exemple d'un roi faisant citer devant lui un autre roi , et prononçant contre

(1) Hist. de Philippe-Aug. , t. 1, l. 4 , p. 340.

(2) Hist. de Philippe-Aug. , l. 5 , p. 343.

lui la peine de mort et la confiscation de ses États (1). Toute la majesté de Philippe et la suprématie de la France se manifestèrent dans cet acte de haute justice et de fermeté. Mais cet arrêt célèbre, qu'un suzerain rendait contre un vassal coupable de félonie et de trahison, n'eût été qu'un vain simulacre de pouvoir, si Philippe n'eût pu l'exécuter; aussi ne tarda-t-il point à marcher sur les domaines que l'Anglais possédait en France.

Jean était alors en Normandie; mais, au milieu d'une nuit profonde, et tandis qu'il était assoupi dans les bras de l'épouse ravie à l'un des Lusignan, un vertige effrayant l'agita; il se leva à la hâte, et s'enfuit en Angleterre (2).

Philippe marche de conquête en conquête, montrant tour-à-tour la force et l'a-

(1) Will. Heming, p. 455. — Knygthon, p. 2420. — Duchesn., t. 5, p. 764. — Millot, *Elém. de l'Hist. de France*, t. 1, p. 305.

(2) Math. Paris, lieu cité.

dresse d'un simple chevalier, la prudence et l'habileté d'un grand général ; aussi heureux dans les batailles rangées et les engagements d'avant-poste que dans les assauts et les blocus ; intrépide et furieux pendant l'action, doux et clément après la victoire ; n'enchaînant les peuples vaincus que par des bienfaits, et d'autant plus admirable dans cette longue suite de triomphes que ses succès étaient vraiment utiles à la patrie, puisqu'ils restituaient à la France les cinq belles provinces dont l'aliénation momentanée avait causé bien des dissensions, et installé d'ambitieux étrangers sur une partie de notre territoire.

Tandis que Philippe soumettait rapidement la Normandie, le Poitou, l'Anjou, le Maine et la Touraine (1), une partie de la noblesse voyant que sous un tel roi ce

(1) Millot, *Elém. de l'Hist. de France*, t. 1, p. 306. — *Hist. de Philippe Auguste*, liv. 4, p. 350. — Velly, t. 3, p. 418.

n'était point le nombre des guerriers qui décidait de la victoire, se laissa engager à une nouvelle croisade par les discours de Foulque de Neuilli, surnommé la trompette de la Terre-Sainte, à cause de sa voix retentissante et de sa fervente éloquence (1).

Les seigneurs français, parmi lesquels on distinguait Eudes, duc de Bourgogne; Thibaud, comte de Bar; le comte Beaudoin, Conon de Béthune, Mathurin de Montmorency, et le maréchal de Ville-Hardouin, historien de cette célèbre expédition, se réunirent aux Vénitiens qui avaient assis sur leur navire amiral l'illustre Henri Dandolo, doge vénérable, dont quatre-vingts hivers avaient blanchi les cheveux. Il était aveugle et infirme, mais l'âge avait respecté sa rare valeur et son génie. Les leçons et les discours de ce Nestor chrétien en-

(1) Nicéas, l. 5.

chantaient* sur les mers les jeunes héros de la France ; à sa droite flottait le grand étendard de Saint-Marc, et tous les pilotes venaient à genoux recevoir les ordres du noble vieillard (1).

Cette croisade, qui menaçait la Palestine, jeta tout son feu sur les bords de la Propontide et du Bosphore ; en effet, les Grecs, plus que les Sarrasins eux-mêmes, devaient exciter la haine et l'animosité des croisés. Combien ceux-ci, depuis la captivité de Hugues-le-Grand jusqu'au naufrage de Richard en Chypre, n'avaient-ils pas enduré de perfidies, de pièges, de stratagèmes, de la part du peuple bysantin ? que de fois l'artificieuse et lâche politique des empereurs de Constantinople avait trahi la

(1) Sabell., dec. 1, l. 7. — Justin., l. 2. — And. Moresi, l. 2. — Egnat., l. 9, *de Exempl. ill. vir.* — Bembo, Parata, Nani et les autres Hist. de Venise, dans le Recueil des Hist. de cette République.

bravoure et la loyauté des armées chrétiennes (1) !

Cet empire, où le luxe et la corruption des Romains s'étaient amalgamés aux enivrantes voluptés de l'Asie, était depuis long-temps le théâtre de révolutions sanglantes, de catastrophes étranges, présage de sa chute entière et prochaine.

Isaac l'Ange, dont le règne scandaleux fut souillé par la débauche, avait un frère ambitieux et cruel ; l'empire lui fit envie ; ses agents crevèrent les yeux à Isaac l'Ange (2), et, méprisant la faiblesse du jeune Alexis, fils de ce dernier, il le laissa vivre, moins par pitié que par dédain. Mais Alexis, s'étant sauvé de sa cour, vint au-devant des croisés pour implorer leur protection, qu'il offrit de payer d'une partie

(1) Voyez, à cet égard, les judicieuses observations de Montesquieu, *Grandeur et Décadence des Romains*, ch. 23.

(2) Nicéas, *in Isaac*, l. 5, c. 8. — Acrop., c. 2.

de ses états recouvrés. Les croisés, touchés de ses malheurs, voguèrent vers Constantinople. Leurs escadres superbes, déployées sur un front de cent vaisseaux ornés de bannières, de flammes, de banderoles, de pavillons, et dont les poupes étincelantes étaient chargées de chevaliers aux armes peintes et dorées (1), causèrent à l'usurpateur un effroi que redoublèrent les premières attaques des assiégeants. Il se sauve pendant la nuit sur une gondole remplie de ses richesses et de ses concubines. Le jeune Alexis monte sur le trône ; sa fortune nouvelle le rend indifférent et bientôt parjure envers les croisés qui l'avaient protégé (2) ; Ducas Murtzulphe, grand-maitre de la garde-robe, le rend odieux au peuple, se fait proclamer à sa place, et l'empoisonne ; mais le poison n'allant pas assez vite au gré de son ambi-

(1) Le P. Maimb., l. 7, p. 123.

(2) Hist. de Philippe-Auguste, t. 1, l. 4, p. 572.

tion, il étrangle de ses propres mains (1) ce prince, dont le dernier cri réveille dans le cœur des croisés l'amitié qu'ils avaient conçue pour ce jeune infortuné ; ils jurent de le venger, et de pénétrer dans cette coupable Constantinople, réceptacle impur de tous les vices.

C'était la ville la plus grande, la plus forte, et la plus riche de l'univers. On y comptait alors cinq cents édifices publics. Son commerce, ses arts, ses écoles, le séjour de la cour, son industrie, et sa situation heureuse qui en faisait la métropole de l'Europe et de l'Asie, attiraient dans son enceinte les tributs des autres nations ; sa population était immense, quatre cent mille de ses citoyens pouvaient prendre les armes pour la défendre, outre les troupes aguerries et étrangères, soldées par les

(1) André Dandolo, Bambo, Foscarini, dans le Recueil des Hist. de Venise, en 12 vol. in-4°. — Nani, Hist. de Venise.

empereurs, et qui avaient leurs quartiers dans son intérieur. Trois mers baignaient la péninsule triangulaire de cette capitale fameuse ; de doubles murailles, des fossés d'eau vive, plus de trois cents tours, des châteaux forts, des positions inexpugnables (1), des machines, des vivres en abondance, le feu grégeois, dont rien ne pouvait éteindre la dévorante activité, tels étaient les moyens de défense que cette ville opposait aux croisés qui l'assiégeaient à-la-fois par terre et par mer (2). Mais l'heure était venue où cette Babylone du Bosphore devait tomber sous l'épée des conquérants.

Nos pères qui autrefois, sous le nom de Gaulois, avaient les premiers fait trembler les Romains sur les bords du Tibre ; qui depuis, sous le nom de Sicambres, avaient abattu

(1) *Petr. Gill.*, l. 1, c. 19. — *Not. Car. Dufresn.*, in *Villehard.*, n 89. — *Le P. Maimbourg*, l. 7.

(2) La prise de Constantinople eut lieu en 1203.

la puissance de ces maîtres du monde dans les plaines du Soissonnais ; qui enfin , sous le nom de Français , avaient fait atteindre à Charlemagne , en l'élevant sur leurs pavois victorieux , jusqu'au diadème des Césars ; nos pères vont maintenant , unis aux Vénitiens , porter les derniers coups à ce fameux empire. Quels exploits , quels efforts , et quelle heureuse audace (1) ! Tombe , trône impur des Constantins , des Léon et des Comnène ! tombe , ville à-la-fois superbe et frivole , nouvelle Sybaris , que trahissent de molles voluptés ! Aucune des cités pécheresses promises aux conquérants par les prophètes ne fut plus coupable que toi ! Mais pourquoi exciter la fureur des assiégeants contre la vaste enceinte ouverte à toutes les horreurs de la guerre ? Ah ! quelle

(1) Villehardouin , Hist. de la prise de Constantinople. — Bembo , Paruta , Morovini , Foscarini et Nani , dans la collection en 12 vol. in-4°. des Hist. de Venise.

main divine arrêtera plutôt leur rage forcée ? Qui calmera la soif du sang qui les dévore ? Non, dans cette conquête, les croisés ne sont plus que de féroces brigands, que les dignes successeurs des Huns et des Vandales (1). A peine ont-ils pénétré dans Bysance, où la fuite clandestine de son lâche empereur avait répandu la consternation et la terreur, qu'ils se livrent à tout ce que les excès de la guerre ont de plus affreux (2). Le carnage, l'impudicité, l'ivresse, le pillage, souillèrent la gloire de ces vainqueurs inhumains et rapaces. Le plus obscur soldat trouve sa fortune dans sa part des trésors remués de

(1) Nicetas, p. 500 et suiv. — *Epist. Beld. imp. Duch.*, t. 5, p. 281. — Muratori, *Script. Ital.*, t. 12, p. 329.

(2) Villehardouin, Hist. de la prise de Constantinople, n. 156 et suiv. — Influence des Croisades sur le progrès des lumières, par Heeren, trad. de l'allemand par Ch. Villers, p. 411.

toute part dans cette ville bouleversée (1). C'est peu pour ces barbares , hurlant de joie , de conduire dans leurs repaires des chariots comblés d'argent monnoyé , de vaisselle , de bijoux , de draps , de pier-
 reries , et de tous les objets précieux dont se gorgaient les palais bysantins ; leur sacrilège avarice dépouille les temples et les autels de leurs ornements sacrés ; la superbe église de Sainte-Sophie est dévastée par eux ; mais que peut respecter la licence de cette soldatesque impie ? Ces Olympes de marbre , de bronze et d'or , ces chefs-d'œuvre admirables qui décoraient les cirques , les places et les hippodromes , ces restes divins de la plus séduisante des idolâtries , tombent sous les coups des soldats ; ni la foudre de Jupiter tonnant , ni le ceste

(1) Selon Nicetas Choniât , édit. de Paris , p. 289 , et selon Villehardouin , également témoin oculaire , l'incendie allumé par les croisés à Constantinople dura toute une semaine.

de Vénus , ni la lyre des muses , ni l'arc du dieu de Délos , ni la grâce et la majesté de toutes ces divinités , dont les simulacres semblent doués de la vie , ne peuvent un instant arrêter leur brutale ignorance. Les statues de métal , travesties par eux en monnaie , circuleront à l'avenir en des monopoles mercenaires , vil prix des plus viles denrées (1) ; les statues de marbre et de porphyre , mutilées par la chute des lambris et des toits brûlants , sont enfouies sous un amas de décombres , et leurs fragments ne reparaitront à la lumière que lorsque le colon et le mineur creuseront dans Constantinople absente son sol désert , formé de la poussière des générations détrempées dans le sang et les larmes.

Mais quels regrets plus vifs encore de-

(1) Voyez , sur toutes ces horreurs , Nicetas , Villehardouin , Sabellico , en son Histoire latine de Venise ; Heeren , Influence des Croisades sur le progrès des lumières.

vons-nous aux trésors que consomment ces flammes allumées par les croisés dans tous ces monuments magnifiques , dernier asyle des lettres et des sciences ? Tandis que l'ombre du féroce Domitien se réjouit du désastre qui fait disparaître les trente livres de Tacite dont s'effrayaient les tyrans , les manes illustres de sept cents Romains , dont Varron traça l'histoire , regrettent le livre qui leur assurait les hommages de la postérité. Atticus recueillit vainement les actions des grands hommes pour en faire l'héritage et l'exemple des siècles à venir : Denys d'Halycarnasse crut vainement triompher du temps , en conservant dans ses antiquités mille souvenirs précieux ! Oh pertes irréparables ! Là périssent pour toujours ces livres célèbres , lent ouvrage des siècles et du génie ! L'incendie les dévore , et ses tourbillons poussent jusqu'à nous des feuilles éparses de ces précieux écrits. Ils ne revivront donc plus pour nous , ces écrivains éloquents qui charmaient les

veilles des Grecs et des Romains ! L'em-brasement de Constantinople renouvèle , pour ainsi dire , leur bûcher funèbre , ou plutôt c'est alors que pour la première fois ils moururent.

Ombres sacrées d'Hypéride , de Démosthènes , d'Isée , de Théopompe , de Diodore ; Arrien , Ctésias , Polybe , et vous tous , dont cet événement fatal a consumé presque tous les ouvrages , consolez-vous néanmoins : les pages échappées à ce désastre suffisent à votre gloire ; et quoiqu'à moitié dans l'abîme du néant , vous dominerez encore les races futures.

Quand les croisés , fatigués de leurs excès et surchargés de richesses , se furent à la fin reconnus et rassemblés , leurs princes délibérèrent sur leur conquête. L'empire fut partagé entre les Français et les Vénitiens , et Beaudouin fut proclamé empereur (2).

(1) Baudouin , comte de Flandres , régna sur le

Mais tandis que cette grande armée, venue en Orient pour combattre les infidèles, se détournait ainsi de son but, la France voyait une autre croisade oublier, d'une manière plus étonnante encore, l'esprit de ces sortes d'expéditions religieuses. En effet, ce n'était plus en Asie que se rendaient ces nouveaux croisés, mais seulement sur nos rives méridionales, non pour y repousser, comme au temps de Charles-Martel, les invasions des Sarrazins, mais pour y combattre leurs frères, leurs concitoyens, qu'un aveugle fanatisme leur désignait comme les ennemis de la religion.

Depuis longtemps pullulait dans l'Aquitaine une foule d'hérésies et de sectateurs obscurs, contre lesquels l'église n'eût peut-être pas sévi avec tant d'éclat, si l'un des premiers

trône impérial, de 1204 à 1261 ; la discorde se mit ensuite entre les Latins et les Grecs, qui parvinrent à recouvrer Constantinople.

points de leur doctrine n'avait pas invité à méconnaître l'autorité ecclésiastique (1). Parmi cette espèce d'illuminés, que la critique de l'histoire pourrait appeler les philosophes du treizième siècle, les uns professaient que l'enfer et le paradis étaient des chimères, et que l'homme trouvait dans son cœur criminel ou vertueux des peines et des récompenses ; les autres enseignaient à négliger les sacrements, en disant qu'un chrétien, sans l'entremise d'un prêtre, pouvait élever jusqu'à l'Eternel son amour et ses vœux (2). Ceux-ci prétendaient que l'univers était régi par un bon et un mauvais principe, dont la lutte perpétuelle se manifestait incessamment dans la nature par le bien et le mal dont nous

(1) *Chron. mag. Gill. de Pod.*, ap. *Chesn.*, t. 9, p. 672.

(2) *Petrus monac.*, *Vallis Cern.*, *Hist. Albig.*, c. 2. — *Hist. de Philippe-Auguste*, tome 2, liv. 5, p. 37 et suiv.

sommes chaque jour témoins. Ceux - là croyaient que tous les biens devaient être communs , et qu'il convenait aux hommes réunis en une famille de mépriser la fortune, et ne demander que le nécessaire ; d'autres enfin disaient que le dieu de Moïse était un dieu cruel , destructeur , homicide ; ils soutenaient que les mortels ne pouvaient offenser le Créateur en se livrant à des voluptés dont il a mis le désir dans notre sein (1).

Ces erreurs et ces raisonnements captieux furent considérés comme des blasphèmes qu'on ne pouvait tolérer sans encourir la colère céleste. Pour rendre plus odieux les Albigeois (on appelait ainsi ces réprouvés, parce qu'Albi était le foyer de leurs hérésies), on répandit sur eux mille fables stupides , et l'on promit des indulgences à tous ceux qui serviraient quarante jours

(1) *Petr. Vall. Cern., Hist. Alb., c. 2 et seq.*

contre *ces suppôts de l'enfer* (1). Bientôt 500 mille fanatiques furent sous les armes. A leur tête se montra le fameux Simon de Montfort. Comme chef d'une guerre de parti et d'opinion, il fut jugé diversement par les historiens ; les uns le comparent à un envoyé du ciel, à un archange, ou du moins au plus saint, au plus vertueux des mortels (2) ; les autres en font un être dissimulé, vindicatif, cruel, ambitieux (3). Si l'éloignement où il apparaît maintenant permet de le juger avec impartialité, on

(1) *Hist. Albig. Duch.*, t. 9, p. 556. — Millot, *Elém. de l'Hist. de France*, t. 1, p. 308 et 309. — *Guill. de Podio Laurentii*, c. 10. — *Guill. Armor.*, liv. 8.

(2) Pierre de Vau-Sernai a écrit avec beaucoup de développement sur les Albigeois : il loue Simon avec exagération ; mais il était la créature dévouée de ce seigneur.

(3) Besse, *Hist. des ducs de Narb.* — *Guill. de Pod.*, c. 29. — Marca, *Hist. de Béarn*, t. 8, c. 18. — *Nouv. Histoire du Languedoc*, t. 3, p. 304.

dira de cet homme célèbre : ce fut un grand capitaine auquel il ne fallait qu'un plus vaste théâtre pour être l'un des plus hardis conquérants dont on ait jamais parlé, tant il avait de courage et de bonheur dans toutes ses entreprises. Ses pratiques religieuses qui solennisaient pour ainsi dire ses exploits, ses prières et ses jeûnes avant la bataille, ses larmes et sa pénitence après la victoire, la frugalité de ses repas, la simplicité de ses habits, le ton mystérieux de ses discours, lui donnaient aux yeux des peuples un air surnaturel (1). Mais dans toute cette conduite il y avait plus d'hypocrisie que de piété, plus d'ambition que de véritable grandeur. De toutes les qualités qu'on louait en lui, sa valeur fut la seule réelle; encore l'usage qu'il en fit la rend-elle honteuse pour sa mémoire.

Raimond VI, comte de Toulouse, souffrait les Albigeois dans ses états; on le crut

(1) *Petr. Vall. Cern, Hist. Albig.*

leur partisan, il fut excommunié. Ce prince, quoiqu'il eût ensuite obtenu son absolution à des conditions humiliantes et dures, n'en fut pas moins en butte à la fureur des croisés, animés contre lui par Montfort qui méditait en secret la conquête du Languedoc, et qui faisait servir à ses projets déprédateurs l'aveugle furie de ces troupes insensées.

Ce général s'empara de Béziers; soixante mille personnes y furent passées au fil de l'épée sans distinction d'âge, de sexe, de profession et de croyance. *Frappez*, disait Arnaud Amalric, *Dieu saura distinguer les-siens*. Montfort prit successivement toutes les places du comte de Toulouse, et nulle part il n'honora sa victoire par un trait de clémence et de miséricorde; partout à son passage les bûchers s'allumaient pour dévorer les Albigeois captifs.

Raimond, réduit au désespoir, voulut mourir les armes à la main. L'injustice qu'il éprouvait excita l'indignation des souve-

rains. Don Pédro, roi d'Arragon, voulut le secourir; il unit ses forces à celles du Languedoc, de la Provence et des comtés de Foix, de Comminges et du Béarn. Les princes confédérés vinrent avec cent mille hommes investir la petite ville de Muret; Montfort sut y pénétrer, et, avec huit cents guerriers déterminés, fit une sortie sur les troupes alliées. Tous les auteurs contemporains parlent ici de miracles, de prodiges, et ne peuvent autrement expliquer l'inconcevable victoire que remporta le chef des croisés qu'en l'attribuant à la volonté divine. Le roi d'Arragon tomba mort sur le champ de bataille avec vingt mille de ses soldats. Un plus grand nombre eût péri, si les vainqueurs, las de lever le fer, ne se fussent enfin arrêtés. Quant à Montfort qui, par son inspiration et son courage au-dessus de l'humain, électrisait ses guerriers et les rendait invincibles, rien ne put calmer sa fureur; pareil à l'ange exterminateur, il immola tout seul plusieurs

milliers de ses ennemis et revint tout sanglant suspendre les drapeaux conquis dans le temple du seigneur, en lui rendant hommage d'un succès dont il disait n'avoir été que l'instrument (1).

Cependant Philippe suivait le cours de ses succès contre l'Angleterre ; maître des fiefs qu'elle possédait en France , il menaçait déjà les bords de la Tamise, et une flotte nombreuse se frétait dans nos ports. Jean-Sans-Terre, ne pouvant trouver de secours dans sa propre valeur, ose en mendier chez les infidèles et les barbares; il promet au roi de Maroc d'embrasser le mahométisme et de se faire son vassal, s'il veut le protéger contre la France (2). Rejeté par ce souve-

(1) Le comte de Montfort ne perdit qu'un chevalier et trois soldats. Voyez sur cette étonnante victoire, *Petr. Vall. Corn.*, c. 73. — Guill. Brit., l. 8. — Daniel, Hist. de France, t. 4, p. 189.

(2) Math. Paris, p. 320, 321. — Millot, Elém. de l'Hist. de France, t. 1, p. 314.

rain, il tombe aux pieds de Rome, et lui renouvèle l'offre de son royaume, qu'elle accepte en enjoignant à Philippe de cesser les préparatifs de guerre qu'il faisait à grands frais. Le roi de France, dédaignant de pareils ordres, n'en presse que davantage l'invasion méditée (1); mais sa puissance formidable et l'attitude impérieuse qu'il prend au milieu de l'Europe, éveillant la crainte et l'envie de tous les souverains, ceux-ci prévoient ce que peut un monarque aussi ferme à la tête d'une nation aussi vaillante, et ils se lignent pour renverser le trône dont la majesté les épouvante.

Dans cette coalition figurent l'empereur Othon IV, le roi d'Angleterre, Guillaume de Hollande, les comtes de Flandres et de Bourgogne. Vassaux rebelles et dangereux par leur puissance et leur courage, les ducs de Brabant et de Limbourg, le comte de

(1) Velly, t. 3, p. 472.

Bar , et le marquis de Namur se déclarèrent contre Philippe ; on compta deux cent mille soldats sous les bannières de ces princes confédérés (1).

Ces chefs , persuadés du succès de leurs armes , se partagèrent la France , et quelques-uns d'entr'eux consultèrent des magiciens dont la réponse ambiguë ressemble aux oracles de l'antiquité : ils dirent qu'on livrerait une sanglante bataille , que le roi de France y serait foulé sous les pieds des chevaux , et que son corps sanglant ne serait point enseveli. Ils ajoutaient qu'après la victoire, le comte de Flandres entrerait en triomphe à Paris. Cette prédiction s'accomplit de point en point , mais dans un autre sens, comme on le verra bientôt.

Cependant l'armée des alliés , fière de ces heureux présages , marche contre nos frontières ; elle s'avance en ordre de bataille , ses étendards déployés , ses chevaux

(1) Guill. Brit. , liv. 10.

bardés de fer, et les archers des hommes d'armes marchant à pied devant leurs cavaliers. Au milieu de tant de bataillons roulait un char élevé, sur lequel planait un aigle d'or déchirant un dragon entre ses ongles. Trente mille Germains gardaient cet emblème orgueilleux. A la suite de cette forte armée, les varlets conduisaient plusieurs voitures pleines de chaînes qu'on réservait aux vaincus.

Philippe sait tout, et n'est point alarmé. Après avoir, suivant l'expression féodale, convoqué le ban et l'arrière-ban, il était venu joindre l'armée avec l'oriflamme qu'il avait pris à l'autel du premier apôtre des Gaules. L'oriflamme était un étendard rouge et doré que les souverains levaient avec de grandes cérémonies dans les guerres importantes, au milieu des camps, sur les bords lointains. C'était le symbole de la patrie, et souvent il vit fumer le sang des héros. Son origine était très-ancienne, et peut-être fut-elle d'abord une imitation de la *flammula*

des cavaliers romains (1). Nos pères, comme on l'a vu, croyaient qu'un ange l'avait apportée à Clovis après la bataille de Tolbiac; et des miracles, attribués à cette enseigne sacrée, ajoutaient encore à sa tradition merveilleuse. Cependant l'histoire n'en parle pour la première fois que sous le règne de Louis VI; c'est ce drapeau national, consacré par la gloire et la religion, que Philippe, accompagné de ses ducs et de ses barons, fut chercher dans le sépulcre des rois, et qu'il confia à son armée. Toutes ses troupes réunies ne présentaient que soixante mille hommes (2). Ce nombre, de deux tiers inférieur à celui des coalisés, se composait en partie

(1) La *flammula*, enseigne de la cavalerie romaine, était une bande de couleur de feu, sur laquelle le nom de l'empereur était écrit en lettres d'or.

(2) Selon quelques-uns, il n'avait que 50,000 hommes. Millot, *Elém. de l'Hist. de France*, t. 1, p. 350.

de milices levées à la hâte et mal armées, mais rapidement aguerries selon le privilège du Français qui n'a besoin que de voir l'ennemi pour être soldat.

Le roi se mit en marche : déjà son avant-garde passait le pont de Bovines, lorsque des nuages de poussière, sillonnés par les éclairs des pavois et des lances, annoncent l'approche des alliés. Le front qu'ils déployaient, et l'appareil de leur force, firent penser à nos chefs que la prudence devait éluder un combat inégal dont la perte pouvait, en un seul jour, anéantir les ressources de la monarchie⁽¹⁾; mais Philippe ordonne que l'armée se range en cercle autour de lui. Après qu'on eut célébré les saints mystères, il pose sur un autel son sceptre, sa couronne, et prononce à haute voix ces paroles héroïques⁽²⁾ :

« Généreux Français, s'il est, dans cette

(1) Hist. de Philippe-Auguste, t. 2, liv. 5 et 6.

(2) Rigord., p. 69. — Velly, t. 5, p. 479.

» armée, quelqu'un que vous jugiez plus
 » capable que moi de porter ce sceptre
 » et ce diadème, nommez-le, je suis prêt
 » à les lui résigner; mais, si vous ne m'en
 » croyez pas indigne, défendez-les aujour-
 » d'hui que la France est en danger ».

Vive le roi Philippe! s'écria spontanément toute l'armée; mourons pour sa défense, mourons pour notre pays!

L'étincelle d'un enthousiasme sacré gagne, embrâse rapidement tous les cœurs, les soldats se pressent vers Philippe, se prosternent à ses pieds, et lui demandent la bénédiction du père de l'État; il étend ses mains sur leurs fronts poudreux, les bénit au nom de l'Éternel et de la patrie, parcourt majestueusement tous les rangs, vêtu d'une chlamyde azurée parsemée de lys d'or, coiffé d'un casque entouré des rayons de la couronne, et surmonté de panaches blancs.

Cependant toutes les trompettes sonnaient et leurs éclats se mêlaient aux accla-

mations militaires et aux cantiques d'un clergé nombreux.

Notre armée détruit le pont de Bovines après l'avoir passé, afin qu'il n'y ait pour elle d'autre voie que celle de la victoire ou de la mort. Le chevalier Guérin, ministre et favori du roi, rangeait avec lui les troupes en bataille. A l'aile gauche s'alignent les milices de Dreux et d'Auxerre; leurs comtes, premiers princes du sang, paraissent à leur tête, et font porter l'oriflamme à leurs côtés; l'aile droite est commandée par les comtes de Saint-Pol et de Beaumont; au centre était Philippe avec sa garde et cette foule de seigneurs et de chevaliers, la terreur des infidèles, l'amour des dames, l'espoir du royaume, et l'ornement des tournois; chacun d'eux devait laisser un grand nom dans l'histoire; chacun d'eux, comme les héros d'Homère, valait à lui seul une armée.

Là paraissent Guillaume des Barres, que

l'histoire a surnommé l'Achille français (1); Girard de Trie, Eudes, Mathieu de Montmorency, les Lusignan, Guillaume de Garlande, d'Estaing, Coucy, Pierre de Meauvoisin, Hugues de Malaunay, Barthélemy de Roye, le jeune Gautier, Étienne de Longchamp, et mille autres. Galon de Montigny, moins riche qu'eux tous, mais, comme eux, fidèle à l'honneur, et d'un courage à toute épreuve, portait en ce jour l'enseigne royale.

L'armée ennemie était également rangée en bataille. Elle étendait ses ailes immenses et recourbées comme pour envelopper la nôtre et l'étouffer. Au milieu, était l'empereur Othon, la noblesse et les légions de l'Allemagne. A leurs bannières étrangères, le traître comte de Boulogne avait uni les siennes, et, par ses discours séditeux et arrogants, il menaçait nos avant-postes.

(1) *Philippid.*, l. 2, p. 128. — Velly, tome 3, p. 321. — Mézer., *Abrégé chron.*, t. 5, p. 78.

La charge sonne (1). A notre droite bondissaient de légers cavaliers, appelés *enfants perdus*. C'étaient des soldats sans aïeux, sans fortune, sans dignités, et qui, se dévouant dans les combats aux périls les plus imminents, cherchaient à illustrer, par un beau trépas, leur vie obscure et rapide. La destinée de ces aventuriers n'était éclatante qu'à l'instant de finir ; tel le salpêtre, caché en des lieux ténébreux et inconnus, ne brille et ne foudroie qu'en se dissipant à jamais. Cinquante d'entre eux commencent l'attaque, en fondant sur les gendarmes du comte de Flandres ; ceux-ci, sans daigner aller à leur rencontre, tendent leurs arcs, et, sous une nuée de flèches sifflantes, renversent presque tous les destriers de ces enfants perdus (1), qui mettent pied à terre, et se lancent avec furie contre leurs adversaires, dont ils bouleversent l'ordre de bataille.

(1) Rigord., p. 60.

Le comte de Saint-Pol s'avance pour les soutenir avec ses escadrons ; il se précipite dans la mêlée , et reçoit douze coups de lance sans quitter l'étrier et sans changer de visage (1). Le mouvement de l'aile gauche de l'ennemi se communique à son centre , qui s'ébranle tout entier ; trois de ses phalanges , pesamment armées , et composées chacune de dix mille hommes , marchent avec une contenance hardie contre les gardes qui servaient de rempart à Philippe.

Ce triple choc rompt la ligne française ; le comte de Boulogne pousse un cri de joie , et , profitant du premier désordre , il s'enfonce dans nos rangs , où bientôt le carnage que fait sa lance ouvre des brèches sanglantes à travers lesquelles le roi paraît à découvert aux yeux de l'ennemi , que l'espoir d'une si belle capture anime et fait affluer vers un seul point. A cette rue,

(1) Hist. de Philippe-Auguste , l. 6. — Velly , t. 3 , p. 483.

Philippe songe à la gloire et non point au danger. Sa valeur bouillonne, et son front, coloré par elle, ne laisse voir, au lieu de pâleur et d'effroi, que menaces et fureur. L'épée à la main, il pousse son coursier vers le plus épais de la foule ennemie comme un météore lumineux qui s'enfonce dans le tourbillon des nuages obscurs. Les chevaliers de Philippe veulent l'empêcher de courir à une mort certaine; mais il se dégage de leurs bras, et l'essor qu'il prend entraîne avec lui toute la noblesse contre les impériaux. Ceux-ci, dix fois plus nombreux, écrasent tout ce qui veut soutenir leur attaque irrésistible; le roi lui-même (ce fut alors un cri terrible dont frissonnèrent les cœurs français), le roi, renversé par la javeline d'un robuste Allemand, est foulé sous les pieds des chevaux (1). Le comte de Boulogne accourt

(1) Hist. de Philippe-Auguste, t. 2, l. 6, p. 162.

pour l'immoler ; mais soudain , à l'auguste aspect du maître qu'il a trahi , et qui , dans la poussière , paraît encore son souverain , le perfide se sent arrêté par un respect invincible (1), et détournant sa rage , il en fait retomber l'excès sur les archers de la garde royale. Le péril de Philippe double et triple la valeur de ses compagnons ; hors d'eux-mêmes , et désespérés , ils combattent en aveugles , et , dans cette lutte inégale , ils semblent sortir des lois de la nature : là cent vingt gentilshommes français tombent et meurent autour du monarque , en lui servant de bouclier (2). D'une main , Galon de Montigny écarte avec son glaive les Allemands , qui , sur cette barrière palpitante , veulent s'avancer jusqu'au roi ; de l'autre main , il agite la bannière , la baisse et la lève tour-à-tour , signal de détresse , qu'à l'autre bout du champ de bataille re-

(1) Rigord. , p. 62. — Velly , t. 5 , p. 484.

(2) Rigord , p. 56 et suiv.

marque le brave des Barres. Alors cet Achille français, suivi de quelques seigneurs, laisse où il combattait, le carnage imparfait, et, se frayant un passage au milieu des bataillons confondus, il parvient jusqu'à Philippe, qui était remonté sur le coursier que Destaing avait quitté pour lui. Ce roi rassurait alors, par sa vue et ses discours, tous ceux qui l'entouraient, et tentait une nouvelle attaque contre les impériaux, étonnés d'une si forte résistance. Mais leur étonnement s'accroît, et ils commencent à craindre à leur tour, en voyant des Barres s'élancer contre eux avec la rapidité de l'oiseau de proie. Les flots débordés de leurs bataillons rebroussent précipitamment sous le bouclier de ce héros invulnérable, et digne en effet d'être comparé au fils de Thétis, domptant sous ses bras les vagues fulminantes du Xante écumeux, qui, dans cette lutte inouïe, reste épuisé, tari.

Mais quels furent tes exploits, ô Phi-

lippe, quand, l'âme et l'exemple de tes mille chevaliers, tu disputais avec eux tout le péril et la gloire; quand, la lance baissée, et t'abandonnant au dieu du soldat, tu te jetais avec eux dans les chances de l'horrible mêlée ?

Lui et ses braves frappent, renversent, et, sous leurs coups retentissants, volent les éclats des armures fracassées. Vainqueurs des premiers rangs ennemis, ils se trouvent en face des gardes de l'empereur (1). Nouveau péril, nouvelle gloire; Mathieu de Montmorency prend seize étendards (2); Étienne de Longchamp et Jean de Rouvrai s'emparent du char d'or qui portait l'aigle impériale (3); les Lusignan, Gautier, Mor-

(1) Velly, tome 3, p. 486.

(2) Cet exploit se trouve consacré dans les armoiries des Montmorency. — Voyez Millot, *Élém. de l'Hist. de France*, t. 1, p. 315. — Le grand Armorial de France.

(3) *Hist. de Philippe-Auguste*, t. 2, l. 6.

temar, Couci, et les écuyers du roi, font entre autres prisonniers quatre princes, douze comtes et vingt-cinq baronnets (1). Les Français parviennent enfin jusqu'à l'empereur lui-même. Gérard Scrophe et Meauvoisin le reconnaissent à son diadème: le premier lui porte un coup de lance, et l'autre saisit la bride de son coursier; mais l'animal blessé se cabre, et emporte son maître loin de ses deux assaillants (2), des Barres le voit fuir, le poursuit, l'atteint, l'enlève et l'emporte tout armé dans ses bras; alors ce hardi cavalier rencontre les bataillons du Brabant; enveloppé par huit cents hommes, il lâche sa proie pour se défendre contre tant d'ennemis; secondé du brave St.-Valery, il les disperse, et cherche des yeux l'empereur; mais Othon, effrayé des dangers qu'il a courus, et remonté sur un

(1) *Chron. Senod.*

(2) *Hist. de Philippe-Auguste*, t. 2, l. 6, p. 163.

cheval vigoureux , s'enfuyait vers les murs de Gand ; fuite honteuse , et qui bâta la défaite des Impériaux.

Cependant la victoire ne se déclarait pas seulement au centre de notre armée , elle couronnait à la droite et à la gauche l'imperturbable valeur de nos chevaliers. Vers la droite , le comte de Flandres , l'un des plus séditioneux artisans , et pour ainsi dire le brandon de cette ligue fameuse , résista quelque temps à leurs efforts , et se rendit enfin à Hugues de Mareuil (1). La gauche de l'ennemi opposa une plus longue résistance ; les braves Anglais y combattaient , commandés par l'habile Salisbery , et rougissaient de ne point voir à leur tête leur monarque ténébreux (2). Le lâche Jean-Sans-Terre , tremblant au fond de ses provinces désertes , était incapable de servir , par une

(1) Hist. de Philippe-Auguste , t. 2 , l. 6 , p. 166.

(2) M. West. , p. 264 et suiv. — Math. Paris , p. 146. — David Hume , t. 3 , p. 278.

résolution énergique, la rage dont il était dévoré ; l'enfer était dans son cœur, et le chaos dans sa tête.

Philippe de Dreux, évêque de Beauvais, fut le premier à rompre, aux champs de Bovines, les lignes des milices anglaises. Ce prélat belliqueux était armé d'une massue de fer, prétendant qu'en assommant les ennemis, il ne contrevenait point aux préceptes de l'église, qui défendent de répandre le sang humain ; Salisbury tombe sous un de ses coups, et de Nesle le fait prisonnier.

Les Allemands, les Brabançons, les Flamands, les Anglais fuyaient de tous côtés, jetant leurs drapeaux et leurs armes. Les uns se noyèrent dans les fleuves, les autres allèrent dans l'épaisseur des forêts disputer aux bêtes sauvages leurs cavernes et leurs tanières.

Cependant, au milieu du champ de bataille, couvert de cadavres, de mourants et de débris, le comte de Boulogne, préfè-

rant la mort à la fuite ou à la servitude, résistait encore à toute notre armée victorieuse. Du peu de soldats restés fidèles à sa triste fortune, il avait formé un triangle hérissé de lances croisées. Dans l'enceinte de cette phalange inaccessible, le comte, après s'être précipité sur les Français, revenait changer d'armes et de chevaux, et, s'élançant par l'un des angles du bataillon dévoué à son désespoir, il faisait des sorties impétueuses sur les fantassins et les chevaliers; un grand nombre d'entre eux mordent la poussière à ses pieds; les casques, les écus, les brassards, volent en éclats sous sa lance. Long-temps il se défendit ainsi, comme un sanglier qui, forcé dans sa bauge, fait face aux ardens limiers et aux veneurs qui l'entourent.

Mais enfin, blessé par Pierre de la Tonnelle, il tombe abattu sous son cheval expirant; trois fois il s'agite dans les rênes et les étriers qui l'embarrassent, et trois fois il retombe accablé sous le poids qui l'accable.

Tournant alors tristement les yeux sur la foule qui l'investit, il veut du moins chercher le plus illustre chevalier pour se rendre à lui sans honte; c'est Guerin que ce fier rebelle daigne choisir pour vainqueur (1); il lui remet, comme on donne une faveur, son épée ruisselante de sang; il se soumet en maître, et pendant qu'on l'enchaînait il jetait un regard satisfait sur la plaine couverte de ses morts.

Cependant le soleil s'abaisse, et ses derniers feux teignent le ciel d'une pourpre enflammée. Ces couleurs hostiles et superbes semblent être dans les airs rembrunis l'exhalaison de la bataille, et l'haleine de cette journée meurtrière. Les Français entrent dans leurs pavillons, et sur le champ du carnage les blessés soulevant leurs têtes affaiblies, voient les ombres de la nuit et les reflets d'un horizon rouge et sanglant. Frap-

(1) Rigord., p. 65. — Hist. de Philippe-Auguste, t. 2, l. 6, p. 167.

pés de vertige et de visions, ces victimes du glaive retombent en poussant des hurlements plaintifs, et croient être plongés dans les gouffres de l'enfer.

Le lendemain Philippe s'éveille, et ses premiers regards s'arrêtent sur les drapeaux ennemis, dont les soldats avaient fait pendant son sommeil les dais et les courtines de son lit martial.

La fraîcheur du matin, les fanfares de l'allégresse, que renvoyaient les échos du rivage, la fatigue des exploits de la veille, véritable volupté de la gloire, le souvenir des périls qu'il a bravés, qu'il a surmontés, les preuves de la protection d'un Dieu qui semble lui sourire à travers les roses de l'aurore et le disque naissant du soleil ; tout plonge l'heureux Philippe dans une extase indicible, un fleuve de joie coule en lui et fait surnager son cœur triomphant. Dans son sommeil il a vu en songe l'image de la patrie foulant à ses pieds les alliés vaincus et les vassaux rebelles, tandis qu'elle balan-

çait avec amour un berceau qu'ombrageaient les lauriers paternels. Cet auguste enfant était saint Louis , dont la naissance enchantait la cour de Philippe , qui bénissait le fruit de l'hymen de son fils avec la belle et vertueuse Blanche de Castille.

Cependant Philippe se lève , et les tambours résonnent à la fois. Devant lui défilent les captifs , à leur tête est le comte de Flandres , destiné au triomphe du vainqueur.

Le roi de France quitte le champ de bataille , où vingt mille hommes de ses ennemis avaient mordu la poussière ; il revint dans sa capitale , entre une double haie que formèrent les peuples transportés de joie , qui au bruit de son retour abandonnèrent les villes et les campagnes pour venir contempler et bénir à son passage le sauveur de la patrie.

PREUVES ET REMARQUES

A L'APPUI DE CE SIXIÈME VOLUME.

VINGT-SEPTIÈME RÉCIT.

NOTE 1^{re}, PAGE 17.

SOUVENT des chevaliers et des dames venaient dans les manoirs des seigneurs renommés par leur loyauté, leur sagesse et leur magnificence, chercher des conseils d'amour sur la position embarrassante où ils se trouvaient. Ces conseils consacrés dans les chants des troubadours et des trouvères, devenaient, pour les cours galantes des ducs et des barons de France, des codes de politesse et des traités d'amour. Sainte-Palaye, l'abbé Millot, et le Grand d'Aussy, nous ont conservé quelques-unes de ces pièces, que leur naïveté, et la fidèle peinture des mœurs du temps, doit rendre précieuses pour nous.

Voici un échantillon des instructions que don-

naient les bons seigneurs du temps passé aux pèlerins , chevaliers et châtelaines qui venaient requérir leurs conseils.

Arnaud de Marsan , prêt à partir pour la chasse avec ses damoiseaux et ses écuyers , voit arriver à lui un paladin en habit de pèlerin. Cet étranger était d'une grande beauté , mais il paraissait accablé sous le poids de la douleur. Ayant pris par la bride le destrier d'Arnaud de Marsan , il conjura ce seigneur troubadour de lui octroyer les conseils qu'il venait chercher à travers bien des périls et des fatigues. Celui-ci l'ayant fait rafraîchir et reposer , le conduisit dans un verger , et lui parla en ces mots :

« Ami , que souhaitez - vous de moi ? Vous ne
 » me trouverez ni beaucoup d'habileté ni un grand
 » savoir , mais de la joie , de la courtoisie et du
 » courage : c'est en quoi ont excellé les plus illustres
 » amoureux..... Retenez bien ce que je vais vous
 » dire , et vous serez passé maître en amour ; soyez
 » vêtu proprement et galamment , soit que vos
 » habits soient riches ou non : ayez soin que votre
 » chemise soit fine et blanche , que vos souliers ,
 » vos bas , vos chausses , votre surcot (espèce de
 » veste) soient si justes , que tous ceux qui vous
 » verront vous portent envie. Que votre robe , si
 » vous en faites une , soit plutôt courte que longue ;

» que votre habit ait de l'ampleur par devant , la
 » position en sera mieux couverte , et l'on n'y verra
 » rien d'indécent ; que votre manteau soit de la
 » même étoffe que la robe , et que la ceinture y soit
 » assortie , ainsi que l'agrafe.

» Rien ne fait plus valoir un homme que de
 » beaux cheveux. Lavez souvent les vôtres , et ne
 » les portez point trop longs : il sied mieux de les
 » avoir un peu écourtés. Les moustaches et la
 » barbe trop longues vont mal aussi. Il vaudrait
 » mieux qu'elles fussent coupées de trop près ;
 » mais point d'excès de façon ni d'autre : faites - y
 » attention.

» Les yeux et les mains sont les signes par les-
 » quels on juge souvent d'un homme ; qu'ils n'aient
 » rien d'ignoble. Que les yeux ne regardent pas
 » effrontément ; et tenez vos mains dans une pos-
 » ture décente. Si vous voyez à quelqu'un une
 » chose qui vous plaise et qui vous fasse envie ,
 » n'ayez point l'impolitesse de paraître la désirer.

» Vous devez avoir des écuyers pour vous ser-
 » vir. Il vous en faut deux , sages , beaux et qui
 » sachent plaire. Les autres n'ont besoin que d'être
 » courtois et polis ; mais pour ceux-là , il est néces-
 » saire qu'ils sachent bien parler , afin que , si vous
 » les envoyez quelque part , ils ne fassent pas rire

» à vos dépens , et ne donnent pas sujet de dire :
 » *tel maître , tel valet.*

» Quand vous tiendrez votre maison , si vous y
 » avez du monde , faites bonne compagnie , beau-
 » coup d'amitiés à ceux que vous recevrez. Invitez-
 » les à manger , et qu'ils soient bien servis. On ne
 » viendra point , si votre maison sent la pauvreté ,
 » et qu'on n'y trouve pas bon traitement et bon
 » régal. Lorsque le jour paraît , gardez - vous de
 » vous mettre tout seul à manger : rien de plus
 » impoli. Faites placer vos hôtes auprès de vous
 » dans un lieu propre ; faites-leur les honneurs de
 » votre table , tant par vous-même que par vos
 » gens , et qu'ils aient bon feu. Recommandez bien
 » à vos domestiques de ne pas venir interrompre le
 » repas en vous parlant à l'oreille ; gardez - vous
 » aussi de leur parler bas , cela aurait un air de
 » pauvreté et de mesquinerie. Mais avant de vous
 » mettre à table , donnez tous vos ordres jusqu'au
 » lendemain , soit pour le vin , soit pour les lumières.
 » Que les chevaux et les écuyers aient tout ce
 » qu'il leur faut ; car , s'ils n'ont pas assez à boire
 » et à manger , vous entendrez des murmures hon-
 » teux pour un galant homme.

» Si vous y tenez une cour ou assemblée , n'y
 » épargnez rien. Qu'il n'y ait ni clef ni porte à
 » l'entrée de votre maison , et n'écoutez point les

» flatteurs qui vous diront d'avoir des portiers ;
 » pour repousser à coups de bâtons , les écuyers ,
 » les varlets , les parasites et les jongleurs. Ne
 » suivez pas l'exemple des riches avares , qui se
 » retirent secrètement de ces fêtes. A Dieu ne
 » plaise que vous soyez le premier à quitter la
 » compagnie ! soyez plutôt le dernier à vous re-
 » tirer.

» Votre maison doit être celle de tout le monde ,
 » et vous devez à toute heure faire face à quiconque
 » se présente. Jouez le plus gros jeu , il fait le plus
 » d'honneur. Il est vilain et honteux de prendre les
 » dés , et de les laisser. Je vous y exhorte donc ,
 » mettez tout votre argent à tenir le cornet à tout
 » venant. Quoique vous perdiez , n'en témoignez
 » point de mauvaise humeur , ne changez point de
 » place ; autrement on se moquerait de vous. Ne
 » tordez pas vos mains comme un furieux ; enfin ,
 » ne donnez aucun signe que vous êtes fâché de
 » perdre , sinon renoncez dès ce moment à la ga-
 » lanterie...

» Ayez un bon cheval , léger à la course , facile
 » à manier , et menez-le continuellement. Que vos
 » armes soient riches et belles ; que votre lance ,
 » votre écu et votre cuirasse armoirés soient bien
 » éprouvés ; que votre cheval soit bien équipé de
 » selle , de bride et de poitrail ; que la trousse et

» la selle soient de même couleur que votre écu
 » et la banderole de votre lance. Ayez un roussin
 » de bât pour porter une armure de rechange. Je
 » vous dirai pourquoi je vous recommande toutes
 » ces choses : c'est que si vous ne les avez pas pré-
 » parées d'avance , et mises en ordre ; à la pre-
 » mière injure qu'on vous fera , à la première
 » guerre qui nous surviendra , vous serez obligé
 » de les chercher avec précipitation ; et les dames
 » n'aiment point les galants qui ne sont pas tou-
 » jours prêts à marcher aux guerres et aux tournois :
 » elles veulent des gens empressés à saisir toutes
 » les occasions de se faire honneur.

» Pourvu que mes exhortations ne vous ennui-
 » ent point , je vous recommanderai d'aimer la cheva-
 » lerie, et de vous y affectionner plus qu'à tout autre
 » talent et plaisir. Soyez vigilant à ne pas vous laisser
 » surprendre par des attaques imprévues. Ne vous
 » effrayez point des cris et des rumeurs que vous
 » entendrez. Soyez le dernier à la retraite , comme
 » le premier à la charge : car tel doit être celui
 » qu'amour conduit.

» Lorsque vous serez au tournoi , ayez un hau-
 » bert et un casque de rechange , les chausses
 » d'acier , et votre épée au côté , dont vous don-
 » nerez de grands coups pour animer votre cheval.
 » Que son poitrail soit garni de sonnettes et grelots

» bien attachés ; rien n'est plus propre à inspirer
 » de la confiance au chevalier , et de la terreur à
 » ses ennemis. Montrez - vous le plus prompt à
 » poursuivre , et le plus lent à reculer : tout cela
 » est du devoir d'un serviteur d'amour. Prenez
 » garde à n'essuyer ni perte ni dommage , et à ne
 » point revenir sans avoir porté des coups. Quand
 » une fois vous aurez le bras levé , si votre lance
 » vous manque , n'oubliez pas de mettre l'épée à la
 » main , et d'en porter de si rudes coups , que
 » l'enfer et le paradis en retentissent. C'est ainsi
 » que je frappai toujours depuis que je fus cheva-
 » lier , et j'ai eu grand nombre de belles et bonnes
 » dames. Je vous en citerais beaucoup , mais je ne
 » veux pas révéler les mystères de celles qui m'ont
 » accordé en secret leur amour. »

NOTE 2 , PAGE 79.

De tous les sujets de l'histoire de France , il n'en
 est pas qui ait mieux inspiré la poésie que les tour-
 nois ; sans parler des ouvrages connus , il en est deux
 inédits qui convaincront mieux que je ne l'ai pu
 faire dans ma prose , combien la chevalerie doit
 plaire à l'amant des Muses. Le premier de ces ouvra-
 ges est Philippe - Auguste , par M. Parseval Grand-
 maison , auteur des Amours Épiques , et l'un des

quarante de l'académie française. L'auteur a bien voulu me lire une partie de son manuscrit , où j'ai trouvé sur les carrousel, les tournois et l'armement des chevaliers , des beautés de détails du premier ordre. L'autre ouvrage inédit , est un Poème épique sur Charlemagne , par le vicomte Victor d'Arincourt , maître des requêtes au conseil d'état. Je regrette de n'avoir pas eu connaissance de ce beau travail , lorsque j'ai publié l'époque de Charlemagne ; j'en aurais extrait quelques passages qui eussent été d'excellents arguments sur ce que je dis du règne de Charlemagne , considéré comme sujet d'une Epopée.

Au surplus , comme il n'est jamais trop tard pour citer les bonnes choses , je crois faire plaisir au lecteur en lui faisant connaître quelques fragments de ces poèmes , pour lui donner un avant goût du talent de M. d'Arincourt.

Discours de Vitikind à Charlemagne.

.....
 Charles ! pourquoi viens-tu ravager nos climats ?
 Laisse aux peuples leurs dieux , laisse aux rois leurs états.
 As-tu donc pu penser , dans ton audace altière ,
 Que le ciel pour toi seul voulût créer la terre !
 Qu'avec toi partageant leur empire , les dieux
 Te livrant l'univers n'ont gardé que les cieux !

Et que seul tu dois être , idole couronnée ,
Notre religion et notre destinée !

Héros ambitieux ! abjure un tel espoir :
Tes desseins sont plus grands que ne l'est ton pouvoir.
A ton ambition égalant ta puissance ,
Si les dieux soumettaient l'univers à la France ,
Aurait-ils satisfait ton orgueil inhumain ?
Non : la satiété produit chez toi la faim.

.

Charles ! nous ne savons que haïr les tyrans.
Tu peux piller nos biens , tu peux vaincre nos princes ,
Te baigner dans le sang , ravager nos provinces ;
Mais jamais sous tes lois ne pliront les Germains.
Ah ! loin de couronner tes orgueilleux desseins ,
Tu nous verras plutôt sur ces bords indociles ,
Egorger nos enfants , incendier nos villes ;
Nos cadavres alors restant seuls dans tes fers ,
Que gouverneras-tu ? . . . des morts et des déserts.

.

Mais que dis-je ? Ah ! plutôt crains le sort de Varus ,
La Saxe peut trouver un autre Arminius :
La fortune volage a des rigueurs cruelles ;
Elle rampe à tes pieds , mais en gardant ses ailes :
Souvent , perfide amante , après ses feux passés ,
Elle étouffe en ses bras ceux qu'elle a caressés.

Peinture d'une belle soirée.

.

Charles , triste et rêveur , redescend la montagne.

Un doux calme régnait dans la plaine des cieux :
 La fille du Chaos, de son char ténébreux
 Déjà sur l'univers jetait ses voiles sombres,
 Et des vastes forêts épaississait les ombres.
 Le temps était serein : des jeunes arbrisseaux
 Nul zéphyr n'agitait les flexibles rameaux.
 Quelques nocturnes fleurs entr'ouvrant leurs calices,
 Respiraient d'un soir pur les paisibles délices.
 Rappelant la chaleur d'une ardente saison,
 Des éclairs vacillants sillonnaient l'horizon,
 Et sur le sol mouillé par un cristal limpide,
 La végétation levait sa tête humide.

Épisode de Robert le Danois.

Tout-à-coup à leurs yeux, au bord d'une fontaine,
 S'offre sur le gazon, couché négligemment,
 Un chevalier armé. Son coursier écuman
 Contre un chêne attaché, du pied trappant la terre,
 Ronge et maudit son frein. Le guerrier solitaire,
 En écharpe sur lui porte un long crêpe noir.
 Un cercueil éclairé par les rayons du soir,
 Sur son écu se peint, et sous ce triste emblème,
 S'offrent ces mots écrits : *Que n'y suis-je moi-même?*
 Hélas ! l'infortuné, sur ce paisible bord,
 Alors, d'un ton plaintif, chantait son *lai de mort*.

« Chevalier du tombeau, qu'était douce la vie,
 « Quand jadis au tournoi tu jouais pour ta mie!

- » Ah ! Blanche ! plus tu peux aucuns dons m'octroyer,
» Oncques plus tu diras : *Voilà mon chevalier.*
- » Huberts, lances, harnois, qui moult fites ma gloire,
» Amour a disparu, plus ne veux de victoire !
» Blanche ! parmi les preux, d'autres pour tes attraits
» Ont pu combattre mieux, mais aimer mieux !... Jamais.
- » Et toi, fier destrier ! ami cher et fidèle !
» Et par monts et par vaux plus ne courras pour elle.
» Cœurs discourtois ! plus ors n'irai vous châtier ;
» Avec Blanche au tombeau suis déjà tout entier.
- » Jadis eus pour devise, *honneur et courtoisie !*
» Dompter les jouvenceaux, punir la félonie :
» Las ! pour tant doux objet de mes soins empressés,
» Faire tout, selon moi, ce n'était pas assez.
- » Menestrel, qui d'amour charmant le vasselage,
» Souci poignant ignore, et fête doux servage !
» Comme toi je chantai ; mais triste et déconfort,
» Ors *triolet d'amour* se change en *lai de mort.*
- » Ici, je fus heureux ;... ici, la mort m'appelle . . .
» Heureux servant d'amour qu'enchanté encor ta belle,
» Tu peux vivre !... non moi. D'amour, céleste feu !
» Des preux, douce existence !... à tout jamais... adieu. »

Retour d'un vieux Chevalier exilé.

. O Tours ! ô ma patrie !
Bords charmants de la Loire ! et vous, rocs sourcilleux !
Témoins de nos beaux jours et de mes premiers jeux ;

Près fleuris où la course exerçait ma jeunesse
 Echos qui répétiez mes accents d'allégresse !
 O vous, qui d'un proscrit ne vous souvenez plus ! ..
 Berceaux de mes aïeux, qu'êtes-vous devenus ?
 Ah ! dans mon âme encor retentit mon enfance,
 Comme des sons divins d'amour et d'innocence
 Qui, s'élevant en chœur vers les dômes sacrés,
 Bientôt dans le lointain se perdent par degrés.

.
 Toi qui m'as tant puni, laisse-moi, Dieu cruel !
 Revoir un seul instant le hameau paternel !
 Lh, je croirais encor, enivré d'allégresse,
 Respirant l'air natal, ressaisir ma jeunesse.

.
 Hélas ! j'aurai passé sur la terre, inconnu
 Comme un fleuve sans nom dans le désert perdu.

NOTE 3, PAGE 92.

L'ordre de Saint-Hubert de Lorraine fut créé en l'an 1461, sous le nom d'*Ordre de la Fidélité*, par les grands ducs de Lorraine et de Bar. Depuis cette époque, cette institution a été sous la protection de ses souverains successifs, qui tous prirent le titre de grand-maitre.

En 1757, lorsque l'empereur François céda la Lorraine à la France, Louis XV conserva aux chevaliers de Saint-Hubert, les droits et les prérogatives dont ils jouissaient. (*Voyez la convention*

signée à Vienne le 28 août 1737, et l'acte de prise de possession de la Lorraine, art. 24).

En 1786, Louis XVI accorda aux chevaliers de Saint-Hubert des lettres-patentes qui portent :

« Cet ordre non moins recommandable par son ancienneté, par le rang des personnes qui le composent, que par les sentiments d'humanité dont ses membres font profession, et la protection particulière dont l'ont toujours honoré les grands ducs de Lorraine, etc. »

Les chevaliers auxquels cet ordre était conféré, devaient se consacrer aux pratiques de la bienfaisance et à la défense de la religion et du trône.

Pour être admis dans l'ordre, il faut faire preuve par titres et par témoins de quatre degrés de noblesse paternelle, le récipiendaire non compris.

Les chevaliers prêtent à leur réception le serment suivant : je jure de vivre et mourir dans le sein de l'église romaine, d'être bon et loyal sujet, et de prendre les armes sous le commandement de notre grand-maitre, toutes les fois que le roi l'ordonnera et le jugera nécessaire pour le bien de son service.

Cet ordre fut aboli dans la révolution ; il fut restauré en 1814, lors du retour des Bourbons. Aujourd'hui, Monsieur le duc d'Aumont en est le grand-maitre, et les éminentes qualités de ce seigneur doivent répandre un nouveau lustre sur un ordre

qui en commandant la bienfaisance , est éminemment en harmonie avec la générosité de ce grand-maitre (1).

NOTE 4 , PAGE 93.

L'institution de l'ordre de Notre-Dame de Bonne-Espérance, par suite du fait que je viens de raconter, est prouvée par une ancienne peinture qu'on voit sur la muraille du cloître des Carmes de Toulouse , auprès de la chapelle de Notre-Dame d'Espérance, où un roi de France est représenté à cheval , s'inclinant devant une image de la vierge ; des seigneurs y sont peints aussi au nombre de sept , qui marchent à pied après le roi , tous armés hors la tête : ils portent des coltes d'armes , avec les armoiries chacun de leur maison ; leurs noms sont écrits au bas en caractères de ce siècle-là , mais on n'en peut lire que cinq , qui sont : le duc de Touraine , le duc de Bourbon , Pierre de Navarre , Henri de Bar , et Olivier de Clisson ; les deux autres ont été effacés par le temps. Tous ces personnages sont peints de grandeur naturelle. Le fond de cette peinture est chargé

(1) La sollicitude de madame la duchesse d'Aumont pour les pauvres , n'est pas moins admirable ; c'est sous ses auspices que se rédige , à leur profit , le journal intitulé : *Le bon Français*.

de loups , de sangliers , et d'autres bêtes sauvages qui habitent les forêts. Au plus haut , il y a une manière de frise où sont peints des anges qui portent en leurs mains des banderolles , sur lesquelles est écrit trois fois le nom *Espérance*. (Dom Vaissette , histoire du Languedoc , t. 4 , p. 396 , sous l'an 1389).

VINGT-HUITIÈME RÉCIT.

NOTE I^{re} , PAGE 151.

Les vœux et les serments d'Edouard III et de ses chevaliers , au moment d'entreprendre une descente en Angleterre , ainsi que la présentation du héron , par Robert d'Artois , sont des détails historiques fidèles et consacrés dans un poème très-intéressant , intitulé : *Le vœu du Héron* , composé par un auteur contemporain des personnages qu'il fait figurer dans son ouvrage. Le manuscrit en est conservé , je crois , dans la bibliothèque de Berne , n° 323. Le texte du poème est rapporté fidèlement , par M. Lacurne de Sainte-Palaye (*Mémoires sur l'ancienne Chevalerie* , tome 3). Ce laborieux académicien en a fait un extrait pour les lecteurs qui ne pourraient le connaître dans l'original ; je le transcrirai ici comme un complément nécessaire à ce que j'ai dit sur le Vœu du Paon.

« Au printemps de l'année 1338, Edouard III, roi d'Angleterre, tenait cour plénière assis au milieu de tous ses barons ; il avait l'air distrait et rêveur ; sa tête était penchée sur sa poitrine , mais les pensées qui occupaient son esprit n'étaient que des pensées d'amour.

Dans le même temps ou environ , Robert d'Artois , banni de France et réfugié à Londres , voulut prendre le divertissement de la chasse. Son émouchet qu'il tenait sur le poing , aperçoit dans les airs un héron ; aussitôt il s'élance , saisit sa proie et l'apporte à son maître.

Robert rougit d'abord d'une si vile capture , puis ayant réfléchi un moment , il se propose de le faire servir à ses projets de vengeance. Il détache le héron des serres de son oiseau ; il le donne aux officiers de la bouche pour le faire plumer et rôtir ; l'ayant mis ensuite entre deux plats d'argent , il le porte en grande pompe au palais , suivi de deux joueurs de vielle , d'un joueur de guitare et de deux nobles demoiselles , qui joignaient les accents de leur voix à la symphonie ; entrant avec ce cortège dans la salle : Ouvrez les rangs , dit-il , et laissez passer les braves chevaliers que l'amour rassemble ici. Il s'adresse aux chevaliers mêmes , et ajoute : Je viens vous inviter à faire sur ce héron des vœux dignes de votre vaillance. C'est le plus vil , comme vous savez , et le pins

crainctif des animaux , puisqu'il a peur de son ombre , aussi est-ce au plus lâche des hommes que je veux d'abord l'offrir ». Alors le comte se tourne vers Edouard , et lui présente le héron , comme le prix de son indifférence pour une couronne qu'il abandonne lâchement au pouvoir de son rival. Piqué de ce reproche , le prince frémit de rage ; il proteste que l'année ne se passera point sans que Philippe le voie sur les terres de France , le fer et le feu à la main , venger l'affront qu'on lui faisait , fussent les Français lui opposer une armée dix fois plus nombreuse que la sienne.

Robert dissimule sa joie , sourit malignement , et s'applaudit en lui-même de ce premier succès. Se plaignant ensuite d'avoir été si indignement traité par Philippe , après tant de services qu'il lui a rendus , il promet d'entrer à main armée sur les terres de France , et de s'y faire justice des injures et des torts qu'il a essuyés.

Il reprend ses deux plats d'argent , suivi de ses ménétriers : ces musiciens accompagnaient du son de leurs instruments la voix des deux demoiselles qui chantaient une chanson , commençant ainsi : *je vois à la verdure , car amour me l'apprend* ; il traverse la salle , et s'adresse au comte de Salisbury , qui aimait éperdument la fille du comte d'Erby , et était assis auprès d'elle , et l'invite comme le plus

brave et le plus amoureux de l'assemblée , à donner l'exemple , en prononçant son vœu sur le bérôn :

« De tout mon cœur, répond Salisbury; si la Vierge
 » Marie se trouvait ici en personne ; si elle consen-
 » tait à se dépouiller de sa divinité pour disputer le
 » prix de la beauté à celle que j'aime , je ne saurais
 » à laquelle donner la préférence, et je craindrais
 » de les prendre l'une pour l'autre. Hé ! où pour-
 » rai-je trouver le motif le plus fort pour m'élever
 » au comble de la valeur , si ce n'est dans les yeux
 » de la belle dont je ferai toujours gloire de porter
 » les fers ? Impatient d'obtenir le don de merci
 » qu'elle me refuse impitoyablement, je lui demande
 » aujourd'hui, pour unique grâce, qu'elle me prête
 » un doigt de sa belle main, et qu'elle daigne l'ap-
 » pliquer sur mon œil droit, de manière qu'il soit
 » entièrement fermé. »

La demoiselle, au lieu d'un doigt, lui en accorde deux, et lui ferme si bien l'œil, qu'il n'en peut faire usage.

Aussitôt le chevalier jure de ne point l'ouvrir jusqu'à ce qu'il soit entré sur les terres, et que pour venger les droits d'Edouard, il ait combattu l'armée de Philippe en bataille rangée. En effet, pendant tout le temps que dura la guerre, le comte ne se permit pas de voir de cet œil. Toute l'armée, témoin

de ses exploits , le fut aussi de sa fidélité à remplir son engagement.

* Le comte d'Artois, sans différer, appelle la fille du généreux d'Erby, et l'invite à concourir au vœu fait sur le héron , pour la défense des droits du roi d'Angleterre. La noble demoiselle promet aussitôt de n'écouter aucun seigneur quel qu'il puisse être jusqu'à ce que le vœu de son amant soit accompli. Alors , dit-elle , s'il est encore vivant , je lui fais don pour toujours , et sans réserve , de toute ma personne. A ce mot, le cœur de l'amoureux chevalier , transporté de joie, se sent animé d'un nouveau courage.

Impatient de satisfaire sa vengeance , Robert reprend son héron , et le présente à Gautier de Mauny. Ce brave chevalier , pour remplir les devoirs de l'honneur , et se montrer digne des héros qui lui donnaient de si beaux exemples , promet à la Sainte-Vierge de réduire en cendres une ville renfermée dans des marais , défendue par de bonnes tours , dont Goddemars du Fay était depuis long-temps le gardien. Elle sera renversée, et la garnison égor-gée. Je prétends bien en revenir sain et sauf sans la moindre blessure , et ramener de même les vail-lants guerriers qui y seront entrés avec moi ; du reste , je me jète entre les bras de Dieu : de lui seul peut venir le succès de mes efforts pour remplir ma promesse.

Robert appelle ensuite le comte d'Erby , et le prie de proférer son vœu comme les autres. Celui-ci prenant la parole : Si le roi d'Angleterre , dit-il , nous mène sur les terres de France , au-delà des mers , nous y verrons ce terrible Louis , comte de Flandres , puisque c'est ainsi que le nomment les gens de Philippe de Valois , usurpateur du titre de roi de France , en dépit des droits de notre monarchie ; nous le verrons , ce formidable comte de Flandres ; car je fais vœu de le chercher partout et de le joindre d'assez près pour lui proposer une joûte. Si je ne puis l'y forcer , je me vengerai du moins en brûlant , sous ses yeux , le pays où il osera se montrer.

Ce nouveau serment enchanté Robert : il se promet de voir enfin un terme à ses malheurs , et d'obtenir la délivrance de sa famille. Aussitôt il relève les deux bassins d'argent , et les porte devant le comte de Suffort (peut-être Suffolk) , pour l'inviter à faire tel vœu qu'il lui plaira.

Suffort jure à son tour que si le roi d'Angleterre le mène sur les terres de France , il poursuivra partout le roi de Bohême , fils de l'empereur ; et que s'il peut le rencontrer corps à corps , il le combattra la lance au poing , ou l'épée à la main ; qu'il lui fera éprouver la force de son bras , le renversera par

terre , ou lui prendra son cheval , soit de gré , soit de force. /

Alors Jean de Beaumont pousse un grand soupir. Cet outrage fait à un prince son parent , qui avait conquis tant d'états , le transporte de colère. « Il a beau me haïr , s'écrie-t-il , je sens que je l'aime encore , et je ne l'abandonnerai jamais tant qu'il aura besoin de mon service. Suffort , si vous ne renoncez à vos extravagants projets , je m'engage à vous faire prisonnier. Oui , je vous enfermerai dans les prisons du roi de Bohême , d'où nulle puissance ne vous retirera. La résolution en est prise , je n'y changerai rien. »

Suffort craignit qu'on ne s'échauffât. « Attendez , dit-il , que la guerre ouvrant les chemins de l'honneur , nous permette de donner un libre essor à notre courage : chacun pourra faire alors ce que lui inspirera l'amour de la gloire et des dames. Les approches seront fières entre les combattants , mais le grand point est de savoir quel en sera le succès. »

Le comte d'Artois fait redoubler les sons éclatants de ses ménétriers , et les demoiselles se mettent à danser pour exciter encore l'ardeur des héros.

Reprenant alors le héron enfermé entre les bassins , Robert appelle l'intépide aventurier Fauquemont , et l'invite à jurer sur cet oiseau de le couvrir

d'une gloire nouvelle , dans la querelle des deux rois. « Hé ! à quoi m'engagerais-je , répondit-il ? je » ne possède rien au monde. Tout ce que je puis » faire pour vous marquer mon attachement , pour » me montrer fidèle à mon honneur , c'est de pro- » mettre , et je le jure , que si le roi Anglais passe » la mer pour entrer en France par le Cambrésis , » on me verra toujours le premier à la tête de son » avant-garde affrontant l'ennemi, portant le ravage, » l'incendie , le meurtre , sans épargner ni femmes » enceintes , ni enfants , ni vieillards , ni églises , » ni autels. » A ces fières menaces , chacun lui donne à l'envi les applaudissements que méritait tant de zèle pour l'honneur de son maître.

Aussitôt les deux bassins sont relevés , et les demoiselles chantent à pleine voix cette chanson :
loyaux amours nous mènent , qui nous vont enchanter , etc.

Tous les regards se tournèrent sur l'oncle du noble comte de Hainaut ; c'était Jean de Beaumont , célèbre par ses conquêtes. Robert le somme de faire aussi son vœu sur le héron. Fatigué peut-être de tant de promesses , Jean avertit gravement l'assemblée de l'inutilité de ces tumultueuses fanfaronnades. Il les exhorte à réserver leur audace pour le temps de l'action. « Rien ne coûte , dit-il , en présence de ces

belles dames, à qui nous nous empressons de plaire. Je veux croire qu'il y aura parmi vous des Olivier et des Roland qui terrasseront les Aquilan et les Yaumont ; mais souvenez-vous que ces héros furent vaincus à leur tour par d'autres guerriers. Le beau spectacle de voir des chevaliers bien armés et bien montés faire parade de leur bravoure, tant qu'ils n'aperçoivent l'ennemi que de loin ! attendons qu'il se montre de plus près. Combien de nos fanfarons alors aimeraient mieux voir ces vastes caveaux, qu'ils trouveraient encore trop petits pour se cacher. Encore une fois, tant de fanfaronades ne servent à rien, et ne croyez pas qu'en parlant ainsi, je cherche à me dispenser du vœu qu'on demande. Je m'explique : Si le roi d'Angleterre pénètre dans le Hainaut, traverse le Brabant et le Cambrésis, et met le pied sur les terres de France, on me verra comme maréchal de son armée fidèlement attaché à son parti, et je ferai la plus forte guerre contre Philippe. Je m'expose, sans doute, à perdre ma terre et le peu de bien que je possède. N'importe, je me sou mets aux événements ; mais je vous préviens que si Philippe de plein gré et par un heureux retour sur lui-même, voulait révoquer mon bannissement et me rappeler en France, je me détacherais alors du roi d'Angleterre, et qu'aurait-on en ce cas à me reprocher ? Si le roi de France, au contraire, persiste à m'exiler de

son pays , j'assisterai le roi d'Angleterre de toutes mes forces ; je commanderai toujours son armée , ou son avant-garde. » Le monarque répondit à ce discours par les plus affectueux témoignages de reconnaissance.

Robert , les deux bassins d'argent à la main , s'avance encore accompagné de ses ménétriers et des deux pucelles qui s'en allaient chantant. Enfin , il s'approche de la reine , s'agenouille devant elle , et lui dit qu'il ne reste plus qu'à faire le partage du héron , qu'il n'attend que le moment où elle voudra bien déclarer ce que son cœur lui dictera.

« Vassal , répondit-elle , enchaînée par les liens
» sacrés du mariage , je ne saurais prendre aucun
» arrangement sans l'autorité et le commandement
» exprès de monseigneur , qui peut le confirmer
» ou l'annuler à son gré. Qu'à cela ne tiène , dit
» Edouard , faites tel vœu qu'il vous plaira , je le
» ratifie d'avance ; je l'accomplirai autant qu'il me
» sera possible , et Dieu vous soit en aide ».

» Alors la reine ajouta d'une voix ferme : Je suis
» enceinte , je n'en puis douter , j'ai senti remuer
» mon enfant. Je voue donc à Dieu et à la Sainte,
» Vierge que ce précieux fruit de notre union ne
» sortira pas de mon sein , jusqu'à ce que vous
» m'ayiez conduite par-delà les mers pour accomplir

« incessamment votre vœu. Si l'enfant voulait naître avant le terme que je me prescris, je me plongerais plutôt dans le flanc le couteau dont je suis armée; je perdrais ainsi d'un seul coup mon âme et mon fruit ». Saisi d'horreur à ces paroles, Edouard défend de continuer les vœux; le héron fut découpé, et la reine en mangea.

Le roi ayant fait ses dispositions, embarqua la reine avec tous ses chevaliers, et la conduisit jusqu'à Anvers; elle y mit au monde un bel enfant mâle, qui reçut au baptême le nom de *Lion d'Anvers*. Son vœu était accompli; toute l'armée anglaise s'ébranle et se met en marche.

Chi fine leus vœus du hâron.

NOTE 2, PAGE 171.

Est-il un moyen de rétablir en France l'esprit de chevalerie et le caractère national?

Si, comme nous l'avons dit, on ne peut se flatter de voir ressusciter parmi nous la chevalerie telle qu'elle était sous l'oriflamme d'un Philippe-Auguste ou d'un saint Louis, ne pourrait-on pas sauver quelques unes de ses vertus, et sur son autel mutilé recueillir des étincelles de l'honneur national pour réchauffer l'esprit public et l'amour du nom

français ? Ne pourrait-on pas voir renaître, non point la chevalerie matérielle, mais du moins l'esprit de chevalerie ?

La chevalerie matérielle, c'est-à-dire, les tournois, les pas d'armes, les courses lointaines, et le goût des aventures, est tout à-la-fois la partie la plus éteinte et celle qui convient le moins à nos mœurs. (1). Un peuple qui apprend à préférer judicieusement la culture de l'esprit aux exercices gymnastiques, et les conceptions des beaux-arts aux tours de force des torreadors espagnols et des boxeurs de l'Angleterre, ne voit plus que des qualités vulgaires dans l'adresse et la vigueur corporelles. Les jeux guerriers de nos ancêtres formaient les membres à la souplesse, à la dextérité, à la fatigue, dans un siècle où la force individuelle décidait souvent de la victoire. Mais à présent que la tactique militaire et l'invention de la poudre ont changé la

(1) Du temps même de l'ancienne chevalerie, les joûtes étaient défendues par l'église, et plusieurs historiens les censurent avec amertume. Voy. à cet égard et sur quelques abus reprochés à la chevalerie, Eust. Desch., Poés. manusc., fol. 160, col. 2. — Alain Chartier, *Quadril. invect.*, éd. de Duchesne, in-4^e, p. 450 et 451. — Montluc, *Comment.*, tome 1, p. 527 et 528, et t. 2, p. 516. — Fauchet, *Orig. fr.*, l. 1, p. 182. — Favyn, *Théâtre d'Honn. et de Chev.*, t. 11, p. 1751, 1802 et suiv.

manière de combattre , et quand on pense que Bayard est tombé sous le vil plomb d'une arquebuse , ce n'est plus la peine d'aller courir par monts et par vaux , sous une armure complète de deux cents livres pesant (1). Mais si la chevalerie matérielle est de nos jours aussi impraticable qu'inutile , il n'en est pas de même de l'esprit de chevalerie qui , composé de la courtoisie , de la loyauté , de toutes les vertus civiques et religieuses , est le côté moral de cette institution. Voilà la partie que n'ont pu attaquer de malins Cervantes , et qui peut encore se renouveler et se propager parmi nous.

Ce n'est point par des discours , des exhortations , qu'on verrait s'opérer une régénération politique et une refonte générale de nos mœurs ; c'est par des établissements publics , par des espèces d'ordres spécialement destinés à cette régénération politique.

Ces établissements ne plairaient pas seulement aux citoyens par des attrait moraux , ils les amorceraient encore par des distinctions , des honneurs ; car c'est à l'aide de l'intérêt privé que le législateur conduit à l'intérêt général. Si l'on veut analyser le

(1) La Noue , Discours politiques et milit. , disc. 15 , p. 543 et suiv.

mécanisme des lois de Lycurgue, on verra que le dévouement des Spartiates pour leur patrie était le résultat des prérogatives et des éloges assurés à ceux qui servaient bien la république. Tout ce que la Grèce a dit en l'honneur de Léonidas et de ses guerriers, explique leur mort volontaire aux Thermopyles.

Sans doute que la vertu mérite bien qu'on la cultive pour elle-même, et le véritable sage ne demande pas d'autre salaire que le contentement intérieur qu'il éprouve en la pratiquant; mais l'amour de la vertu est une direction de l'âme que trop souvent contrarient les passions terrestres, pour que le législateur puisse en faire le seul moteur de ses systèmes. Aussi ne vit-on jamais se réaliser les théories de Platon, de saint Augustin, de Morus, de Fénelon, d'A-Kempis, de l'abbé de Saint-Pierre, et tant d'autres projets qu'on pourrait appeler *les rêveries d'un honnête homme*.

Le législateur qui compterait uniquement sur la vertu, ne serait propre qu'à fonder un monastère au fond de la solitude, pour y réunir un petit nombre d'élus; mais il ne parviendrait jamais à rassembler les membres de la société autour de l'autel qu'il élèverait à la vertu au milieu des pompes et des tourbillons du monde. S'il y réussissait pour quelques instants, chaque fois que cet autre Moïse

descendrait des sommets où la méditation le tiendrait en extase, il verrait les transfuges de son culte sublime prostituer leurs hommages aux pieds du veau d'or. L'intérêt, les passions ont pour eux des termes plus positifs, et un but plus ostensible que les idées abstraites et les images spéculatives qu'il faut employer dans les systèmes purement métaphysiques.

Vous donc qui travaillez au bien public, et qui aspirez à la tâche méritoire de perfectionner les mœurs de vos contemporains, associez les vertus divines à des institutions humaines, et rendez-les perceptibles et plus analogues à notre instinct par cet adroit mélange. Que vos prosélytes atteignent votre but, en croyant aller au leur. Puisque les poisons entrent quelquefois dans les baumes de la médecine, ne dédaignez pas de faire servir à vos projets les préjugés, les vices mêmes, qui s'épurèrent dans vos creusets. C'est ainsi que flattant la vanité et l'ambition, on créa la noblesse; et que de cet ordre naquirent chez nos pères l'honneur national, la foi, la politesse.

Quel serait donc le mode qu'il conviendrait d'adopter pour les institutions, dont l'objet serait de créer en France un caractère public? Je vais le dire d'abord avec timidité, à cause des préventions, sauf à le répéter ensuite avec assurance quand j'au-

rai démontré la possibilité d'exécuter ce que j'indique.

Ces institutions seraient des aggrégations , des sociétés dévouées à la propagation des éléments dont il s'agit : avant d'expliquer leur avantage , répondons à l'une des préventions que nous soupçonnions à l'entour de ce projet , et qui vient nous arrêter au seul mot de sociétés.

Je sais tout ce que l'on peut reprocher aux corporations publiques , toujours intéressantes idéalement , toujours futiles en réalité ; elles offrent une disparate choquante entre la pompe de leur prospectus et la nullité de leurs résultats accoutumés.

L'intention de ces sociétés est excellente , mais les sociétés en elles-mêmes sont des êtres de raison qui n'agissent que par les adeptes dont elles se composent , et parmi lesquels il se trouve toujours quelque profane dont la tiédeur , la mauvaise volonté , l'impéritie , jèteut de la défaveur sur la corporation toute entière , soumise aux yeux du public à une sorte de solidarité qui partage entre tous le ridicule d'un seul.

Je parle du ridicule déjà trop fatal à ces établissements , qu'il prive de considération ; mais qu'est-ce donc , lorsque des membres infects gangrènent le corps et le tuent moralement ? car les vices sont contagieux plus que les vertus ne sont fécondes , et

il y a plus à perdre avec un méchant qu'à gagner avec plusieurs personnes estimables.

Les réunions savantes et littéraires ont surtout ces symptômes fâcheux , et il n'est aucun de leurs frontispices où la critique n'ait laissé des vestiges de son burin malicieux. Pourquoi cette réprobation dans laquelle se trouvent enveloppés des hommes profonds et d'un talent distingué ? C'est apparemment que le plus grand défaut de ces corporations est de s'élever dans l'âge avancé de la civilisation , alors que l'esprit rassasié de tout ce qu'il sait rebute un surcroît d'aliments moins délicats d'ailleurs que ceux dont les siècles classiques l'ont nourri. Son appétit n'est plus stimulé que par la satire et l'épigramme : de là ce penchant invincible à saisir les travers des institutions littéraires , penchant auquel s'offrent d'abord le faste pédantesque , le risible appareil, et le peu d'utilité réelle de leurs travaux.

Les institutions qui auraient pour objet immédiat de ranimer l'esprit national et de retremper les mœurs dans le génie chevaleresque , loin d'être flétries par les stigmates de la décrépitude brilleraient de toutes les grâces de la jeunesse et de la virginité ; les aspirants , les récipiendaires , les initiés s'y porteraient avec l'empressement et le zèle qu'inspire tout ce qui est à-la-fois nouveau , utile et agréable.

Les abus, qui ne sont que les excroissances vicieuses des institutions surannées, ne défigureraient point les nôtres ; le dégoût n'en dissuaderait point, elles auraient la vogue qu'avaient les sociétés savantes elles-mêmes, pendant la renaissance des lettres, alors que l'université, toute-puissante dans le royaume, balançait l'autorité des corps politiques, armait cent mille étudiants pour des querelles de syntaxe et de grammaire, et tenait tout le royaume dans l'attente d'une solution scolastique (1).

Mais si les institutions que nous proposons, et que l'on va spécifier davantage, avaient le crédit de ces premières congrégations savantes, elles n'en auraient jamais le ridicule, parce que leur but serait important et digne de l'intérêt public ; parce que les formes adoptées, loin de heurter la société, seraient au contraire dans une parfaite harmonie avec ses plus gracieux usages. En effet, une école de civilité, de dévouement, de vertus patriotiques, est le beau idéal de la société elle-même, et le type de la civilisation, en sorte que la base de notre

(1) Egn. Bul., Hist. univers., Par. — Pasquier, Recherches de la France.

système sera déjà posée et affermie dans le terrain social.

Tout , dans les règles , les articles fondamentaux , les pratiques de ces institutions , tout assurément serait engageant , plein de convenance , de délicatesse , conforme aux inclinations de l'homme bien né , et aux vœux du bon Français. Aucun des vices des institutions religieuses , doctes , morales ou politiques ne nuirait à ces établissements , ou n'y pourrait reprendre ni les risibles prétentions des pédagogues , ni les épreuves ténébreuses , et les initiations effrayantes de la franc-maçonnerie , ni les brigues et les indécentes prostitutions des candidats aux parlements et aux chambres des communes , ni les essais infructueux , et les plantations avortées de nos citadins agricoles ; ni la complète inutilité des milices du Calatrave , d'Alcantara , des teutoniques et des porte-glaives , originellement instituées pour l'expulsion des Sarrasins et le triomphe du christianisme , mais qui auraient pu cesser de figurer dans l'état dès l'achèvement de leur antique mission.

Il y aurait dans chaque ville une ou plusieurs de ces sociétés nationales , qu'on pourrait appeler *sociétés françaises* ; elles seraient composées de vingt *chevaliers d'honneur* et d'un commandeur. Ces sociétés ne seraient en apparence que der

cercles agréables , des soirées charmantes , où seraient accueillis les dames , les chevaliers d'honneur , et sous le nom d'*aspirants* , tous ceux qui chercheraient à mériter un jour le titre de chevaliers d'honneur. Ces jeunes gens seraient les disciples , les prosélytes de l'ordre , et représenteraient les damoiseaux , les bacheliers et les écuyers de l'ancienne chevalerie. La classe de ces aspirants se formerait des jeunes officiers distingués par des actions d'éclat et de générosité ; des jeunes écrivains cités par des ouvrages dignes du suffrage public ; des jeunes magistrats déjà connus par leur éloquence et leur fermeté. On pourrait aussi admettre les élèves qui sortiraient de leurs collèges chargés de ces tendres lauriers si chers à la jeunesse et tant de fois arrosés des larmes d'une mère que flatte ce doux présage et ces gages de l'espérance. Chaque aspirant aurait , du moment de son admission dans la société , jusqu'à sa promotion au grade de *chevalier d'honneur* , un patron ou *parrain* qui lui servirait de guide et de conseil pendant le temps des épreuves , et qui , par des entretiens fréquents , l'instruirait avec bonté des maximes qu'il doit professer. La soirée de la veille avec tous ses épisodes et ses détails , serait pour le mentor du futur chevalier d'honneur , un texte inépuisable d'observations fines et judicieuses mises à profit dans la soirée suivante.

De ces soirées galantes et chevaleresques, on bannirait avec sévérité l'affectation, la vanité, les airs de suffisance, les propos doucereux. Les savants y seraient sans pédantisme, les nobles sans orgueil, les jeunes gens sans fatuité, les femmes sans coquetterie.

Les collations légères où les aspirants en servant les dames et les chevaliers d'honneur prendraient à-la-fois une leçon de galanterie et de subordination, et pendant lesquelles des vœux, des toasts, rappèleraient chaque jour les obligations et les promesses de l'ordre; des concerts, des rondes, des lectures et d'agréables causeries déploieraient l'esprit et les grâces des commensaux, et leur fourniraient mille occasions d'appliquer les statuts auxquels ils se seraient engagés.

Jusqu'ici l'on ne voit qu'une école de courtoisie et d'urbanité; on va comprendre comment ces sociétés pourraient devenir des établissemens nationaux, et sous le double rapport de l'utilité privée et de l'utilité publique, mériter le nom de *sociétés françaises*.

Ceux qui les fréquenteraient seraient tenus à ne porter jamais que des modes françaises, à n'employer que des produits de l'industrie et des manufactures nationales; à ne décrier jamais, ni les agents d'une autorité légitime, ni les ministres et les pré-

ceptes de la religion. Les seuls journaux autorisés seraient rédigés par les membres de cette chevalerie, qui, dans ses feuilles si multipliées de nos jours, finiraient par communiquer à toutes les classes de la société l'esprit qui les animerait. Si un événement heureux pour la patrie, si un glorieux anniversaire devait être consacré par des vers, un des membres de la société préviendrait d'abord tout autre poète. Si un acte évidemment arbitraire et subversif du texte sacré de la charte et des lois attentait aux droits de la nation ; si des autorités pusillanimes faisaient au souverain des concessions opposées à l'indépendance de leurs commettants, un des chevaliers d'honneur désigné par sa corporation rapèlerait dans un écrit à-la-fois respectueux, ferme et plein de dignité, que les rois de France ont voulu, ainsi que mille ordonnances l'attestent, qu'on les prévint des actes illicites qu'on aurait pu surprendre à leur religion (1). Enfin, les chevaliers d'honneur

(1) Capital., t. 1, 2, p. 41, 44, etc. — Ordonn. du Louvre, t. 1, p. 105, 299, 328. — Hincmar., t. 1, n. 14. — Ordonn. de Louis XI, de nov. 1467. — Ordonnance de Charles VIII, du 11 juillet 1493. — Mém. de Sully, t. 1, p. 460. — Préceptes d'Etat, par Theveneau, 1617, p. 523 et 524. — Du Seissel, de la Monarchie, l. 1, c. 2. — Remouir. du Parlement à Henri IV, 1604. — Lettres hist. sur le Parlement et sur les lois fondamentales du royaume, p. 95, 213. — Fournel, Hist. des Avocats, t. 2, p. 115, 213.

s'engageraient, par serment, à donner dans toutes les circonstances l'exemple des sacrifices et du dévouement, à répandre le zèle et les sentiments dont ils seraient animés dans leurs familles et parmi leurs subordonnés.

Ces institutions, uniquement animées de l'amour du pays, auraient une autorisation générale pour voter des adresses, pour faire frapper des médailles commémoratives des victoires, pour faire publier, aux frais de l'imprimerie royale, les écrits avoués de la compagnie et rédigés dans son sein.

J'entends répéter à l'envi que les cercles, les soirées agréables sont de trop faibles moyens pour agir sur la masse nationale et former un esprit public ; que, trop insuffisantes pour entamer le caractère général, ces mesures frivoles ne pourront pas même l'effleurer un moment et faire scintiller le feu patriotique prêt à s'éteindre sous la cendre des siècles passés.

Je dirai plus bas par quels procédés les sociétés françaises pourraient étendre leur influence et se consolider au milieu de la considération et des applaudissements ; mais je puis, dans l'état même de la question, affirmer que c'est une erreur de croire insuffisants les moyens proposés. On ne peut calculer l'énergie des moyens les plus faibles en apparence, quand ils ont un plan fixe et une constance

imperturbable ; la nature , comme si elle eût voulu encourager l'homme à tenter avec des ressources bornées les plus vastes entreprises, donne des exemples sans nombre des grands résultats obtenus par les moteurs les plus débiles. On la voit toujours procéder du simple au composé, et développer dans des germes et des embryons imperceptibles, des créations gigantesques. Voyez le chêne sortir du gland, le grain de bled produire en peu de temps la semence de tout un domaine, la goutte d'eau percer un rocher, l'étiucelle embrâser des forêts ! Au moral, on a des exemples non moins frappants de ces éternelles vérités, et c'est surtout dans les établissements politiques, civils ou religieux, qu'on les trouve en abondance.

Voyez cet enfant abandonné dans les bois ! croyez-vous donc qu'une bête féroce va le dévorer ? Une louve l'allaita, et il devient le fondateur de l'empire romain. Cet autre enfant exposé sur le Nil et sauvé par miracle, c'est le législateur du peuple hébreu et le vainqueur de Pharaon. Douze apôtres ont prêché la religion de J.-C. sur toute la terre. Quelques pèlerins ont fondé l'ordre des chevaliers de Jérusalem, devenus l'effroi de l'Asie entière. Quelques pauvres chrétiens obscurs ont, sous le nom de Frères prêcheurs, éclairé des contrées sauvages et créé un ordre religieux, d'où l'on vit sortir treize saints, soixante

béatifiés, quatre souverains pontifes, soixante-cinq cardinaux, vingt-quatre patriarches, sept cents archevêques, dix-huit cents évêques, quarante-trois nonces apostoliques, et deux mille savants.

C'est principalement en France que l'esprit mobile est susceptible des plus grands développements et des plus fortes impressions. On a vu plus d'une fois un discours, un couplet, un bon mot, éveiller la capitale et donner pour quelques jours une couleur particulière aux consécérations, aux modes, aux usages et à la manière de voir et de penser. Dans un pays où les leviers de l'opinion ont un jeu si facile, où les habitudes se contractent si aisément, on ne peut douter des résultats qu'auraient des sociétés répandues sur toute la France, composées d'hommes distingués, dont l'exemple ferait autorité, et fréquentées par une jeunesse brillante disposée à l'émulation.

Mais revenons aux objections ; loin de m'abuser sur celles qu'on peut m'adresser, je veux même prévoir tout ce que le premier aspect d'une pareille institution pourrait inspirer à la critique de sarcasmes et de railleries.

Vous supposez, dira-t-on, des sociétés qui seraient le foyer des vertus et des lumières ; c'est là, en effet, ce qu'il faudrait qu'elles fussent pour captiver l'élite des Français, pour ensemençer la nation de bons

principes et de bonnes traditions, pour grouper les esprits et les cœurs autour d'elles, et donner, par une forte impulsion, une tendance générale aux opinions politiques vers l'amour de la patrie. Voilà comment nos sociétés pourraient devenir des espèces d'écoles *normales*, où l'identité des maximes, des études et des formules de conduite, où l'accord unanime des pensées et des actions ferait nécessairement encore un caractère uniforme, qui deviendrait par degrés le caractère prédominant et national. Mais c'est là le rêve ; et la réalité, loin de vous satisfaire par des résultats heureux, confirmera ce que trop souvent une triste expérience nous apprend à l'égard de ces prétendues sociétés philosophiques et philanthropiques, où quelques docteurs dogmatisent et régentent des auditeurs, qui n'en suivent pas moins le train habituel de leur vie. D'ailleurs, n'est-il pas possible que, selon le destin des sociétés modernes, les vôtres soient d'abord composées de spéculateurs et de curieux, et que, désertées peu à peu, elles n'aient plus pour familiers que des oisifs ennuyeux, qui vous donneront volontiers tout le temps qu'on ne s'avise guère de leur dérober ; que des politiques septuagénaires, qui voudront bien consentir à quitter les jardins publics, où ils égarent leurs rêveries, pour les salons où vous leur promettez des places au feu et à la bougie, conformément

ment aux articles de vos généreux *prospectus*. Ignorez-vous donc que dans toutes les aggrégations ou congrégations savantes , les grands personnages ne figurent que sur la liste des membres honoraires , et que la salle n'est peuplée que de patriciens subalternes , qui n'ont rien de mieux à faire qu'à pérorer. Cherchez sur les bancs de la société de médecine si vous trouverez ces grands docteurs en vogue , et qui ont , pour ainsi dire , des cimetières à eux ? Dites-moi si les membres les plus assidus des comités d'agriculture possèdent un arpent en toute propriété ? Si les *factotum* des sociétés d'émulation n'ont pas été découragés dans les encouragements qu'ils voulaient prodiguer aux autres , sans en garder pour eux-mêmes ? Si , dans ces nombreuses académies , on voit arriver le premier et partir le dernier un poète qui ne craigne pas de rencontrer son libraire ? D'ailleurs , vous disiez fort bien que toute institution devait amorcer l'intérêt personnel , et nous ne voyons point par quelles séductions vos aspirants au titre de chevalier d'honneur pourraient être fanatisés ; car le mot n'est pas trop fort quand il s'agit de rallumer le feu sacré de la patrie éteint sous les glaces de la désuétude et de l'égoïsme. Mais si vous ne faites rien pour les entraîner d'une manière irrésistible vers votre association , vous ne cherchez pas même à les attirer par ces petits moyens qui sont

connus, je ne dis plus d'un sectateur, mais d'un maître de maison qui se pique de réunir des convives agréables. Si du moins vous aviez des banquets périodiques, plus d'un parasite aimable viendrait professer les bons usages de la table, et vos aspirants, que vous condamnez impitoyablement à servir ceux qui *collationnent*, sans vous informer s'ils sont à jeun, se désennuieraient du moins en apprenant les civilités et les belles manières pratiquées entre des gastronomes de bonne compagnie; si même vous faisiez décerner des jetons d'argent pour droit de présence : ce moyen, si petit qu'il est, n'était point à négliger; c'est par lui que plus d'un académicien se résigne à venir subir la lecture hebdomadaire et accueillir l'ennui fraternel. Mais admettons que vous enrôliez sous le drapeau *rapetassé* de votre vieille chevalerie des aspirants de bonne volonté, la lecture d'un protocole, des exhortations d'étiquette, un serment de parade, suffiront-ils pour inculquer dans l'intellect, ou plutôt dans le cœur de vos novices, les sentiments dont vous espérez l'exercice? Ferez-vous ce que la nature n'a pu faire? Leur exaltation factice, leur zèle éphémère, semblable aux flammes de la paille stérile, seront fugitifs et sans chaleur. L'oiseau vole toujours, et où il veut; mais la flèche ne s'élève que par autrui, et retombe par elle-même. Il en est ainsi

de la vocation naturelle et des œuvres sociales , qui n'ont , dans le cas dont nous parlons , que des effets courts et bornés.

Voilà , ce me semble , comment un frondeur malin pourrait censurer le projet dont il s'agit. L'on voit que je ne me traite pas avec partialité ; peut-être est-ce par confiance dans la proposition que j'ai osé défendre. On en jugera par la réponse.

On avoue , et l'on ne pouvait contester , que les *sociétés françaises* auraient les meilleurs résultats si elles étaient composées avec choix et cultivées avec ferveur. Ce n'est donc que relativement au mode de leur organisation et à leur exercice qu'il faut continuer cette petite discussion.

Et d'abord , quant à la formation de ces sociétés , elle n'a rien d'impraticable ; je dis plus , elle n'a rien d'inusité. Plusieurs fois on a créé des établissements qu'on peut assimiler à ceux que nous examinons. Nous nous proposons de faire fleurir la politesse et la courtoisie ; mais la culture de ces vertus était le premier soin de la chevalerie , et l'on vit même , sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV , des cercles choisis dont le bon ton et l'esprit avaient une heureuse influence sur la ville et la cour. Nous nous proposons de faire chérir les saintes lois de l'humanité , la franchise , le désintéressement , la

loyauté, l'amour du bien public ; mais on a vu l'illustre Penn fonder non seulement une secte, mais une colonie toute entière sur les deux pivots de la splendeur des États et de la félicité des citoyens, la propriété et la sage liberté. N'a-t-on pas vu cet homme vertueux, après des orages politiques semblables aux nôtres, puisque l'Angleterre, où il assembla ses premiers prosélytes, fumait encore du sang d'un roi versé sur un échafaud, ne l'a-t-on pas vu, pour me servir ici des expressions de Raynal, semer les germes de la raison, du bonheur et de l'humanité dans les ruines et la dévastation (1) ? Le tableau de la Pensylvanie éclipse toutes les conceptions des législateurs antiques et dédommage du dégoût et de la tristesse qu'inspire l'histoire moderne et l'établissement des Européens en Amérique (2). Nous nous proposons d'exciter l'industrie nationale, de dénigrer les serviles imitations des coutumes étrangères, l'anglomanie, et pour ainsi dire cette honteuse apostasie du citoyen toujours prêt à vanter, aux dépens de son pays, la gloire et la constitution de ses voisins. Mais en 1749 ne s'est-il point

(1) Histoire philosophique et politique des établissements et du commerce des Européens dans les deux Indes, t. 7, p. 12.

(2) Raynal, lieu cité.

formé à Londres une société qui, sous le nom de société anti-gallicane, tendait à anéantir en Angleterre le débit des marchandises françaises (1)? Nous nous proposons de préconiser tout ce qui est honorable pour la nation, d'en transmettre la mémoire, d'exhumer du passé les hauts faits et les belles actions, et de déposer dans l'avenir les semences d'une morale élevée et d'un attachement sans bornes aux lois et à la prospérité de l'État. Mais ne s'est-il point formé des sociétés jalouses d'atteindre à ces fins sublimes dans l'Irlande, en Écosse, en Prusse, en Suède, en Norwège, et dans les diverses parties de l'Italie?

La France, on ne peut trop le redire, puisqu'on ne s'est point lassé d'affirmer le contraire; la France a plus de propension que tous les autres peuples à ces sortes d'établissements nationaux. On parle sans cesse de l'esprit léger de ses habitants, de la frivolité de leurs goûts, de leur imagination mobile et capricieuse. Il est vrai qu'on ne peut nier leur gaité, leur enjouement, leur penchant à la plaisanterie et aux récréations facétieuses et divertissantes; mais cet heureux caractère a-t-il exclu les méditations

(1) Voy. ce que dit à cet égard le Spectateur, par M. Malte-Brun, n° 20, p. 437 et suiv.

profondes et les graves conceptions ? Si l'on en croit Boileau :

Le Français, né malin, créa le vaudeville.

Et à la vérité, il n'y a nulle part plus que parmi nous de chansonniers et de joyeux convives ; mais il ne faut pas oublier ce qu'étaient les solitaires de Port-Royal, les bénédictins de S.-Maur, la grande Chartreuse et le couvent de la Trappe. Les Français sont légers ! César faisait déjà ce reproche aux Gaulois alors même que ces peuples belliqueux se révoltaient de tous côtés sous le joug qu'il leur imposait. Les Français sont légers ! Voilà en effet ce que répétaient les trouvères au douzième et au treizième siècles, alors que nos pères formaient pour ainsi dire l'avant-garde de ces populations armées, croisées et blasonnées qui se précipitaient sur les pas de Pierre l'ermite, des Louis et des Philippe dans les champs de la Palestine et de la Syrie. Les Français sont légers ! reproche éternel que rimailaient à chaque instant les vieux poètes des quatorzième et quinzième siècles ; et cependant les Français aux prises avec l'adversité disputaient en ces temps-là leurs foyers à l'Angleterre qui les avait envahis, et par un dévouement exemplaire, une valeur patiente et des sacrifices héroïques, expulsaient enfin cet odieux étranger. On redit en-

côre de nos jours : les Français ont l'esprit inconstant et frivole , et cependant regardez ces guerriers poudreux descendus récemment des Pyrénées où , pendant plus de six ans , ils ont , au milieu de privations absolues , essuyé la furie de trois peuples ligüés contr'eux dans un pays où les femmes , les enfants , les vieillards mêmes savaient à force de haine et d'embûches devenir de dangereux ennemis. Regardez ces autres guerriers échappés au souffle glacé du nord et qui , pour revenir sur leurs frontières , ont foulé les ossements de plus de trois cent mille de leurs compagnons morts de faim , de froid , de misère. Eh bien ! ni ceux-là que brûlèrent les feux du midi , ni ces autres engourdis par les frimas de la Sarmatie , n'ont laissé éclater , dans le cours de leurs effroyables douleurs et de leurs étonnans dangers , ni les cris de la sédition , ni les murmures du découragement. Ils triomphaient sans jactance ou mouraient sans se plaindre ; la plupart de ces soldats qui à leur retour sont des héros inébranlables , à leur départ étaient de débiles adolescents , sur lesquels n'osait pas compter la victoire et que leurs ennemis dédaignaient.

Reconnaissons donc dans les Français tous les éléments des actions fortes et généreuses ; il ne s'agit plus que de diriger ces précieux éléments , d'en

composer un esprit national , et c'est l'objet immédiat des *sociétés françaises*.

Parmi les moyens qui peuvent concourir à accréditer ces sociétés , à leur donner la consistance et le lustre nécessaires , il faut d'abord parler , non de la protection , mais de la sollicitude et de l'intérêt que le chef du gouvernement , et toutes les parties actives de ce gouvernement manifesteraient en faveur de ces associations libérales. Eh ! comment leur dénicraît-on une bienveillance efficace , quand on serait convaincu de l'influence qu'auraient infailliblement , sur l'esprit public , ces sortes de *propagandes* politiques où toute la jeunesse , l'espoir de la patrie , viendrait se pénétrer de l'amour qu'elle doit à cette mère des citoyens , et contracter de bonne heure des habitudes , un langage , des manières conformes à notre ancienne courtoisie ?

Les principaux effets de cette bienveillance seraient d'abord d'affecter une somme déterminée à chacun des sociétés , afin que cette somme , jointe aux offrandes , aux legs que les citoyens ne manqueraient pas de faire à ces établissements , pût subvenir , non seulement aux frais de réunion ; mais encore permettre , à ces moteurs de l'opinion publique , d'encourager les progrès de l'industrie nationale , de récompenser les traits de dévouement , de faire frapper les bronzes consécrateurs , de faire

graver des effigies chères à la France, de commander des tableaux propres à perpétuer le souvenir des hauts faits, de payer, dans les hospices des pays étrangers, plusieurs lits pour les pauvres voyageurs français qui, sur des bords lointains, béniraient cette sollicitude de la mère patrie dont le regard les suit sans cesse (1).

La finance, attribuée par l'État à ces sociétés, n'en altérerait point la noblesse et le désintéressement. Le roi accordait jadis un pécule à ceux qu'on armait chevaliers. On trouve à la chambre des comptes, dans le livre intitulé *Jornale thesauri*, plusieurs cédules de finance reçues par ces chevaliers, et par eux employées à leur trousseau et à leurs armes (2); un tel usage n'a jamais compromis la célébrité de l'ancienne chevalerie. Le gouvernement ne réservait-il point à l'académie française des fonds destinés à solder les dépenses de cette compagnie, et même

(1) J'ai vu, dans plusieurs hôpitaux des départements, des lits fondés par des âmes pieuses pour de pauvres étrangers. On voit au-dessus du chevet : *lit espagnol, lit anglais, lit polonais*, etc.

(2) Voyez, à la Chambre des comptes, les rôles des années 1247, 1287, 1288. — Le *Jornale Thesauri*, qui commence le 1^{er} août 1326. — Voyez aussi le *Traité de la Noblesse* par La Roque.

à assurer un revenu à chacun de ses membres? Ne permet-il point à l'université de prélever des tributs, peut-être même trop exorbitants, sur les maisons d'éducation, afin de payer les conseillers, les inspecteurs, les recteurs, les censeurs? N'est-il point un grand nombre d'établissements libéraux qui reçoivent de parcellées marques de la munificence du prince? Outre l'avantage matériel que les corporations pensionnées doivent à ces rétributions, il en est un autre sur lequel on doit insister davantage, parce qu'il est plus digne d'être apprécié : c'est qu'en recevant des appointements de l'Etat, ces instituts prennent de suite un caractère public qui leur donne plus d'importance et de considération; ils se rangent, pour ainsi dire d'eux-mêmes, parmi les corporations légales, et semblent une des pièces de l'organisation politique.

Au reste, les émoluments réclamés par les *sociétés françaises* n'auraient d'emploi que celui indiqué; nul des membres ne recevrait de salaire, ou plutôt il en attendrait d'une toute autre nature, et c'est ici le cas de parler du second effet qu'aurait la sollicitude royale.

Toutes les fonctions publiques exigent des vertus civiques et un esprit national. Il est néanmoins quelques places où ces qualités ont plus d'influence et doivent être plus impérieusement requises. Les

plates de ce genre seraient exclusivement dévolues aux chevaliers d'honneur. Ainsi, par exemple, on ne choisirait pas ailleurs que dans le sein des *sociétés françaises*, les officiers de légation et d'ambassade, les consuls, les gouverneurs, les directeurs, conservateurs et inspecteurs des administrations civiles et militaires, et des établissements publics, tels que les musées, les bibliothèques, les grandes manufactures, les haras, les hôpitaux, les comités de bienfaisance. Un certain nombre de places, dans les armées, dans la magistrature, dans les préfectures ou intendances, serait réservé à ces chevaliers d'honneur selon leur vocation et le genre de leurs connaissances; les sociétés des provinces ne seraient point oubliées dans la distribution de ces emplois; chaque ville élirait ou désignerait, parmi les membres de sa société nationale, les maires et adjoints, les juges de paix et assesseurs, les conseillers de département, les électeurs et présidents des élections, et toutes les autorités locales; les chevaliers et les aspirants formeraient de droit, dans toutes les communes du royaume, des gardes d'honneur permanentes qui recevraient et escorteraient à leur passage, le monarque, les princes du sang ou les grands capitaines, au retour de leurs glorieuses campagnes. Un ou plusieurs d'entr'eux seraient désignés, par le commandeur, pour ac-

compagner l'étranger distingué, le personnage illustre qui viendrait visiter les curiosités de tel ou tel endroit de la France; les fêtes municipales, les cérémonies publiques, n'auraient pas d'autres ordonnateurs que ces chevaliers, et c'est à la société du lieu qu'on viendrait chercher les ordres et les programmes de toutes les solennités et réjouissances publiques, en sorte que selon le plus ou moins de préparatifs ordonnés par elle et proportionnés à la grandeur ou à l'utilité de l'événement qu'il s'agirait de célébrer, le silence ou l'allégresse du peuple, serait la leçon des rois et le tarif de l'opinion publique dont les chevaliers d'honneur seraient essentiellement les interprètes, et qu'ils ne craindraient point de faire connaître.

La participation active que les chevaliers d'honneur auraient sur la partie morale du gouvernement, ne pourrait manquer d'avoir d'heureuses conséquences. La première serait de faire diverger d'un foyer commun des rayons qui répandraient, dans tout le royaume, une chaleur et une lumière égales. En plaçant dans les classes civiles et militaires des fonctionnaires formés à la même école, animés du même esprit, pénétrés des mêmes principes qu'ils ont d'abord promis d'observer sur la foi de leur serment, et qu'ensuite ils professent par zèle et par habitude, l'opinion publique serait

sans cesse échauffée par des exemples émulateurs et des exhortations inspiratrices. Le feu de l'amour national, ainsi rallumé dans les trépieds du sanctuaire, et désormais alimenté par cette foule toujours renaissante, d'initiés, de prosélytes, d'aspirants; le feu sacré, dis-je, ne risquerait plus de s'éteindre parmi nous, et ranimerait progressivement tous les cœurs engourdis par l'égoïsme et le découragement. Que l'on se figure l'éclat que recevrait le royaume et la société toute entière, quand tous les administrés, tous les justiciables, en un mot tous les citoyens, trouveraient à chaque instant, parmi les hommes publics dont ils doivent invoquer le patronage ou l'autorité, ces chevaliers d'honneur qui, revêtus de ce titre et par l'objet même de leur institution soumis aux pratiques les plus gracieuses de la politesse, verseraient dans leur commerce et leurs relations journalières, un charme séduisant, et feraient fleurir les principes de la justice et de la loyauté. L'éducation des chevaliers d'honneur, leurs serments, leurs promesses solennelles, la crainte des déchéances, de la dégradation et de la privation de l'exercice des droits civils qui seraient les peines infligées à tout chevalier convaincu d'avoir commis des infractions aux dispositions fondamentales des sociétés françaises, tout aurait sans doute identifié, avec leur propre nature et leur instinct habituel, la pratique des statuts de

leur ordre. Mais, en supposant que quelques penchans rebelles n'eussent pas été entièrement domptés dans les temps du noviciat et des épreuves, l'esprit de corps, la pudeur, et, comme on vient de le dire, la crainte du blâme public et de la réprobation de la société, achèveraient de triompher de ces mouvemens séditeux. De même qu'un ecclésiastique dépravé affecte, du moins au-dehors, les vertus obligatoires de son état; de même qu'un militaire pusillanime se fait violence avec ses compagnons d'armes, et marche avec eux aiguillonné par de nobles exemples; de même aussi les chevaliers d'honneur, voués par leur institution à toutes les lois de la courtoisie, ne voudraient point se montrer les apostats de ces belles lois, en affichant des vices opposés aux qualités qu'ils doivent avoir.

Cette heureuse contrainte plierait du moins l'humeur sauvage du chevalier d'honneur à des façons polies; il sourirait quelque dépit qu'il en eût; et s'il commençait une phrase avec hauteur ou désobligeance, bientôt le souvenir de ce qu'il est, et l'étonnement de son auditeur, radouciraient tout-à-coup son ton revêché, et il le ferait oublier en réparant à force d'égards et d'attentions un tort passager.

C'est alors que l'honnête homme pourrait sans répugnance et sans dégoût franchir le seuil des antichambres, et aborder ces salons dont l'urbanité

ferait les honneurs , et qui naguère si épieux , seraient , pour ainsi dire , semés des fleurs de l'urbanité. C'est alors que les clients et les pétitionnaires ne sentiraient plus battre leurs cœurs et transir leurs membres à l'approche du sombre et bilieux ministre , du directeur inattentif et distrait , du protecteur présomptueux , dont les refus durs et humiliants ulcèrent des cœurs sensibles , et dont les bienfaits mêmes sont si chèrement payés. Ils ne verraient plus passer leurs placets et leurs requêtes des mains d'un chef orgueilleux , aux mains d'un commis mercenaire qui les jète au fond d'un carton poudreux , *oubliettes* de nos jours dans lesquelles sont étouffés les plaintes , les gémissements , les cris d'une foule de malheureux qui ne rencontrent que des rochers sans écho , durs écueils de leurs droits et de leurs espérances.

Mais il serait encore pour les sociétés françaises , il serait un véhicule non moins agissant que tous ceux dont nous venons de révéler l'énergie. Ce serait l'intervention des femmes et leur coopération aux résultats promis ; invitées aux cercles de ces institutions nationales , toujours présentes aux réceptions des candidats , ornements des fêtes et l'âme de toutes les assemblées , quelle serait leur magique influence sur des établissements , dont l'objet essentiel serait d'inspirer la courtoisie , la loyauté , l'a-

mour de la gloire , de donner en un mot un esprit public , un caractère national ?

Est-il donc permis d'ignorer que dans tons les pays où le despotisme n'étouffa point cet amour de la gloire , les femmes ont souverainement contribué à toutes les actions célèbres ? Partout où la tyrannie écrase les institutions sociales sous un joug de plomb, ce sexe généreux se tait et ne daigne point créer des héros , qui ne seraient que les agents , que les premiers esclaves d'un oppresseur , et dont le sang, prostitué à un indigne pouvoir , ne ferait que cimenter des monuments de honte et d'iniquité. Elles ne veulent former les grands courages , les grands cœurs , les grands talents , que pour des gouvernements libres , où chaque homme puisse se glorifier des services qu'il rend à sa patrie. De quels traits de dévouement et de magnanimité les fastes ignominieux du Persan , de l'Ottoman , du Mogol , de l'Algérien , nous ont-elles donc transmis la mémoire ? Que se fit-il qui puisse remuer notre admiration dans ces pays , où les hommes ne sont si peu de chose , que parce que les femmes n'y sont rien ? Mais que de merveilles n'ont-elles point fait éclore partout où leurs mains décorées des anneaux de l'amour ont tressé les couronnes des vainqueurs , partout où elles firent les prêtresses du Temple de la Patrie , et les saintes conservatrices du feu sacré de

l'honneur ! On sait ce qu'étaient les Sabines et les Lacédémonieunes , et l'esprit s'exalte au souveuir des femmes des Germains , des Cimbres , des Scandinaves et de toutes ces nations immortelles du Nord (1), qui tant de fois s'élancèrent de leurs antres glacés pour briser les fers des peuples méridionaux. Mais pourquoi chercher ailleurs que dans nos annales des exemples de tout ce que peuvent sur des hommes, leurs sœurs, leurs amantes, leurs épouses, leurs mères ? Dieu créateur de la beauté, dans quel pays l'as-tu faite plus digne de nos hommages et de notre amour, que dans ce noble et gracieux pays de France ? Les Gaulois avaient leur sénat de femmes et leurs légions d'amazones ; les Francs avaient leurs compagnes d'armes et leurs prophétesses ; sous la chevalerie, quels prodiges les maîtresses des Saintré, des Sargine, des Couci, avaient inspirés à nos preux français, dont elles pansaient les blessures et couronnaient leurs exploits ; plus tard on a vu la patrie sauvée par la lance de Jeanne d'Arc, et par les conseils d'Agnès Sorel.

Aujourd'hui notre ingrate et dédaigneuse civilisation méconnaît leur empire. Repoussées du trône,

(1) Voyez les 1^{re}, 3^e et 7^e Récits de la Gaule poétique.

privées de toute participation aux affaires publiques, déclarées incapables de remplir des fonctions civiles, les femmes ne reçoivent, de nos jours, une mission légale du gouvernement que pour tenir des bureaux de loterie, de débit de tabac et de papier timbré; voilà les seuls emplois qu'on a daigné leur confier; voilà la mesure de leur capacité. Quelle déchéance de leurs droits et de leurs privautés! Et cependant nous sommes les contemporains d'une marquise de la Roche-Jacquelin, d'une Charlotte Corday, qui alla chercher la mort pour la donner à un monstre que les hommes laissaient vivre (1); d'une chevalière Langevin, dont la Vendée admira le courage, et les hauts faits et les vertus!

O vous qui applanissez les obstacles, qui néces-
sitez les prodiges, qui faites de la vertu un senti-
ment, et du devoir une volupté! vous qui réveillez

(1) Marie-Anne-Charlotte Corday d'Armans, née à Saint-Saturnin, en Normandie, était douée d'un courage égal à sa beauté. Elevée au milieu des troubles de la révolution, elle s'étonnait qu'il ne se présentât point un Français pour immoler les monstres qui ensanglantaient la France. Marat surtout lui faisait horreur; elle l'accusait d'ailleurs d'avoir fait périr le jeune Belsunce, son amant. Elle vint à Paris le 12 juillet 1793, se rendit chez Marat, l'assassina dans son bain. Condamnée à mort, elle marcha à l'échafaud avec une héroïque fermeté.

incessamment au fond de nos âmes , ces forces inconnues , ces élans sublimes qui sans vous y resteraient ensevelis pour toujours. Venez sous ces portiques déjà parés de fleurs à votre approche ; entrez en reines dans ces sociétés françaises ; venez y ressaisir ce sceptre qui dans vos mains fut toujours la baguette des fées. Si toutes les autres corporations publiques vous sont interdites, ces institutions nationales seront du moins la voie par où vous adresserez d'utiles tributs à la patrie. Qu'importe à l'avenir, si vous ne pouvez siéger dans nos sénats et nos tribunaux, ou briller dans nos armées, puisque la jeunesse qui désormais portera dans ces états divers les vertus qu'ils requièrent, aurait, pour ainsi dire, fait l'apprentissage de ces mêmes vertus dans les cercles où s'épancheraient les trésors de votre esprit et de votre cœur.

Flattées de l'influence que leur donneraient sur l'esprit public les sociétés dont il s'agit, les femmes s'appliqueraient d'autant mieux à faire prospérer ces noviciats, que tous les statuts de l'ordre seraient dans une parfaite harmonie avec leurs goûts, leurs penchans, leur sensibilité et leur imagination. Le courage, le génie, la gloire, la magnanimité, toutes les vertus fortes et généreuses, voilà les plus sûrs moyens de séduction qui puissent captiver leur âme. Elles seconderaient donc avec enthousiasme les

membres des *Sociétés françaises*, dans les soins qu'ils prendraient pour former les candidats ; elles sanraient, de concert avec ces maîtres de courtoisie, leur donner l'usage de ce qui est convenable, leur faire concevoir une haute opinion des actions héroïque, les intéresser aux destins du mérite, leur apprendre à servir aux dépens de leurs intérêts privés ; l'honneur et la patrie ; leur inspirer le mépris pour l'égoïsme, la bassesse, l'adulation ; inculquer dans leurs âmes flexibles des notions chéries, des principes ineffaçables, les engage à repousser toutes les coutumes et les manies étrangères (1), toutes les

(1) Voici ce qu'on lit dans le *Journal des Arts* (n^o. 529, p. 161, le 5 nov. 1814) : « Le costume bizarre de nos voisins commence à influer un peu sur le nôtre. On porte des chapeaux étroits, des guêtres larges comme à Londres ; et, grâce à cette laide mascarade, nos élégants du faubourg Saint-Germain ne tarderont pas à se montrer Anglomanes de la tête aux pieds. Ce n'est pas, il est vrai, la saine partie du public qui devance ainsi le carnaval ; mais il peut paraître piquant à un garçon de boutique ou à un commis échappé des bureaux, de faire de sa personne un mannequin comique, et de passer pour un lord, au café, au spectacle, aux Ombres chinoises ou aux Tuileries. Ajoutez que ces messieurs, pour conserver ce costume avec plus de fidélité, gardent partout le chapeau sur la tête, heurtent grossièrement chaque passant, se placent au premier rang des loges au théâtre, en laissant les femmes derrière eux ; s'étendent

préférences injurieuses à leur nation. Eh ! quel individu serait sourd aux conseils de ces femmes pour qui l'on cherche ordinairement les distinctions , la fortune et la renommée ? Avec quelle docilité et quelle reconnaissance le plus fier et le plus rétif recevrait la douce remontrance et l'adroite censure de cet être adorable qui , comme l'abeille et la rose , a de quoi faire oublier sa piqure , et dont le reproche devient une faveur en faisant espérer l'approbation due à l'extirpation des vices et des défauts signalés !

C'est aux femmes reçues dans les *Sociétés françaises*, qu'il appartiendrait de gourmander le pédantisme , la fatuité , la présomption. Que dis-je ? ah ! sans discours , sans efforts , elles pourront aisément réformer ces vices du siècle. Que le respect ne leur paraisse plus incompatible avec des sentiments plus tendres , qu'elles s'abstiennent d'applaudir le jargon du bel esprit , les équivoques des tréteaux , les imper-

nonchalamment sur les banquettes lorsqu'ils descendent au parterre , blessent le visage du voisin en jouant avec leur canne ; parcourent le foyer à grands pas en fredonnant une contredanse ou sifflant une walse , et l'on aura quelque idée de nos jeunes et aimables *Anglomanes*. Il ne serait pas plaisant que par ce change les Anglois prissent à Londres la mode et les manières de Paris ; heureusement nous n'avons rien de pareil à craindre. »

tinences des petits maîtres éventés ; qu'elles cessent de tolérer les aveux précoces et les propos téméraires ; qu'un froid silence glace l'indiscret , le médisant , l'homme aux jugemens étourdis , le charlatanisme d'une doctrine tranchante , et le méchant diseur de bons mots. Qu'un regard sévère ou gracieux , mais toujours pudique et modeste , punisse ou récompense ceux qui par leur conversation , et leurs manières dignes de blâme ou d'éloge , se seront montrés indifférents ou fidèles aux préceptes de l'ordre. Bientôt les hommes dont l'étude la plus agréable est de mériter le suffrage des femmes , certains de leur plaire en suivant ponctuellement le code de courtoisie qui leur serait incessamment ouvert , se résoudront à être vertueux par spéculation et par intérêt , s'ils sont assez malheureux pour ne point l'être par instinct et par sentiment ; et comme on l'a déjà dit , leur âme façonnée par degrés à de bonnes inclinations , contractera de nobles penchans qui deviendront ensuite inhérens à sa nature et inséparables d'elle-même.

Ces nouveaux servans d'amour , ces varlets tendres et soumis , disciples fervens de l'honneur , de la beauté , sentiraient chaque jour s'agrandir leurs moyens intellectuels , et leurs idées politiques et morales.

Ceux qui reviendraient de l'armée avec des bles-

sures ou des marques distinctives de leur bravoure ; ceux qui accourraient déposer aux pieds des dames les armes ou les drapeaux conquis , et dont les trophées resteraient suspendus aux voûtes des salles des sociétés françaises ; ceux qui auraient éloquemment réfuté un libelle diffamatoire , des pamphlets incendiaires , ou les brochures vénémeuses , dans lesquels de turbulents écrivains auraient prêché l'irréligion , l'immoralité , la désobéissance au souverain légitime ; ceux qui auraient , avec non moins d'éloquence , défendu les lois et les franchises de la nation contre les extensions d'un pouvoir arbitraire ; ceux qui auraient , par de lumineux mémoires , éclairé les magistrats sur les actes irréguliers qui compromettent la liberté individuelle d'un citoyen ; ceux qui auraient fait revivre , par le prestige des beaux-arts , un fait digne du souvenir des hommes ; ceux-là , dis-je , recevraient dans les sociétés françaises une réception flatteuse et de douces récompenses. C'est alors qu'une fleur , un ruban , donné par la main d'une amante , apprendrait , pour la première fois , au futur chevalier d'honneur , cet aveu charmant qui , accordé volontairement à de belles actions , avait été jusques là refusé à une année de soupirs et de fidélité.

Mais en même temps que les sociétés françaises donneraient à la capitale un ton , des opinions et

des usages conformes à leur institution , elles ne seraient pas d'une moindre utilité dans les provinces , où la jeunesse ayant peu d'occasions de cultiver son esprit , s'adonne presque toujours à des plaisirs grossiers , tels que le jeu , la chasse et la table. Les sociétés nationales seraient des ports assurés qui sauveraient les jeunes gens des écueils et du naufrage. A peine auraient-ils achevé leurs études , qu'ils seraient introduits dans des cercles où ils apprendraient à faire un digne usage des connaissances acquises; et loin d'en perdre les fruits , comme il arrive trop fréquemment , ils y joindraient encore les fleurs de la politesse et toutes les grâces de la plus séduisante hilarité. Les femmes qui même dans nos provinces , n'ont besoin que des plus simples éléments de l'éducation pour être aimables et spirituelles , suppléeraient par leur commerce aux ressources qui manquent aux jeunes gens loin de la capitale , pour polir leurs manières , adoucir leur langage , et rendre leurs cœurs susceptibles des mouvements les plus généreux. Ces femmes et les chevaliers d'honneur , choisis parmi les hommes respectables , que l'amour de la retraite ou des convenances de propriété retiennent dans la province , parmi les officiers civils et les magistrats du lieu , formeraient même au fond de la Basse-Bretagne ou dans les villes des Landes , de Bordeaux , des

sociétés, sinon comparables à celles de Paris, du moins capables de professer comme elles les statuts de l'ordre, et d'élever pour la patrie des citoyens pleins de dévouement, d'honneur et de fidélité.

Les hommes et les femmes composant cette société, porteraient le ruban d'un ordre institué par le gouvernement : ce serait l'ordre du lys, non pas tel qu'il est abandonné aujourd'hui aux artisans et aux portiers, mais tel qu'il exista pendant trois cent cinquante ans dans la Navarre, où il fut solennellement institué en 1048 par le roi de cette contrée, ou tel qu'il fleurit à la cour de Louis II, duc de Bourbon, qui avait fondé un ordre dont le collier était semé de lys (1).

Le plan de ces institutions nationales n'est ici qu'ébauché, et son importance eût exigé qu'on l'eût exposé ailleurs que dans une note fugitive, et avec les détails dont l'omission le prive peut-être de beaucoup d'approbateurs. Néanmoins, et tout imparfait qu'il puisse être, les hommes qui ont quelquefois songé aux moyens d'améliorer la chose publique, et dont les regrets ont déploré l'extinction des vertus chevaleresques et de l'esprit public en

(1) A. T. Gaigne, Dictionnaire des Ordres de la Chevalerie.
— Notice sur la gloire des Lys, par le chevalier H. de Ferandj,
page 8.

France, avoueront qu'en discutant ce projet, en le modifiant dans ses parties défectueuses, en y ajoutant ce qui pourrait l'agrandir et le rendre d'un intérêt général et d'une exécution facile, il donnerait l'espoir de voir bientôt renaître parmi nous un caractère national et des qualités éminentes, dignes des beaux jours de notre chevalerie.

Mais peut-être tout cela ne sera-t-il jamais qu'un beau rêve, et c'est déjà un triste symptôme pour les institutions que les raisonnements auxquels on se livre en leur faveur. Mieux vaudrait pour leur succès, d'anciennes mœurs et un siècle qui fût en harmonie avec leurs éléments, et je finis par l'exclamation de ce Spartiate découragé, qui sur le déclin de sa république, cherchait dans un discours brillant et disert, à ramener ses concitoyens à l'ancienne discipline; mais pressentant l'impuissance de son éloquence, il s'écria : *J'atteste moi-même la décadence que je veux cacher : eh ! quoi, je discute, je déclame ; ah ! malheureuse Sparte ! je ne suis plus qu'un Athénien !*

VINGT-NEUVIÈME RÉCIT.

NOTE UNIQUE, PAGE 159.

L'ordre de Saint-Jean de Jérusalem existe toujours en vertu de tous les principes invariables, qui pro-

tègent les souverainetés légitimes contre les usurpations. Cet ordre est représenté par le lieutenant du magister et le sacré conseil, actuellement à Catane, en Sicile. Une commission régulièrement constituée représente, à Paris, les trois langues françaises, sous la présidence de M. le bailli de Lastcrye. M. le commandeur de Bataille représente la langue de France, M. le commandeur Peyre de Châteauneuf représente la langue de Provence, et M. le commandeur de Dienné, la langue d'Auvergne.

Voici ce que je disais dans le mémoire que cette commission a publié, en 1816, sur l'existence de l'ordre souverain de Saint-Jean de Jérusalem :

« Ceux qui accordaient jadis l'hospitalité aux princes détrônés, implorent des princes un asyle ; ceux qui distribuaient leurs richesses, aux pauvres et aux infirmes, réclament eux-mêmes, aujourd'hui, des secours ; ceux qui furent la terreur des pirates et qui vengèrent le commerce de la chrétienté des corsaires barbaresques, demandent qu'on répare à leur égard des larcins et des déprédations. Pourrait-on sans ingratitude être sourd à leur voix ? Pourrait-on l'être sans injustice ? Parce que l'ordre de Malte, privé d'un point central, n'offre plus une masse imposante et une aggrégation guerrière, cet ordre a-t-il donc cessé d'exister ? Indestructible même dans sa dispersion, n'a-t-il pas toujours ses

statuts, ses réglemens, ses titres, ses droits, son grand-maître, ses ambassadeurs, ses baillis et commandeurs, et une partie de ses chevaliers ? Qu'on leur restitue un chef-lieu, et à la convocation du lieutenant-magister, on y verra bientôt accourir de l'Espagne, de l'Italie, de la France et du Nord, des milliers de chevaliers fidèles ; les uns blanchis dans de nobles adversités, les autres plus jeunes et brûlant de commencer une nouvelle période d'exploits et de nouveaux travaux. C'est ainsi qu'après la dispersion de l'ordre, sur les débris sanglants de Ptolémaïde, on vit, des divers points de la chrétienté, se réunir les vieux défenseurs du saint sépulcre, quand l'île de Chypre leur eut offert un asyle ; c'est ainsi qu'après avoir quitté Rhodes et long-temps erré de mers en mers, l'ordre rassembla sur le rocher de Malte ses essaims immortels. N'est-ce pas une chose merveilleuse que de voir ainsi une puissance résister à l'exil, à la misère, survivre à une déposssession territoriale, et toujours entière quoique éparse et divisée en cent mille endroits ! Oui, l'ordre subsisterait encore, n'existât-il qu'un seul chevalier : cet unique légataire d'une gloire immense pourrait encore sur le vaste amas de cette gloire acquise par ses prédécesseurs, proclamer les lois de l'ordre et en conférer l'auguste caractère à des frères, qui les transmettraient eux-mêmes à d'autres, en telle sorte

qu'à travers les siècles cet ordre irait faire retentir dans les âges futurs ses protestations contre les injustices des temps passés, et présenterait ainsi son appel à la postérité la plus reculée.

» Si l'ordre est impérissable, si, comme on n'en saurait douter, il est souverain légitime et propriétaire incommutable des états dont il a été exproprié, que tarde-t-on à le réintégrer dans ses apanages immobiliers ? L'heure des grandes réparations a sonné ; l'Europe applaudit au retour des princes dépossédés ; le Piémont a recouvré son monarque paternel ; la Hollande est restituée à la maison d'Orange ; Hesse-Cassel et vingt propriétés germaniques sont rentrées sous les lois de ceux auxquels on les avait arrachées ; Pie VII règne au Vatican ; les Bourbons jouissent du patrimoine de saint Louis, ou plutôt la France jouit des Bourbons ; et cette famille, digne de tous les diadèmes de l'univers, voit en même temps des rois de son sang remonter sur le trône des Espagnes et des Deux-Siciles. Ah ! pourquoi l'ordre de Saint-Jean, le plus ancien allié de tous ces souverains, est-il seul à attendre les effets de cette recomposition européenne ? Ce déni de justice est d'autant plus inexplicable à son égard, qu'il a été dépossédé avec non moins de mauvaise foi et d'iniquité que tous les potentats qu'on vient de réintégrer ; et d'ailleurs, les peuples de la chrétienté n'ont-ils pas

l'intérêt le plus pressant à son rétablissement prochain , puisque tous doivent désirer la destruction des pirates , la navigation libre et paisible des commerçants , et la sécurité des rivages et des îles de la Méditerranée , etc. »

Postérieurement à ce mémoire , j'en rédigeai un second , qui fut également publié par les trois Langues françaises , intitulé : *Réclamation de l'ordre souverain de Saint-Jean de Jérusalem , adressée au roi de France et aux deux Chambres*. L'objet principal de cette réclamation était de demander la restitution de ceux de ses bois qui n'avaient pas encore été vendus ; c'est sur cette demande que sont intervenues , tant à la chambre des députés qu'à la chambre des pairs , un grand nombre d'opinions honorables à l'ordre de Jérusalem , et dans lesquelles on pose en principe l'existence actuelle de cet ordre. M. le comte de Marcellus , s'écria à la séance du 12 décembre 1816 :

« Oui , Messieurs , il est impérissable , cet ordre illustre ; il l'est comme la vertu , comme la foi ; il l'est , parce qu'il s'est consacré à la défense de la religion , de la justice et du malheur ; il l'est , parce que toutes les saines doctrines qui en sont l'âme , et dont il est le soutien , l'animent d'un esprit de vie qui triomphe , comme elles , de la succession des temps et des orages des révolutions. Il revivra , n'en

doutons pas ; il revivra et régnera encore. Que dis-je ? Il règne et régnera toujours. Oui , toujours il tiendra le sceptre de l'honneur. Toujours cet arbre antique et majestueux couvrira de son ombre hospitalière les faibles , les pauvres , les opprimés. Planté sur la tombe du Sauveur du monde , il en a reçu une racine d'immortalité.

» Voyez déjà comme les monarques de l'Europe appellent au secours de leurs trônes, ébranlés par les sophismes révolutionnaires, cet ordre défenseur de la légitimité. Le successeur des Césars l'honore de sa protection auguste , daigne en assurer lui-même le ministre plénipotentiaire de l'ordre, et le fait déclarer ainsi aux ambassadeurs des autres puissances européennes ; en Portugal , en Espagne , en Sicile , à Naples , à Rome , en Autriche , ou les biens de l'ordre de Malte sont intacts , ou il n'a pas cessé de les posséder , ou il est rentré dans ceux de ces biens qui n'ont pas été vendus. C'est à nous à suivre enfin un exemple que nous aurions dû donner. Ah ! qu'elle est belle, Messieurs , qu'elle est utile , surtout dans le royaume de saint Louis , cette institution qui oblige à être preux , loyal , chrétien et fidèle ! Qu'elle est belle , qu'elle est utile , surtout dans ce siècle d'impiété et de respect humain , cette institution dont le signe distinctif est une profession de foi ! En effet , porter sur sa poitrine la croix de Saint-Jean de Jérusalem ,

n'est-ce pas se déclarer ouvertement pour la religion ? n'est-ce pas se vouer en quelque sorte à l'apostatolat ? n'est-ce pas dire , comme les premiers soldats de l'Evangile : *Je suis chrétien*.

» Pour la reconquérir , cette institution si utile et si belle , le gouvernement n'a pas un grand sacrifice à faire. Le peu de propriétés qui restent en France à l'ordre de Malte souilleraient notre trésor sans l'enrichir , et peuvent encore soulager la noble indigence de ces vieux chevaliers dont la tête a blanchi sous le casque , et à qui la révolution n'a laissé que l'honneur. Ainsi , vous serez à-la-fois justes et bien-faisants ; ainsi , votre pays vous devra un des plus grands bieufaits qu'il puisse recevoir de ses législateurs ; ainsi , le gouvernement légitime , pour la force qu'il en acquerra , se verra récompensé d'avoir été juste ; car *la justice pour autrui* , dit Montaigne , *est une charité pour nous* , etc.

Le défaut d'espace ne nous permet pas de rapporter beaucoup d'autres discours , non moins remarquables , et notamment ceux de MM. de Bonald et de Castelbajac à la chambre des députés , et celui que de véritables qualités chevaleresques inspirèrent à 1^{re} chambre des pairs au noble duc de Fitz-James.

FIN DES NOTES DU SIXIÈME VOLUME.

TABLE

DU SIXIÈME VOLUME.

VINGT-SEPTIÈME RÉCIT.

DE LA CHEVALERIE.

Origine de la Chevalerie. — Éducation du Chevalier. — Ses premières amours. — Il reçoit l'ordre de Chevalerie. — Ses courses et aventures. — Des pas d'armes et des défis. Pag. 1—100

VINGT-HUITIÈME RÉCIT.

Grands tournois. — Distribution des prix. — Fêtes et divertissements à la cour. 101—170

VINGT-NEUVIÈME RÉCIT.

SECONDE CROISADE. 171—212

(512)

TRENTIÈME RÉCIT.

SAINT-BERNARD, l'abbé SUGER, ABAI-
LARD ET HÉLOÏSE 213—334

TRENTE ET UNIÈME RÉCIT.

PHILIPPE-AUGUSTE.

Exploits de Richard cœur-de-lion.
— *Palais enchanté du Vieux de*
la Montagne. — *Assassinat du*
jeune Artus. — *Siège et pillage*
de Constantinople. — *Croisade*
contre les Albigeois. — *Bataille*
de Bovines. 335—458

Preuves et remarques à l'appui du
sixième volume 439—510

FIN DE LA TABLE.

1537752



142 S. 19



de